

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Wherever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

NUMERO DOUBLE. Aout-Septembre 1898

La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Chronique du Mois.....

Courrier de France..... Jacques Lefranc

CHRISTINE

Roman complet par..... Louis Tiémault

Deux amis (Nouvelle)..... Emile Richelbourg

LEPROHON & LEPROHON Editeurs

1629 Notre-Dame, Montparnasse



DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

LA MARCHÉ DU KLONDYKE

Chant des Mineurs Canadiens

Paroles de JEAN BADREUX

Musique de J. NOYÉ

Sur l'air : LA MARCHÉ DES COMMIS-VOYAGEURS

CHANT PATRIOTIQUE, - VIVACE, - ENTRAINANT.

PRIX - - 5 Cents

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS

1629 Rue Notre-Dame,

Montréal, Can.

PONSON DU TERRAIL

ROCAMBOLE

Le plus beau roman d'aventures publié dans le monde entier

Afin de mettre ce superbe ouvrage à la portée de tous, il a été republicé dans un grand format illustré de belles gravures et mis en volumes, qui seront vendus aux prix marqués vis-à-vis chaque titre, comme suit :

- | | | |
|--|---|--|
| Vol. I | <i>L'Héritage Mystérieux</i> | |
| Vol. II | <i>Le Club des Valets de Cœur</i> | |
| Vol. III | <i>Exploits de Rocambole</i> | |
| Vol. IV | <i>La Revanche de Baccarat, suivi des Chevaliers du Clair de Lune</i> | |
| Vol. V | <i>Le Testament de Grain de Sel</i> | |
| Vol. VI | <i>Résurrection de Rocambole</i> { | <i>Les Orphelines, 1ère partie</i> |
| Vol. VII | | <i>Les Orphelines, 2ème partie</i> |
| (Ces deux volumes ne seront pas vendus séparément) | | |
| Vol. VIII | <i>Le dernier Mot de Rocambole</i> | |

Tous ces volumes seront envoyés franco sur réception du prix indiqué et pour ont commandés séparément à l'exception des volumes VI et VII qui seront vendus ensemble.

La Collection, franco - - \$3.50

Adressez toute commande,

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES,

1629 RUE NOTRE-DAME, - - - MONTREAL, Can.

Demandez notre catalogue illustré. Envoyé gratis sur demande.

La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Chronique du Mois.....

Courrier de France..... Jacques Lefranc

CHRISTINE,

Roman complet par Louis Hénault

Deux amis (Nouvelle) Emile Richebourg

—o—o—o—
LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

1629, Notre-Dame, Montréal.

A V I S

En présentant ce dernier numéro-double à nos lecteurs, nous les prions d'excuser un retard involontaire et inévitable. Nos abonnés n'y perdront rien car ils recevront le nombre complet de livraisons auquel leur abonnement leur donne droit. A partir du mois d'octobre **La Bonne Littérature Française** reparaitra une fois par mois régulièrement et les abonnés seront servis promptement dans les premiers jours de chaque mois.

Nous espérons que nos lecteurs nous tiendront compte de nos efforts et de notre bonne volonté, nous ne cesserons d'essayer par tous les moyens en notre pouvoir de faire de **LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE** la plus belle revue du Canada.

L'ADMINISTRATION.

CHRONIQUE DU MOIS

A O U T - S E P T E M B R E

On annonce de source autorisée que les Etats-Unis garderont l'île de Puerto-Rico, après en avoir fait la conquête. La note suivante, que l'on peut considérer comme officielle, a été communiquée à l'Associated Press :

"Les Etats-Unis garderont Puerto-Rico. C'est une chose qui a été décidée dès le principe. Une fois prise, cette colonie ne sera jamais rétrocédée à l'Espagne ni proclamée indépendante. Puerto-Rico appartiendra aux Etats-Unis, et il n'a jamais été question d'en disposer autrement.

L'annexion de Puerto-Rico aux Etats-Unis sera pour ceux-ci une acquisition qui compensera les dépenses considérables que la guerre leur a occasionnées. Lorsque le pavillon américain aura été hissé sur l'île, il y flottera d'une façon permanente."

Le personnage officiel qui a fait la communication en question a dit que l'avenir des Philippines ne pouvait être décidé maintenant et qu'aucune politique certaine n'avait été adoptée sur le sujet de ces îles, leur situation, par suite de la guerre actuelle, pouvant changer. On donne à entendre, cependant, sans l'affirmer d'une façon posi-

tive, que les îles Mariannes auront le même sort que Puerto-Rico et deviendront colonie américaine. Ces îles, où l'on pourrait établir des dépôts de charbon et de provisions, seraient d'une grande importance pour les navires américains dans les mers d'Asie.

M. Emilio M. Castillo, président de la société espagnole de bienfaisance de New-York, est allé lundi à Annapolis rendre visite à l'amiral Cervera et à ses officiers. M. Castillo avait préalablement écrit au président Mac-Kinley pour lui demander la permission d'aller voir l'amiral Cervera et d'autres officiers prisonniers dont plusieurs sont de ses amis personnels. M. Long, secrétaire de la marine, auquel la lettre a été transmise, a répondu en accordant la permission demandée.

Dans une entrevue avec un journaliste, hier matin, M. Castillo a dit qu'il avait été très bien accueilli par l'amiral Mac-Nair, commandant de l'Académie navale ; on lui a accordé l'autorisation de circuler librement dans toutes les dépendances de l'école, et on l'a conduit jusqu'à l'appartement de l'amiral Cervera, avec lequel il a dîné et passé le reste de la journée.

pour les Névralgies, Rhumatismes, Goutte, Sciatique, etc.

L'Huile de Pin Parfumé

Tél. Bell 1378

Tél. Mar. 298

L'amiral Cervera a exprimé à M. Castillo son entière satisfaction de la façon dont il est traité. A part le manque de vêtements, l'amiral espagnol a dit qu'il ne lui manquait rien. Le capitaine Eulate et les autres officiers prisonniers ont fait des déclarations semblables.

Le but de la visite de M. Castillo à l'amiral Cervera était de mettre des fonds à sa disposition. L'amiral a accepté un petit prêt et a donné un bon sur une maison de banque de New-York, laquelle, dit-on, a reçu un chèque de 850,000 du gouvernement espagnol pour les officiers prisonniers. Cet argent sera remis dans quelques jours aux officiers à Annapolis. Ces derniers, a dit M. Castillo, s'occupent en ce moment de faire une provision de vêtements et delinge et d'améliorer leur situation matérielle.

L'amiral espagnol a parlé longuement et en détail de la guerre depuis qu'il a quitté l'Espagne jusqu'au combat naval de Santiago. Mais il a recommandé à M. Castillo de garder le secret, son intention étant de ne rien dire qui pût être publié, avant la fin de la guerre. En terminant, l'amiral Cervera a déclaré qu'il n'avait accordé aucune entrevue à des journalistes depuis son arrivée à Annapolis et que toutes les conversations dont il a été question dans les journaux depuis qu'il est prisonnier, sont imaginaires.

D'autre part, une correspondance datée de Sibony, 8 juillet, dit que le départ de l'amiral Cervera et des capitaines de ses navires détruits, lorsqu'ils ont été transférés du navire-amiral "New-York" sur le croiseur auxiliaire "Harvard", qui devait les conduire aux États-Unis, a été des plus émouvants.

L'équipage du New-York était rangé sur le pont; l'amiral Sampson, ses officiers et quelques-uns des attachés

navaux des puissances étrangères étaient groupés dans l'espace entouré par les matelots. L'amiral Cervera, en grande tenue et portant son épée, ainsi que tous ses officiers, a serré la main à l'amiral Sampson et à ses officiers, a salué et s'est dirigé vers la coupée. Les soldats d'infanterie de marine ont présenté des armes et la musique a joué l'hymne national espagnol.

Les officiers espagnols ont dîné sur le "Harvard" et, dans la soirée, ont été rejoints par quelques officiers américains et des attachés navals, qui ont causé et fumé avec eux.

J'ai cru pendant longtemps, a dit un officier américain qui se trouvait avec les prisonniers, qu'il ne se faisait pas question du combat dans les conversations qui s'engageaient avec les Espagnols. Nous avons parlé de température et d'autres sujets assez insignifiants, car personne ne semblait décidé à parler de l'événement. Mais tous les officiers réunis avaient des émouvants détails présents à la mémoire. Finalement, l'amiral Cervera lui-même aborda ce sujet en faisant remarquer combien ses officiers et lui étaient fiers de la façon dont les officiers américains avaient rendu hommage à la bravoure de ses équipages. Il a reconnu la grande supériorité des canonniers américains sur ceux de la flotte espagnole dans la précieuse tir, et il a déclaré que cette supériorité démontrait la nécessité d'entraîner continuellement les marins au tir au canon. A plusieurs reprises, l'amiral Cervera a dit: "Nous avons été assaillis par une pluie de projectiles et réduits à l'impuissance en un très court temps." Ses officiers et lui, a dit l'amiral espagnol, ont été traités avec la plus grande courtoisie et beaucoup de considération.

On dit que l'amiral Cervera a

Pour la cure des vieux catharres couvrez la poitrine avec le

Plastron de Pin Parfumé

Tél. Bell

Tél. Me

allusion à la lâcheté des Cubains, qui ont tiré sur ses hommes, pendant qu'ils se débattaient dans l'eau, pour tâcher de gagner la côte, et qu'il a spécialement remercié l'amiral Sampson d'avoir ordonné par signaux au "Glou-ester" de mettre fin à cette fusillade et de débarquer des soldats d'infanterie de marine, afin de protéger les marins espagnols.

* * *

On ne semble pas aux Etats-Unis se faire une idée bien nette des questions de nationalité, et le fait suivant, qui vient de se passer à Brooklyn, donne une singulière idée des notions qu'un magistrat américain peut avoir à ce sujet. Un homme de 26 ans, se nommant Johann Ohlsung et habitant les Etats-Unis depuis plusieurs années s'est présenté devant le juge fédéral de Brooklyn à l'effet d'obtenir la naturalisation américaine pour pouvoir s'engager dans l'armée. Ohlsung a expliqué que son père était Danois, que sa mère était Française, et qu'il était né à Puerto-Rico. "Mais alors, vous êtes Espagnol," s'est écrié le juge, et vous ne pourrez obtenir la naturalisation que lorsque la guerre sera terminée." Ohlsung a été complètement abasourdi par cette réponse, car il est toujours considéré, et à juste titre, comme Danois, et c'est au Danemark qu'il a été élevé. Il ne sera pas le seul surpris d'entendre dire par un juge fédéral qu'on est Espagnol parce qu'on est né sur un territoire espagnol. Pourquoi ne pas soutenir aussi qu'un fils de Français né à New-York est Américain par le fait même de sa naissance aux Etats-Unis ?

* * *

On signale de New-Brunswick (New-Jersey) un mariage célébré dans des conditions peu ordinaires. Il s'agit

d'un nègre, garçon de salle dans un restaurant, et d'une de ses congénères, à laquelle il faisait la cour depuis quelque temps. Les deux amoureux avaient l'habitude de sortir ensemble tous les soirs. Comme ils faisaient leur promenade accoutumée, ils ont rencontré un prédicant nègre de leur connaissance, avec lequel ils se sont entretenus pendant quelques instants. Au moment où la conversation allait prendre fin, le garçon de salle a proposé à son amie de profiter de l'occasion pour se marier. La jeune personne a accepté. Un passant qui les connaissait a consenti à servir de témoin. Alors le prédicant a retiré de la poche de sa redingote une vieille bible, et là, sur le trottoir, il a célébré le mariage des deux nègres.

* * *

Il faut bien se garder de jeter de l'eau lorsqu'on a renversé une lampe à pétrole et que le feu s'est communiqué au liquide répandu ; cela ne servirait absolument à rien. Si on a des cendres, du sable, ou une poussière quelconque en assez grande quantité à proximité, on pourrait l'utiliser avantageusement. Mais une chose qu'on a généralement sous la main dans un ménage, c'est le lait, et celui-ci, versé sur le pétrole enflammé, s'éteint immédiatement. C'est un moyen qui peut rendre de grands services et qui est malheureusement très peu connu des ménagères qui manient souvent le pétrole avec beaucoup d'imprudence.

* * *

Un savant américain, M. Hiram Stanley, étudie dans le "Journal of psychology" les causes de la peur du tonnerre. Il fait remarquer d'abord que cette peur ne peut s'expliquer par la crainte de la mort, car le nombre

Tél. Bell 1378

Tél. Mar. 298

Lotion de Pin Parfumé

Pour les chutes des cheveux,
Migraîne, Névralgie faciale,
Employez que la

des accidents causés par la foudre est extrêmement petit, et le danger doit être considéré par tout le monde comme à peu près négligeable. Un fait, plus surprenant encore, c'est que la crainte de l'orage ne va pas du tout en diminuant, comme on pourrait le croire, à mesure que la civilisation est plus avancée. Nombre de peuplades sauvages, particulièrement en Australie, manifestent, en effet, une grande joie pendant les plus violents phénomènes électriques, et chantent et dansent pendant que les éclairs brillent et que la foudre gronde. Les enfants vigoureux et bien portants n'ont, d'ordinaire, aucune peur du tonnerre : et beaucoup de bêtes fauves, particulièrement de l'espèce féline, comme les lions ou les tigres, semblent d'excellente humeur pendant les orages : tandis que les chiens domestiques vont se coucher sous les lits.

Le docteur Stanley estime, d'après diverses expériences faites sur lui-même et sur diverses personnes, que l'angoisse éprouvée pendant les orages est principalement causée par des perturbations magnétiques, auxquelles on est plus ou moins sensible, selon que le système nerveux est plus ou moins affiné : c'est pour cette raison que les êtres civilisés y sont plus exposés que les êtres sauvages.

* * *

Un événement des plus tragiques a mis en émoi la population de la petite ville de Salisaw, une station de chemin de fer de Kansas and Arkansas Valley, dans le territoire indien. Une inimitié très vive existait depuis longtemps entre le sieur Joe Morris, ancien marshal de la ville, et le sieur William Allison. Les deux ennemis, s'étant rencontrés dans la rue, ont eu une violente querelle et, d'un coup de revolver, Morris a tué Allison. Un

passant, M. Sellers, qui avait été, au moins involontaire du meurtre, a éprouvé une telle émotion qu'il est tombé comme foudroyé : avant qu'il ait eu le temps de faire venir le médecin, il avait succombé à une hémorragie de cœur. Mme Allison mère, en apprenant que son fils venait d'être tué, s'est levée tout d'un coup de son fauteuil et est tombée la face en avant : elle est morte avant que les personnes de son entourage aient pu la porter sur son lit. La balle de Morris a aussi fait trois victimes.

* * *

A sa dernière session, la législature de la Virginie a voté une loi établissant la peine du fouet pour certains crimes et délits. La première application de la nouvelle loi vient d'avoir lieu à Frederick-burg, où le juge Quinn a condamné à être fouetté un jeune nègre du nom de Jake Clarke accusé d'avoir pénétré dans une maison avec l'intention d'y commettre un vol. Le juge a fait comparaître devant lui la mère de Clarke, qui ne s'est opposée à ce que son fils subît le châtiment prescrit par la loi. Dès le lendemain, le jeune nègre a été fouetté dans le corridor de la prison par des gardiens de l'établissement.

COURRIER DE FRANCE

Il y a, en France, encore une question ministérielle. "Décidément, s'écrie l'autre jour un membre de la Chambre, j'aimerais mieux conduire une automobile à pétrole que le char de bois !" Ce n'est pas peu dire, car on a pu juger par le grand nombre d'accidents qui se sont produits qu'une automobile ne se dirige pas très-facilement et que son conducteur n'est pas toujours, suivant l'expression courante, à la noce.

Dans votre intérêt et pour votre bien n'usez que le

Savon de Pin Parfumé

Tél. Bell. 1
Tél. Mar. 200

Et pourtant, l'automobilisme fait chaque jour des progrès, envahit tout, se montre partout. Arrivera bientôt le moment où le cheval sera considéré, au point de vue de la traction dans les villes, comme un animal sans utilité aucune. Il ne s'en plaindra pas, d'ailleurs.

Voilà, pour l'instant, l'automobilisme mis à la portée des enfants. Il fait commencer à la voiture aux chèvres qui promène les bébés dans les contre-allées des Champs-Élysées. Un motocycle dirigé par un chauffeur, traîne chaque jour, dans un petit convoi de réjouissances, les nombreux bambins qui sont jaloux de s'initier aux progrès de la locomotion.

Tout passe ! Et elle va disparaître à son tour, la bonne vieille voiture aux chèvres, joie de notre enfance. Après les Champs-Élysées, ce sera le tour des jardins des Tuileries et du Luxembourg. Après Paris, ce sera le tour de la province. Et il ne restera plus alors que le souvenir de ce moyen de locomotion un peu lent, j'en conviens, pour nos modernes habitudes de "ciclotrotters", mais dont il semble que les tout petits auraient pu, sans grand inconvénient, se contenter encore. L'automobilisme dès le berceau ! Une fois qu'on sait se tenir sur ses jambes, la bicyclette ! Voilà l'avenir, — et le présent même ?

Beaucoup, pour leur part, garderont une reconnaissances éternelle à l'humble voiture aux chèvres.

Peut-être faut-il, pour s'y être affectonné, avoir vécu sa petite enfance en province. A Paris, la voiture aux chèvres, c'est une distraction parmi tant d'autres. En province, c'est une institution. Elle est régie, à Paris, du moins dans certaines promenades, par quelques gamins qui n'y mettent aucune conviction. En province, le plus sou-

vent, la bonne femme qui possède la voiture aux chèvres opère elle-même.

"Il en est une dont je me souviens, dit le chroniqueur du "Temps," pour avoir été son client assidu, et qui apportait, dans l'exercice de sa profession, une gravité extraordinaire. Elle présidait à l'embarquement avec les allures d'un capitaine à son bord. Elle marchait à côté de la voiture, encourageait ses bêtes de la voix et du geste, elle faisait virer à une place déterminée, jamais plus loin, jamais plus vite. C'était solennel, un peu intimidant, mais bien agréable tout de même. On oubliait la "patronne" pour ne penser qu'aux chèvres. Et l'on faisait le simulateur de les mener avec les brides, qui, je pense, n'avaient pas de mors au bout, ou le simulateur de les fouetter avec de minces bâtons dépourvus de lumière. Jamais la respectable propriétaire de l'équipage n'eût permis de frapper "pour de vrai" les deux biques, presque aussi âgées qu'elle, qui figuraient pour nous de fringants coursiers."

Car il en est de la voiture aux chèvres comme de tout ce qui sert aux plaisirs de l'enfant. Il ne faut pas voir seulement ce que c'est, mais ce que l'enfant y met. Nulle proportion entre l'humble réalité matérielle, qui sert d'exécuteur à son imagination, et les adorables fictions dont celle-ci s'enchantait.

"Que représentait, au juste, pour moi, la voiture aux chèvres ? demandait l'écrivain que j'ai cité tout à l'heure. Je n'en sais plus rien. Mais je suis bien certain que cela n'avait rien de commun avec une méchante caisse posée sur quatre roues. Plus l'objet laisse de champ à la fantaisie, plus il amuse l'enfant. Rien ne l'ennuie comme le jouet ou compliqué, ou trop parfait. Il aime mieux la loque ou le bout de

la Toix, Pente de
L'Innocent, Maux
Soyez suez les

Bonbons de Pin Parfumé

Tél. Bell 1378

Tél. Mar. 295.

bois informe, qui, précisément parce qu'ils sont informés, se prêtent à toutes les transmutations."

Maintenant, je le répète, les choses sont remplacées par le motorcycle. Et quand on pense qu'il y eut, l'un d'eux, un écrivain assez antérieur pour occasionner la science d'être inféconde ! La science, au contraire, ne s'arrête pas dans ses découvertes, et elle transforme tout.

Pas besoin de remonter bien haut pour le prouver. Ne voyons que ce qui s'est produit depuis la dernière Exposition de Paris. Et supposons un simple mortel tombé en léthargie, comme l'Homme à l'oreille cassée, d'Edmond About, au lendemain de cette Exposition. Il se réveille après seulement neuf années de sommeil, et quelle n'est pas sa surprise ! Il lui faut ouvrir tout grands les yeux, car bien des choses lui paraissent étranges. Avant son sommeil il y avait certes des bicyclettes, mais maintenant, avec leurs roues caoutchoutées, elles sont légères. Et voici les automobiles électriques, au pétrole, à vapeur, qui lui étaient tout à fait inconnues.

Il trouvera les chemins de fer électriques qui n'existaient pas (il n'y avait que des tramways), et les courants polyphasés qui fournissent le moyen de répartir et de distribuer à grande distance les forces motrices naturelles.

Le cinématographe est à la mode : notre léthargique l'ignorait. Jugez de sa supéfaction en entendant parler des fameux rayons X qui nous permettent de voir à travers les corps opaques ! Avec non moins d'étonnement il apprendra qu'on change maintenant l'air en liquide. Et on lui parlera encore de la télégraphie sans fil, de la lumière froide obtenue par la luminescence des gaz raréfiés traversés par l'effluve électrique, des courants élec-

triques de haute fréquence de Tesla nous a montré les singulières propriétés et que M. d'Arsonval appliqués à l'art de guérir.

Je pourrais mentionner d'autres découvertes. Elles seraient d'un caractère trop technique. Mais c'est assez, je pense, que de l'énumération de choses que je viens de citer, dans le sein du domaine de la physique et de la chimie.

Et cela, en moins de neuf ans !

On ferait évidemment sourdre un léthargique à son réveil, si on avait lui dire que la science est restée effrondée depuis l'instant où il s'était endormi.

* * *

Nez donc les succès obtenus par les savants quand vous voyez l'un d'eux le célèbre naturaliste anglais Cornish affirmer qu'il a pu, avec la musique charmer les animaux les plus sauvages !

Où, grâce à une longue série d'expériences, M. Cornish a pu constater que le sens musical était très développé chez les bêtes !

A tous les animaux du Jardin zoologique de Londres il a successivement offert un petit concert, qui paraît avoir été fort bien accueilli par la plupart d'entre eux. Seuls, quelques gros serpents sont restés insensibles à l'attention délicate de M. Cornish. Mais, au contraire, les scorpions, par exemple, se sont montrés si ravies dès les premières notes de violon qu'il leur fait entendre, qu'on ne saurait s'en empêcher de voir là une preuve décisive de la supériorité intellectuelle de ces animaux, connus déjà pour leur aptitude au suicide. Les lézards, du reste, se font également amateurs de musique et battent la mesure avec leur langue ou balancent la tête avec plus de

Cure des maladies de la
Peau et du Sang les
plus graves par le

Bain de Pin Parfumé

Tel. 1111

Tel. 1111

mons de vitesse, d'après le mouvement de ce qu'on leur joue.

Lors polaire, en entendant le violon de M. Cornish, s'est dressé sur ses deux pattes de derrière et s'est mis à parcourir sa cage en poussant de petits grognements de plaisir. Les ours gris se sont avancés contre les barreaux, et, pour mieux entendre, ont appuyé leur tête sur leur épaule. Les ours eux-mêmes ont daigné témoigner leur satisfaction en agitant la queue.

Et si les pythons et les boas sont restés insensibles, le cobra, en revanche, a justifié une fois de plus sa réputation de mélemania.

"Il dormait dans le sable d'un profond sommeil, raconte M. Cornish, mais, dès la première note de violon, se réveilla, et, à mesure que les sons devenaient plus forts, on le vit lentement se dresser sur sa queue, après quoi il se balança de tout son corps, en rythme de la musique."

Pour charmer l'éléphant, M. Cornish avait choisi la flûte, et cet effet le charme ne tarda pas à agir : l'éléphant leva en l'air une de ses pattes et se tint immobile tant que dura la musique.

Quant au tigre, c'est le violon qui eut l'effet enchanteur.

Les expériences du naturaliste anglais prouvent au reste, d'une façon générale, que de tous les instruments, les violon et la flûte sont ceux que les animaux apprécient le plus : elles prouvent aussi que, à de rares exceptions près, tous les animaux sont sensibles au pouvoir de la musique, comme ils l'étaient déjà dès le temps d'Orphée.

* * *

En attendant que ce pouvoir soit mis à profit pour dompter les fauves, on a proposé que des concerts aient lieu à

la Chambre, dans la salle même des séances. Cela, pense-t-on, ramènerait l'harmonie dans le palais où délibèrent les mandataires du pays. Mais, alors, il faudrait commencer par agrandir la salle des séances, car il serait bien impossible d'y installer les instruments, nos députés n'ayant déjà pas assez de place pour eux.

Un médecin vient même, à ce sujet, de faire remarquer que l'atmosphère surchauffée et chargée de miasmes dans laquelle les représentants de la nation vivent pendant plusieurs heures, au nombre de près de six cents, est très préjudiciable à leur santé ; il ajoute qu'elle peut aussi exercer sur leur moral une funeste influence, et que le désordre de certaines séances s'explique tout naturellement "par le mal de tête qui étire et bouleverse le cerveau de ces hommes plongés longtemps dans un air irrespirable."

Ce n'est pas pour la première fois que la question d'un aménagement plus hygiénique du local où se réunissent les députés est ainsi mise à l'ordre du jour. Déjà, il y a plus de cent ans, elle fut soulevée. C'était en 1789, lors de la réunion à Versailles des députés du Tiers-Etat. Vers la fin de la séance, un orateur demanda la parole et expliqua à ses collègues, usant des termes mêmes dont on se sert aujourd'hui, que l'air de la salle où ils délibéraient était surchauffé, malsain, empoisonné, et qu'une telle atmosphère, nuisible à la santé du corps, n'était pas favorable aux discussions sages et réfléchies que la nation attendait de ses représentants ; pour conclure, il demanda que l'on mit à l'étude un bon système de ventilation.

Un siècle s'est écoulé depuis, et la France a vu défilé bien des Assemblées politiques, sous des noms divers et dans des locaux différents. Jamais

Evitez avec un Rhume,
une toux ou Bronchites
similaires, prenez le

Sirop de Pin Parfumé

Tél. Bell 13,8

Tél. Mar. 298

on ne s'occupa d'établir, dans ces salles où s'assemblaient, souvent à l'étroit, les représentants du pays, le système de ventilation qu'avait demandé l'orateur de 1789. Cependant, l'avertissement donné par cet orateur était suffisamment sérieux pour qu'on y prit garde. "Vous respirez un air mauvais, disait-il; il y va, sa chezo, du bon équilibre de votre santé et de votre raison!" On voit que ce député ne s'embarassait pas dans de vaines circonlocutions: il avait le parler net et franc.

* * *

Ce parler net et franc, Mme Camille Flammarion l'a eu, l'autre jour, dans une réunion de membres de la Ligue pour la paix universelle. Cette éloquente femme, faisant allusion à la guerre hispano-américaine, s'est écriée: "Assez de toutes ces tueries, horrible du genre humain; nous n'en voulons plus, et il est temps que cela finisse!" Malheureusement, il ne suffit pas de paroles pour changer l'ordre des choses, et longtemps encore la guerre dévastera le monde.

Il y a eu jadis cent ans le mois dernier qu'on publiait en Amérique un recueil des pensées de Washington. Le livre s'ouvre par ces mots: "La guerre est le pire des fléaux, et je souhaite que mon pays ne la déchaîne jamais." Et, pour le centenaire de la publication de cette sentence du fondateur des Etats-Unis, il s'est trouvé que cette guerre qu'il maudissait de toutes ses forces, l'Amérique la déclarait précisément.

On voudrait croire à un avenir de paix, mais comment l'espérer quand on voit les nations s'armer chaque jour davantage pour la lutte, quand on voit toujours sur quelque point de

l'univers des combats sanglants se terminer?

Où est-il, celui qui, alors que d'autres inventent des engins de destruction, trouvera le moyen de faire les Etats à régler par la justice, à droit les différends qu'on a vu jusqu'ici trancher par la force? L'homme, l'humanité voudrait une connaissance éternelle. Il n'y a pas assez de places publiques dans le monde pour lui élever des statues!

* * *

Je parle de places publiques, on cherche une à Paris, en ce moment non pour y dresser un monument, mais pour y monter la guillotine. Ces jours d'exécutions capitales, au présent, ces exécutions avaient lieu sur la place de la Requette. On a décidé de dédénager la guillotine et s'agit de trouver un nouvel emplacement pour son fonctionnement.

Ce n'est pas chose facile. On a le quartier, naturellement, repousser la horreur ce spectacle d'exécutions capitales qu'on veut lui offrir, un merci du cadeau!

Il avait été question de choisir des places avoisinant la prison de Santé. Les habitants de l'arrondissement se sont empressés de signer des pétitions pour protester. Ils frémirent à l'idée que la guillotine se dressât près d'eux, sous leurs fenêtres, à être.

— Mais il faut pourtant bien la faire quelque part! dit-on.

En attendant, on ne sait où aller.

— Vous verrez qu'elle me restera les bras! S'écriait tristement chaque jour le bourreau, M. Deibler.

Jacques LEFRANÇOIS

Guéri-on garantie des affections réputées incurables par l'application des

Produits de Pin Parfumé

Tel. B.C.H.
Tel. Mar

AOUT-SEPTEMBRE 1898.

CHRISTINE

I

Le lac Mëlar, dont les longs bras s'étendent dans toutes les directions pour aller vers l'intérieur de la Suède et vers la mer Baltique, offre, pendant les belles journées d'hiver, un assez curieux spectacle. Pénétrant par mille canaux la ville bâtie sur ses flots gelés, il devient, dès que le froid d'automne l'a couvert d'une couche de glace fine et transparente, le boulevard de Gand, le Hyde-Park, le bois de Boulogne et le Prater de Stockholm c'est le rendez-vous de la fashion élève, et l'étranger peut en deux heures passer la revue complète des merveilleux et des élégantes de cette capitale. Le beau golfe, qui s'incline et s'arrondit vers l'orient, est pour la ville de Charles XII — le Venise du Nord — ce que le Grand-Canal est pour la cité des doges. On s'y rassemble, on s'y promène, on y flâne, on y patine. Tout Stockholm est là de deux heures à quatre, comme tout Paris, de quatre heures du soir au lac ou à la Cascade.

En 1841, par une radieuse après-midi de février, un traîneau lancé à toute vitesse franchissait la place des chevaliers, sur laquelle on n'avait pas encore élevé la statue du roi Charles XIV, et laissant à sa droite le palais de "Riddarhus," débouler au galop sur le lac, à l'endroit même où l'un de ses bras s'infléchit pour enlacer la ville dans sa ceinture étroite.

Deux jeunes gens, enveloppés de fourrures, étaient assis à l'arrière du traîneau.

"Que c'est donc beau, chevalier ! dit l'un d'eux en se soulevant pour mieux embrasser dans son ensemble la vaste étendue : il me semble que j'ai pour la première fois l'idée de la blancheur : cette nappe uniforme de neige amoncelée m'attire, m'éblouit, et m'attire encore. Elle donne à l'atmosphère je ne sais quelle éclatante sérénité : je n'avais pas encore vu cette lumière pure que tout répercute et que rien n'altère. C'est vraiment beau !

— Mon Dieu ! reprit l'autre, je sais bien que cela ne vaut pas Paris. Rien ne vaut Paris, mon cher comte ! mais je conviens pourtant que ce premier coup d'oeil a bien son charme.

— Je connais toutes les grandes villes d'Europe, reprit le premier interlocuteur, et je vous déclare que je n'ai jamais admiré un plus magnifique spectacle.

— Alors je suis heureux d'avoir pu vous l'offrir comme bienvenue à votre arrivée parmi nous. Vous autres diplomates, vous êtes un peu gâtés : vous prenez la fleur de tout, et quand elle est cueillie, vous partez."

Le jeune homme sourit et ne répondit rien. C'est une habitude prudente, qui ne compromet jamais : il l'avait prise avec un élève de M. de Tallayrand, dans sa première chancellerie.

Le comte s'appelait Georges de Simiane, Longtemps attaché à la légation

tion française, près d'une petite cour d'Allemagne, il venait de passer en qualité de secrétaire à l'ambassade de Suède. Arrivé à Stockholm depuis deux jours seulement, il avait eu la bonne fortune de retrouver le matin même une de ses plus aimables relations d'autrefois dans le chevalier Axel de Valborg, chambellan du roi, qui avait été reçu tout un hiver à Paris chez la mère de Georges, Mme la marquise de Simiane.

Ceux qui n'ont pas vécu dans les pays du Nord ne savent pas quelle vie nouvelle leur apporte chaque hiver. Pendant de longues semaines, en flocons drus et serrés, la neige tombe... ou plutôt elle est si abondante et si compacte, que l'on ne sait vraiment pas si elle tombe. Vous marchez au sein d'un nuage de duvet froid ; vous êtes enveloppé dans un tourbillon blanc : à chaque pas que vous faites, il semble se resserrer autour de vous et vous enlacier dans des entraves cotonneuses et glacées. Le sol, sous vos pieds, c'est la neige ; le ciel, sur vos têtes, c'est encore la neige — toujours la neige. Il n'y a plus au monde qu'un élément : la neige ! C'est alors vraiment qu'il faut plaindre le voyageur. L'instinct le conduit bien plus que la raison : il marche au hasard, à demi aveuglé ; ses chevaux, baissant tristement la tête et ne pouvant plus retrouver la piste accoutumée, vont comme on les pousse, sans savoir où ; si vous vous arrêtez, si vous détournez les yeux, si vous vous accordez une distraction d'un instant, vous ne retrouverez plus votre route incertaine : vous êtes perdu ! L'oreille, qui cherche en vain à saisir une vibration dans l'air muet, s'effraye de ce calme lugubre, symbole de la mort. La neige tombe sans bruit, et le pas mat s'amortit dans une ouate molle... Seulement, de temps en temps, un corbeau secoue dans l'espace blanc ses ailes sombres et pe-

santes, et mesure, par un croassement lugubre, les intervalles de ce silence plein d'angoisse.

Mais quand la neige a tombé pendant bien longtemps, quand la pluie la montagne et les bois ont reçu leur parure d'hiver, la scène change aspect. Une nappe partout égale, immense, s'étend sur la nature un fois ; les vallées sont remplies, les montagnes abaissées ; un seul niveau posé sur le pays tout entier. La scène n'est plus qu'une vaste plaine, dénuant d'horizon en horizon, pendant cinq cents lieues, ses perspectives unies. Quand, vers midi, la brume roulée par un vent léger, s'écarte quand rien ne trouble la transparence bleue de l'éther, le soleil, sur la terre immaculée, resplendit avec un incomparable éclat. Il y a je ne sais quelle gaieté légère dans l'air vif et ses rayons qui se brisent sur la glace, les faces brillantes de la face brillante projettent dans l'atmosphère sereine une lumière éblouissante. La scène change d'aspect quand on entre dans les bois. La brume des grands sapins est portée à frimas ; leurs bras longs et maigres accrochent la neige au passage ; elle reste attachée aux rameaux, où elle se colle comme les flocons d'une toison ébouriffée. Les longues aiguilles des pins recouvrent de cristallisations diaphanes, et des girandoles de glace étincelantes pierreries de l'éternité hivernale, courent d'un arbre à l'autre comme les pendeloques d'un lustre constellé, réfléchissant mille feux sur les facettes de leurs prismes. Dans les environs de Stockholm, ces spectacles prennent un caractère étrange encore. La civilisation de cette ville élégante est un foyer d'art, se mêle à la nature, et l'homme anime de sa présence et de sa vie la scène magique du paysage.

Le jour où commence ce récit, la ville entière semblait se répandre sur son beau lac, dont la glace éblou-

était à chaque instant sillonnée de traîneaux et de patineurs, qui l'effleuraient par essais rapides. Les petites îles posées sur les rochers, et qui, pendant la saison d'été, ressemblent de loin à des bouquets de fleurs dans des coupes de granit et de porphyre, opposaient gaiement le contraste de leur verdure foncée à la blanche monotone de la plaine trop égale.

Un de ces îlots, situé à un quart de lieue de Stockholm, était entouré d'une foule compacte et un peu bruyante. Du côté de la ville, il s'élevait en un croissant profond, dont les extrémités étaient garnies d'une foule rangée d'épaves noires et d'objets argentés, mêlés de quelques saules aux bourgeons bruns sur des rameaux d'un vert pâle. Cette petite île abritée servait d'arène favorite aux patineurs, qui venaient faire assaut de grâce et d'agilité, devant une foule de juges coiffés jusqu'aux yeux et écarlatés jusqu'aux oreilles.

Quelques femmes, descendues des traîneaux et appuyées aux bras de leurs cavaliers servants, brillaient au premier rang et suivaient d'un œil inquiet, comme on ferait chez nous les pépées d'un steeple-chase, les passes et les voltiges de cinq ou six virtuoses qui, dans leurs jeux, décriaient de belles courbes, dessinaient des arabesques, brodaient des festons, imitaient des figures, et, au milieu de leurs entrelacs sans fin, traçaient rapidement des chiffres mystérieux, plus rapidement effacés. Un jeune officier aux gardes, rose et blond comme un écubin, attirait particulièrement l'attention des belles promeneuses. Son négligé la souplesse et la force de ses muscles d'acier : il glissait à travers mille obstacles sans s'y heurter jamais, et passait au milieu des coupes sans effleurer la fourrure d'une pelisse ou la basque d'un habit. Tout à coup, au plus vif de son élan, il s'arrêta, et, se redressant sur le ta-

lon d'un seul patin, par une série de voltes précipitées, il traça, sur la glace, qui se fendillait avec de petits craquements secs, douze ou treize circonférences de même grandeur et se campant entre elles avec une régularité parfaite. Un murmure flatteur s'éleva de toutes parts, et le jeune homme fut salué d'une triple saive d'applaudissements.

—Et dire qu'«Elle» n'est pas là ! fit-il en se penchant à l'oreille du chevalier Valborg.

—Voilà son traîneau qui passe, répondit celui-ci : à vrai dire, je crois qu'il est vide, mais ses chevaux vous ont vu peut-être, c'est déjà quelque chose.

—Si peu ! reprit l'officier en riant. Et il s'élança de nouveau sur la glace polie.

Georges avait suivi des yeux la direction du regard des deux Suédois. Il aperçut dans la distance un traîneau, vide en effet, qui se dirigeait assez rapidement vers le nord.

Comme le sport du patin n'est pas précisément dans les habitudes de la diplomatie, le comte de Simiane trouva que ces exercices, fort intéressants tout d'abord, finissaient par devenir assez monotones, et il demanda de continuer sa promenade. Le cocher, à qui on ne donna point d'ordre, suivit la route que le traîneau avait prise avant lui.

Bientôt un point mouvant à l'horizon se détacha, noir sur la neige blanche. C'était le traîneau qui revenait. Il approchait avec une rapidité inouïe, et l'on put, au bout de quelques instants, distinguer le harnachement rouge de quatre poneys noirs, de cette race d'Islande, la plus petite de l'Europe, mais la plus intrépide, qui couraient comme le vent. Je me trompe : ils bondissaient plutôt qu'ils ne couraient ; leur sabot soulevait la neige qui les enveloppait d'un tourbillon diaphane. Leurs yeux bril-

laient comme des charbons ; leurs naseaux soufflaient des nuages, et ils secouaient, en mordant leur poitrail, leur épaisse et rude crinière, emmêlée de givre.

Quand les traîneaux se croisèrent, ni l'un ni l'autre ne ralentit son allure, et c'est à peine si Georges put apercevoir, à demi couchée sur une peau de renard bleu, une femme qui lui parut jeune. Il ne distingua point ses traits ; mais en la voyant ainsi passer dans son nuage rapide, il se rappela ces divinités du Walhalla, les walkyries belles et froides, qui traversent le ciel en emportant les âmes.

— Est-ce que nous allons encore loin ? dit M. de Simiane ; je crois que j'ai froid.

Le chevalier de Valborg lui jeta un regard malicieux et, sans rien répondre, il se contenta de siffler d'une certaine façon — sage économie de paroles dans un pays où elles pourraient geler en l'air avant d'arriver à destination. Aussitôt le cocher tourna bride.

— Quelle est cette femme qui vous a salué de la main ? demanda le comte au chevalier.

— C'est la comtesse de Rudden ; on l'appelle ici la comtesse Christine.

— Qui, on ?

— Tout le monde.

— On s'en occupe donc ?

— On s'en préoccupe... Elle n'est indifférente à personne ; et tenez ! vous-même, vous ne l'avez pas même vue... vous seriez incapable de la reconnaître...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr ! et pourtant vous me demandez déjà qui elle est.

— Mettons que je ne vous ai rien demandé.

— Soit ! mais sachez que, si l'on s'occupe de la comtesse Christine, ce n'est pas du tout comme vous l'entendez...

— Mais je vous jure que je ne comprends d'aucune façon.

— Mnie de Rudden est une de ces femmes qui n'ont que des amis !

— C'est ainsi qu'un homme du monde doit parler de toutes les femmes.

— Oui ; mais je parle sincèrement.

— Et cet officier aux gardes qui dit : "Elle ?"

— C'est un des mille soupireurs qui ne compte pas.

— Cela le regarde ; mais il est de moins permis de trouver que votre comtesse se donne des airs assez étranges, seule dans son traîneau, et portée au galop sur la neige par quatre petits monstres. Je la tiens pour une grande artiste : elle entend merveilleusement la mise en scène.

— Elle ! c'est la femme la plus simple du monde.

— Chevalier, il n'y a pas de femme simple : la plus naïve est rouée comme dix hommes. Mais, puisque nous nous tournons, je serais curieux de la voir.

— C'est précisément ce que je voulais dire...

— Je ne comprends plus.

— A peine arrivé, vous voulez faire comme tous les papillons de Stockholm, vous brûler les ailes à votre belle flamme.

— Rassurez-vous, mon cher chevalier. Il y a longtemps que je n'ai plus d'ailes. On ne s'en sert pas dans la diplomatie ; nous les coupons avec nos moustaches.

— Alors, il y a moins de danger ? dit Axel en riant.

Les deux jeunes gens approchèrent de l'endroit où se tenaient les patineurs. L'œil perçant de Georges avait déjà reconnu le traîneau étroit et allongé de la comtesse et ses chevaux islandais qui couvraient la neige d'un pied impalpable. Un petit groupe entourait Mme de Rudden. Elle aperçut les deux jeunes gens venus qui se tenaient à quelque distance dans la foule. Son regard glissa légèrement, et pour ainsi dire

sans le toucher, sir M. de Simiane, et l'embrêta un instant avec une expression d'enjurement affectueux sur son front à qui elle rendit son salut avec un sourire.

Georges, à première vue, lui donna trente ans, la trouva belle, mais la jugea froide et même un peu hautaine. Sa pâleur était mate et vigoureuse de santé, comme celle de l'ivoire, et elle n'avait pas aux pommettes, comme presque toutes les Suédoises, ces tuffes de roses un peu trop rouges que le froid fait éclore sur la joue. Elle avait relevé son voile et des bandeaux bruns à reflets d'or, trop appliqués sur son front, échappant à la passe étroite de son chapeau, coulaient en ondes molles jusqu'au bas de son visage un peu long. Deux grands yeux d'un bleu foncé que, de loin, ils paraissaient noirs, animaient sa physionomie si expressive, même dans le repos. Un gros bouquet d'azarées rouges était posé sur ses genoux, à côté de son gant en peau de cygne. Chacun de ceux qui venaient lui parler témoignait à la comtesse une respectueuse déférence ; elle montrait à tous une bonne grâce polie et cette bienveillance courtoise qui est le premier langage et comme la marque de la grande noblesse.

— Voulez-vous que je vous présente ? demanda le chevalier sans plus de fa-

— Je n'en vois pas la nécessité.

— Vous avez peur ?

— Non, malheureusement.

— Pourquoi malheureusement ?

— C'est que la peur est le commencement de l'amour, comme de la sagesse et la sagesse est une bonne chose, l'amour aussi !

— Allez, venez !

— Plus tard, si vous y tenez... vous m'attendrez pour moi cette grâce à Stockholm... mais ici, en plein air, sans qu'elle ait pu refuser...

Excusez-moi, chevalier, mais vous savez que je suis un peu formaliste.

— C'est que vous n'êtes pas encore fait à la simplicité cordiale de nos mœurs du Nord... Cela viendra... et l'amour aussi."

Il était trois heures. Les nuits d'hiver ne se font point attendre sous ces latitudes voisines du pôle. La comtesse regagna la ville, et la foule la suivit comme une escorte.

Georges et le chevalier ne s'y mêlèrent point ; ils revenaient tranquillement, causant et regardant.

Devant eux, Stockholm, fièrement posé sur ses trois îles de granit, entre le lac Mëlar et la mer Baltique, dessinait sa silhouette élégante sur un ciel de saphir pâle. Les flèches de ses églises, les toits de ses maisons, la cime de ses palais, répercutaient comme des miroirs les rayons du couchant, qui se prolongeaient en traînées de feu sur la neige. Rien n'égale la splendeur de ces magnifiques adieux du soleil aux trop courtes journées du Nord. L'astre enflammé descend peu à peu avec une lenteur solennelle. Arrivé au bord extrême de l'horizon, il hésite et s'arrête, et alors même qu'il a disparu, il reste si près de nous, que l'on devine toujours sa présence. Cependant le ciel, vers l'ouest, garde des teintes plus ardentes : c'est une palette radieuse, où les nuances les plus riches se fondent et s'embrasent ; il n'y a peut-être que deux couleurs primitives, le rouge et le jaune, mais elles se mêlent, se pénétrant, s'assortissent et se combinent de manière à nous présenter dans une chaude harmonie les tons les plus radieux. Cette lumière, qui naît à l'horizon dans une bande de pourpre foncé, va mourir au zénith, au milieu de légers flocons orangés, qui ménagent la transition avec l'azur sombre. Elle se dégrade d'une teinte à l'autre, et tout à coup se réveille et s'avive, comme une voix qui rejailleit d'échos en échos, et dont

les vibrations se heurtent et se croisent dans l'air sonore ; parfois alors on a deux teintes superposées, dont l'intensité même semble redoubler par le contraste ; parfois de grands nuages aux aspects étranges, chariots aux roues étincelantes, trônes d'or, palais aux architectures fantastiques, croulant sous le vent, s'élevaient de la mer, montent dans le ciel et se détachent vivement sur ce fond resplendissant d'or et de feu. On comprend alors qu'en face de ces spectacles sublimes Odin ait placé dans les nuages le paradis des héros.

Cependant, les derniers rayons s'évanouissent, les splendeurs s'effacent, le ciel s'éteint, les touffes de lilas remplacent les bouquets de roses ; aux teintes fauves de l'or rutilant succèdent les décolorés pâleurs de l'argent ; enfin, c'est le tour de la nuit, nuit serène et limpide, dont l'ombre même a des reflets de perle, irisés de la lueur lactée des opales.

Georges était poète à ses heures, et cette grande scène fit sur lui une impression que peut-être il ne se croyait plus capable de ressentir. L'homme qui se connaît le mieux à toujours dans son cœur des replis secrets où la lumière ne pénètre point tous les jours. Et puis, à son insu, le regard profond de la comtesse le suivait toujours : il se surprit même, une fois ou deux, à chasser son souvenir. Mais comme, en sa qualité de diplomate, il était de ceux qui prétendent que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée, il se garda bien de révéler sa préoccupation naissante.

Les deux amis dînèrent ensemble dans un club, et allèrent le soir au Grand-Théâtre, où l'opéra, trois fois par semaine, réunit la société aristocratique de Stockholm. Georges lorgna dans toutes les loges. Il ne découvrit point Mme de Rudden.

Le président de la chambre des nobles donnait, le lendemain, du plus grands raouts de l'hiver.

Georges reçut une invitation dans l'ordre. Il y vint, amené par l'ambassadeur. Les bals du grand d'été, à Stockholm, sont fort brillants. Les Suédois s'appellent eux-mêmes Français du Nord : ils aiment le plaisir et s'y livrent avec une ardeur méridionale. La réunion était brillante et l'on ne comptait pas les femmes. Georges parcourut l'oeil leur escadron volant : il cherchait Christine. Il ne laperçut pas : elle était jeune et avait trop longtemps vécu en Allemagne pour ne pas savoir la danse ; il accepta donc sans regrets les compensations que lui offraient cinq ou six beautés à la fois, fort empressées de donner leur adresse, par leur accueil, une idée noble de l'hospitalité suédoise.

Mme de Rudden entra pendant qu'il dansait une rédoiva : elle traversa le salon avec cet air de majesté d'ancienne qui ne l'abandonnait jamais. Georges ne voulut point retourner la tête, mais il suivait tous ses mouvements dans les glaces ; il entra dans la danseuse vers elle pour la regarder de plus près. La robe de la comtesse l'éffleura. Mais Mme de Rudden ne fit que passer : son apparition au milieu de la foule ne peut bruyante : passé vingt ans, ces femmes vraiment distinguées ne sont plus ; elles laissent ce plaisir à celles qui n'en ont pas d'autre. Elle se retira dans un des boudoirs disposés autour du salon pour servir d'accessoire à la causerie discrète. Quelques heures l'entourèrent bientôt, et elle devint le centre d'un petit groupe.

Georges trouva que les rédoivas suédoises duraient un peu trop longtemps, et, quand il eut reconduit sa dansante, il s'approcha du boudoir.

La comtesse se faisait habiller à Paris, elle passait pour une des femmes les plus élégantes de Stockholm. Personne mieux qu'elle ne savait s'asseoir : c'est un art plus difficile qu'on ne pense. La crinoline n'avait pas franchi le Sund, et les armatures de fer ne faisaient pas encore de la jupe allongée des Sébastopols de velours de façon particulière de ranger autour d'elle les plis nombreux et souples : elle donnait au costume moderne, si facilement ridicule entre des mains mallables, la noblesse et la distinction. M. de Simiane avait le sentiment trop vif de la forme pour ne pas faire toutes ces remarques du premier coup d'oeil : avec lui, les plus petites choses avaient leur importance, et c'était toujours par les yeux qu'on le prenait au défaut. La comtesse portait, ce soir-là, une robe de velours noir, dont le passage, montant peut-être un peu haut, cachait à demi ses épaules, mais faisait ressortir, par un contraste de couleurs très-puissant, toute la beauté de son cou, un peu long, mais fin d'attache et légèrement doré. C'était tout à la fois magnifique et simple : puis c'était chaste, comme est toujours la beauté vraie. La plus séduisante des grâces c'est la grâce décente. Les femmes semblent l'oublier quelquefois : les hommes s'en souviennent.

La comtesse était assise dans un grand fauteuil, la tête un peu renversée en arrière sur le dossier, pour mieux écouter deux hommes qui lui étaient debout. Cette pose, qui semblait si naturelle, une coquette l'eût trouvée, car elle faisait merveilleusement valoir toute la beauté intelligente de sa physionomie. Son visage, vivement éclairé d'en haut par la lumière qui baissait ses cheveux et se reflétait sur ses tempes transparentes, s'amincissant vers le bas de l'ovale allongé. En suivant le rayon de sa vue, alors perdue dans le vague,

en devinait qu'elle était faite pour regarder du côté du ciel.

Georges s'arrêta un moment sur le seuil du boudoir, et l'observa de cet oeil pénétrant et sagace de l'homme qui a beaucoup examiné les femmes.

—Eh bien, fit le chevalier de Valborg qui venait de le rejoindre, qu'en dites-vous ?

—Elle est vraiment belle !...

—Et sage !

—Cela regarde son mari.

—Elle est veuve.

—Elle a donc toutes les qualités ?

—Voulez-vous maintenant que je vous présente ?

—Je n'ai aucune objection. Soit !

—Quelle froideur !

—Ma foi, chevalier, prenez-le comme vous voudrez, mais je n'ai jamais pu souffrir les femmes parfaites... vous me dites trop de bien de celle-ci.

—N'en croyez que la moitié !

—Ce serait encore trop ! je suis sûr qu'elle est ridiculement gâtée... et prétentieuse !

—C'est ce qui vous trompe : elle est aussi simple qu'elle est charmante.

—Dites tout de suite que c'est la huitième merveille du monde, et n'en parlons plus. Tenez, l'orchestre joue une mazurka, je vais la danser...

—Avec elle ?

—Non, vraiment, avec ce petit nez retroussé qui fait des mines au coin de la cheminée.

—Eh mais ! fit le chevalier, j'avais raison de vous le dire hier : vous avez peur ?

Qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, d'un quadrille ou d'un assaut, ce mot de peur, dans une bouche étrangère, sonne toujours mal aux oreilles françaises. Georges rentra dans le boudoir qu'il avait déjà quitté. Les hommes avec qui la comtesse causait s'étaient retirés peu à peu derrière son fauteuil, et en regardant par la porte du salon, elle aperçut les deux jeunes gens. Axel prit son ami par le

férais, et s'approchant de Mme de Ruden, il lui présenta M. de Simiane dans les règles et avec les formes de l'étiquette la plus cérémonieuse.

La comtesse accueillit le nouveau venu avec la grâce aimable qui la distinguait, et lui indiqua de l'éventail un siège tout près du sien. Axel, debout devant eux, attendit que la glace fût suffisamment rompue, puis il se rappela fort à propos qu'il devait danser, et il laissa Georges et la comtesse en tête-à-tête au milieu de la foule.

Georges était assez froid ; la comtesse très réservée ; il fallut passer tout d'abord à travers ces généralités banales qui sont toujours le début frivole et mondain des relations les plus sérieuses, puis, peu à peu, comme si l'on se fût deviné avant de se connaître, tous deux se sentirent bientôt en confiance ; l'entretien devint plus intime. On effleura tous les sujets, ainsi qu'il arrive entre gens à qui mille choses sont également connues et familières.

Georges releva une observation fine de la comtesse et parut l'admirer peut-être un peu trop.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vos louanges ne sont pas flatteuses ? Elles marquent un certain étonnement dont vous ne pouvez pas vous défendre. On dit qu'à Paris vous nous prenez assez volontiers pour des barbares : "les barbares du Nord !" j'ai vu cela dans un de vos livres à la mode. Vous autres Français, vous êtes tellement civilisés !

— Trop, peut-être ! Mais ce n'est pas non plus ce qui vous manque ; seulement, vous l'êtes autrement que nous.

— Voudriez-vous m'expliquer la différence ?

— En ce moment je prends mes notes, et ce sera l'objet d'un "memorandum" que j'adresserai aux grandes puissances... après vous l'avoir dédié.

— J'ai peur d'attendre longtemps, et

je le regrette d'autant plus que le sujet me semble piquant : vous avez le bonheur de voyager assez pour faire des comparaisons. Moi, je n'ai pu quitter la Suède, et je ne le regrette guère ; j'aurais seulement voulu voir Paris. Est-ce que les Françaises sont vraiment belles ?

— Quelquefois... mais...

— Il y a un mais ?

— Hélas ! oui ; leur beauté, presque toujours, a plus d'éclat que de charme. Il leur manque ce que ne saurait d'intime que l'on retrouve seulement dans les races du Nord. A moins d'une grande passion, rare partout, rare surtout chez elles, leur beauté n'a rien de séduisant, elle ne brille que pour tout le monde, comme le soleil à midi.

— Vous me semblez, dit la comtesse en riant, un casuiste subtil en ces matières, et je voudrais connaître votre opinion sur...

— Les Suédoises ?

— Oh ! une opinion générale.

— Eh bien, dit Georges, si vous permettez encore une comparaison astronomique, je dirai que de ce côté de la Baltique vous êtes plus soumise à la façon de ces blondes étioilées qui se lèvent à minuit, et gardent les doux rayons pour deux yeux sensibles.

— Est-ce que vous êtes poète, monsieur le comte ?

Hélas ! non, madame, je suis journaliste.

— Vous venez de rendre avec votre image heureuse une idée trop facile, se peut-être pour mes comparaisons. Je ne sais pas si elle est toute à fait vraie, mais je voudrais qu'elle le fût.

— Cependant, reprit Georges, en jetant sur elle un regard qui ne se démulait pas assez son admiration, il y a des beautés tellement radieuses qu'il serait peut-être injuste de vouloir réduire au simple rôle de soleil les ; elles auraient le droit de se lever.

— C'est qu'elles ne seraient pas raisonnables, dit la comtesse en riant : car il serait difficile, même à une femme d'aller plus haut.

— Après cela, fit Georges en relevant ses yeux, ces chastes étoiles, on est souvent plusieurs à les regarder d'en bas.

— Et elles n'en savent rien ! reprit Christine avec un fin sourire.

— C'est un malheur de plus, madame.

— Pour qui ? pour les étoiles ?

— Non, pour ceux qui les regardent."

Un nuage passa sur le front du jeune diplomate : la mélancolie lui allait bien ; il parut s'abandonner à une rêverie silencieuse.

— Les observations s'arrêtent là ? demanda Christine ; je le regrette, car vous m'intéressiez.

— J'ai toujours cru, répondit-il, que les femmes de votre pays entendaient mieux ce qu'on ne leur disait pas."

Christine le regarda de son beau regard clair et franc ; ses yeux s'arrêtèrent un instant sur les yeux du jeune homme, puis elle les détourna bien vite avec une expression d'inquiétude et de contrariété. Rien au monde n'était plus capable de lui plaire qu'un compliment banal ; la même moue de la galanterie n'était pas reçue chez elle. On va plus vite à Paris qu'à Stockholm. La comtesse le savait, et son esprit se mit en garde. C'était poliment : elle ne fut point attaquée.

Georges avait parfois l'allure aventureuse ; mais, s'il allait loin, il savait s'arrêter à temps. C'est là le tact supérieur, et le monde seul peut le donner.

Le murmure de l'orchestre arriva dans le boudoir. M. de Simiane profita de l'occasion pour rompre le cours d'idées qui peut-être emportait Christine loin de lui.

— Vous dansez, madame ? lui dit-il, prenant son air d'enjouement lé-

— Plus !

— C'est une résolution ?

— Arrêtée.

— Vous n'en changerez pas ?

— Je ne le crois guère.

— C'est que...

— Achevez.

— J'ai bien envie de faire un tour de valse.

— Ah ! la raison est bonne, dit Christine en retrouvant son sourire ; mais voilà les trois filles de l'ambassadeur d'Autriche ; elles dansent comme des Péris... ou des Allemandes.

— Je voudrais danser avec une Suédoise.

— Justement ! voici venir la jolie Mina de Welfen : invitez-la, vous allez faire son bonheur.

— J'aimerais mieux faire le mien ! Madame la comtesse, c'est avec vous que je voudrais avoir l'honneur de valser."

L'orchestre achevait le prélude de l'"Invitation", de Weber. Elle faisait fureur alors à Stockholm comme à Paris. La comtesse se leva, et, sans dire un mot, elle mit sa main dans celle de Georges. Deux couples passèrent en valsant dans le boudoir, Georges et Christine les suivirent et entrèrent dans le tourbillon.

— Je crois que j'ai oublié ! murmura la comtesse en essayant ses premiers pas.

— Ayez confiance," dit Georges à demi-voix en effleurant des lèvres son oreille macérée.

Et, raffermissant son étreinte, il l'enleva.

O valse ! poésie du corps ! rythme du mouvement harmonieux ! hymne de la séduction, écrite avec des strophes de poses ! ô valse ! charme et enclanement ! Werther avait raison de te maudire, et les prédicateurs n'ont pas tort de te défendre.

Mais Werther n'a jamais sauvé personne, et tout le monde n'écoute pas les prédicateurs.

Georges et Christine valsèrent.

Christine avait le don de la grâce, et cette grâce, elle la portait en toute chose. La valse semblait faite pour lui donner l'occasion de déployer à la fois et de mettre dans leur jour éclatant toutes ces beautés de la femme, que, dans le repos, on pouvait seulement soupçonner. Le jeune homme l'enveloppait d'un long regard, et il admirait tour à tour cette taille élégante et souple qui ployait sous son bras ; cette main un peu longue, mais si fine, qu'elle disparaissait dans la sienne ; ces belles épaules que le mouvement de la valse tantôt noyait dans l'ombre et tantôt ramenait toutes frémissantes sous l'éclatante lumière. Cependant, peu à peu, la musique pénétrante, l'éblouissement des bougies, l'enivrement du tourbillon, le contact de ce beau corps contre sa poitrine, le vague parfum exhalé des cheveux, tout contribuait à jeter dans l'âme de Georges un trouble que depuis longtemps il ne connaissait plus.

Depuis qu'il s'était engagé avec elle dans le cercle mouvant, il n'avait point adressé la parole à Christine. Il voulut rompre ce silence, qui devenait embarrassant pour tous deux, et il regarda son visage. L'animation de la danse l'avait en quelque sorte transfigurée. Un demi-sourire errait sur ses lèvres, légèrement, comme un oiseau qui voltige sans se poser ; sa joue, naturellement pâle, se teintait d'un carmin délicat, comme si la rose de la jeunesse s'était épanouie en elle tout à coup. Elle sentit le regard qui s'arrêtait sur elle, et, relevant ses paupières brunes, elle tourna vers Georges ses grands yeux, qui semblaient nager dans la joie divine de l'extase. Elle était vraiment au-dessus de toute banalité plus ou moins élégamment tournée : un compliment vulgaire devait sonner comme une fausse note à son oreille. Georges le comprit, et il se tut.

Comme il la reconduisait :

—Weber est un grand et noble génie, lui dit-il, et nul, à mon gré, n'a mieux interprété les sentiments du cœur. Sa musique est comme le reflet de l'âme.

—C'est pour cela que vous ne parlez point quand on la joue ?

—Oui, dit-il à son tour, c'est précisément parce qu'elle exprime si bien ce que je sens que je me garde l'interrompre."

Christine se rassit.

—On assure, fit-elle en lui jetant un coup d'oeil rapide, que les Français parlaient un peu légèrement des choses sérieuses.

—Je ne sais pas, répondit-il ; il y a fort longtemps que je vis à l'étranger."

Quelques amis de Christine s'étaient rapprochés d'elle. Georges la salua profondément et rentra dans le salon où l'on dansait.

—En vérité, comtesse, dit un homme d'une quarantaine d'années qui venait de prendre la main de Mme de R..., den à l'instant même où M. de S... ne s'éloignait d'elle, je ne vous ai jamais vue comme ce soir. Vous devez d'une beauté inquiétante.

—Pour qui ?

—Pour moi !

—Il y a si longtemps que vous êtes inquiet !

—Hélas !

—Et sans raison... Je ne suis pas coquette, vous le savez bien...

—Par malheur.

—Pourquoi ?

—Parce qu'alors, vous auriez un autre fait.

—Monsieur le baron, vous devez bien... Français.

—Est-ce un compliment ou un programme ?

—Je ne fais pas d'épigrammes et n'aime pas les compliments.

—Je ne vous en faisais point en vérité.

— Sans que jamais vous n'avez été plus belle.

— Eh bien ! tant mieux ! dit-elle en riant, je veux l'être...

— Ah ! comtesse, "il" ne fait que l'arriver !

— Fou ! dit Christine en cachant derrière son éventail une rougeur furtive.

Ma pauvre amie, reprit le causeur avec une nuance de mélancolie, vous ne savez pas encore mentir.

— Cela viendra peut-être, dit-elle en riant, mais sans le regarder. En attendant, soyez assez bon pour faire demander mon traîneau.

— Savez-vous mon cher, disait de son côté le chevalier de Valborg en passant son bras sous celui du jeune homme, que vous faites rapidement vos acquiescements ?

— Je ne comprends pas...

— Dissimulé !

— Etourdi !

— Enfin, mon cher, il y a trois ans qu'elle n'avait valsé...

— Voilà une preuve.

— Évidente !

— Si elle ne danse point, c'est que vous ne l'invitez pas...

— Elle nous refuse !

— C'est votre faute.

— Et une demi-heure de tête-à-tête !

— En plein bal !

— La faveur n'en était que plus précieuse.

— Que n'en prenez-vous votre part ?

— Et l'hospitalité ! je n'en serais pas gardé : la comtesse, d'ailleurs, me l'aurait jamais pardonné, ni vous non plus...

Mais, vrai, comment trouvez-vous ?

— Charmante !

— Adorable, mon cher, un diamant sans tache !

— Non : une perle ; elle en a les deux.

— Soit ! mais dites-le plus bas, car la

comtesse, en effet, traversant le

salon au bras de d'homme qui venait de demander son traîneau.

— Qui donc est avec elle ? fit Georges au chevalier.

— C'est le major baron de Vendel ; cinquante ans, mais le cœur jeune ; un peu gros, mais parfaitement distingué ; l'ami de la maison.

— Ah ?

— Non pas comme vous l'entendez.

— Un cousin ?

— Point. Un soupirant, mais pour le bon motif, comme vous dites en France : du reste, un vrai héros de roman... une âme délicate et chevaleresque. Il se jetterait au feu ou à l'eau pour la comtesse. En attendant, il vient de faire la campagne des "Duchés", où il a gagné de la gloire, deux blessures et une décoration, en se battant comme volontaire pour le Danemark."

La comtesse, en ce moment, passait devant les deux jeunes gens, qui causaient dans l'embrasement d'une fenêtre. Ils s'inclinèrent devant elle. Le major salua, non sans hauteur ; Georges se redressa vivement sous son regard. Mais les yeux de Christine s'arrêtèrent sur les siens, et il ne vit plus qu'elle. Elle sourit doucement au chevalier de Valborg.

— Voilà, dit Axel, un sourire qui a eu soin de se tromper d'adresse. Tout va bien ; décidément, vous êtes né sous une heureuse étoile.

— Je n'en sais rien, dit Georges ; mais je ne fais jamais de sentiment après minuit... Est-ce qu'on soupe à Stockholm ? Je voudrais boire une bouteille de vin de France à la santé des Suédois...

— Et des Suédoises !

— Bien entendu !

— Rien de plus facile. Nous avons ici notre "Café de Paris," ainsi nommé parce qu'il est tenu par un Allemand et fréquenté par des Anglais. Il est dans la rue de la Reine, non loin du palais de la belle ; car nous avons un palais, mon cher comte !

—Eh bien ! chevalier, je vous invite à souper.

— J'accepte.

—A la seule condition que nous ne parlerons pas d'elle.

—J'aurai soin de vous désobéir.

—“Andiamo !”

Les deux jeunes gens descendirent gaiement l'escalier d'honneur, garni d'un tapis rouge et planté de petits sapins auxquels on avait mis des fleurs de serre dans les branches, pour leur donner une apparence de végétation exotique.

“Enveloppez-vous, dit Axel, au moment où son groen ouvrait la porte du vestibule : il est une heure après minuit, nous allons passer les ponts, il fait trente degrés de froid à l'ombre, et mon traîneau est découvert !

—“Andiamo !” répéta Georges en modulant la délicieuse phrase que Mozart a mise dans la bouche de Zerline et de Mazetto. Et il se jeta au fond de la petite voiture basse, découverte, comme le chevalier l'avait dit.

Les chevaux, sans bruit, comme des fantômes, emportèrent le train au rapide, qui glissait sur la neige dure. De chaque côté, les maisons noires semblaient courir : la lune riait dans le ciel, toute blanche entre les nuages gris. Un coup de vent froid avertit les voyageurs qu'ils franchissaient la petite rivière de Norrstrom et les bûins de Rosen. Ils entrèrent bientôt dans la longue rue de Drottninggatan (la rue de la Reine). Au bout de cinq minutes, les chevaux fumants s'arrêtaient devant la taverne de Hans-Bamberg, éclairée “a giorno.” Hans-Bamberg est honoré de la confiance de toute la jeunesse élégante, et il ne ferme jamais son café les nuits de bal. Les deux jeunes gens traversèrent, entre deux rangées de torches résineuses, fixées au mur dans des anneaux en fer, un petit vestibule garni d'arbres aux verts rameaux, et, franchissant les vingt marches d'un escalier de

bois, ils se trouvèrent à la porte de la salle commune.

“Norra ! un cabinet, dit Axel en passant par le menton une grande belle fille qui était venue à sa rencontre : c'est possible, j'espère ? ajouta-t-il en lui tapant familièrement sur l'épaule.

—Tout est possible à monsieur le chevalier.

—Même de l'empêcher d'avoir une maîtresse ?

—Cela plus que tout le reste ! dit Norra en faisant une belle révérence.

—Je te prévient, friponne, que je n'en crois pas un mot !... Mais ne va pas te faire attendre à la porte... c'est ton affaire ; à souper.

—Que veut monsieur le chevalier ?

—Ce que tu as... des huîtres.

—Monsieur le chevalier veut dire qu'il y a trois mois qu'elles sont mortes au fond de la mer.

—C'est juste ! Eh bien ! ce que tu voudras, et du champagne. Quant à vous verrez, mon cher comte, que faut venir en Suède pour boire les vins de France.

—Il n'est pas encore frappé, dit monsieur le chevalier.

—Eh bien ! ma belle, ouvre la porte, et ce sera fait tout de suite.”

Norra descendit pour aller commander le souper.

“Savez-vous, mon cher Axel, dit Georges en s'asseyant, que j'ai trouvé assez Sybarites de vous servir à table par de jolies filles.”

—Que voulez-vous, mon cher comte, nous aimons mieux cela que des domestiques, comme chez vous ; rien ne déplaît comme le service des valets. Celui des femmes est meilleur, et leur main est plus légère ; elles ont en outre la fois plus de prévenances, plus de douceur et plus de délicatesse. Je suis toujours tenté de rire de vos valets, robustes gaillards qui portent les bras tendus... une assiette de pain d'épave ou un verre mousseline. Et j'avoue que j'aime assez, comme

d'œil, voir passer et repasser devant moi ces jolies créatures en jupon court, en corset de couleur, le petit bonnet sur l'oreille, — un rien, ce bonnet, un morceau de velours, et un bout de dentelle chiffonné sur le châignon, — et l'œil éveillé ! Oui, j'aime mieux cela que vos laquais solennels, empesés dans leur cravate."

Axel eut peut-être continué longtemps sur ce ton, mais il fut interrompu par deux petits coups frappés à la porte.

C'était Norra qui revenait accompagnée d'une seconde "piga" (c'est le nom qu'on donne à ces jeunes filles portant les flacons et les plateaux. On dit dit deux jolis lutins échappés à la fraîche province du Bléking, où le sang rose coule sous la peau satinée. En deux minutes le souper fut servi.

"Plaise à Votre Honneur, si quelque chose manque, deux coups sur le verre... et bon appétit !..."

Les deux pigas sortirent en faisant deux révérences.

Axel décrocha lestement un jerper, sorte de gibier de la taille d'un fer à cheval, à la chair blanche et savoureuse, dont le fumet délicat excite l'appétit et donne soif. Georges fit sauter le bon bon corcelé de fer d'une bouteille à fine encolure.

"Eh maintenant, dit le chevalier en levant les verres, à la santé de vos deux seigneurs."

— Attendez donc !

— Quoi ?

— La seconde bouteille !

— Alors, dépêchons de boire la première."

Le souper fut très gai, plein de ver-

"Piga" vient de l'adjectif "pig", qui veut dire matin, éveillé. Les jeunes filles de Stockholm ont mérité ce nom de la substantif qui les dési-

ve : les deux jeunes gens étaient de joyeux compagnons. Cependant, Georges versait plus qu'il ne buvait, ce homme qui veut se taire et écouter. Axel ne demandait qu'à parler : il n'attendit pas le troisième verre pour commencer ses confidences.

"Pardieu ! dit-il, vous croyez que je ne vous vois pas venir ? Vous n'osez pas m'interroger et vous brûlez d'en vie de m'entendre... Ne soyez donc pas boutonné comme cela jusqu'au menton : vous ajoutez partout un air de chancellerie : nous ne sommes pas ici dans un congrès.

— Je n'interroge jamais ! dit Georges.

— Mais vous écoutez toujours.

— C'est un peu mon métier.

— Vous vous arrangez de façon à cumuler les bénéfices du silence et de l'indiscretion.

— Et vous, comptez-vous donc pour rien le plaisir de parler ?

— Au fait, que voulez-vous savoir ?

— Tout ce qu'il vous plaira de m'apprendre.

— Eh bien, sachez donc que la comtesse — car c'est de la comtesse qu'il s'agit, j'imagine !...

— Eh oui, bourreau ! pourquoi me retournez-vous ainsi sur les charbons ?

— Enfin, voilà un cri du cœur, et il vous comptera plus auprès de moi que deux bouteilles de Cliquot. Sachez donc que la comtesse est un ange.

— Prenez garde, chevalier, vous allez tomber dans le lieu commun.

— La comtesse est un ange que l'on accoupla jadis à un démon.

— Son mari ! Je connais cela, toutes les histoires commencent ainsi.

— Alors, j'abrège : donc, M. le comte de Rudden était un assez piètre sire, pour ne pas dire plus, et il mérita... tous les malheurs qu'il n'a pas eus. Enfin, après cinq ou six ans de ce enfer anticipé qu'on appelle un mariage mal assorti, le comte mourut. Ce fut la première politesse qu'il eût

jamais faite à sa femme. Il la laissait jeune, riche et belle, et avec un passé de malheur que beaucoup d'hommes auraient voulu lui faire oublier.

— La comtesse est la franchise même. Elle ne feignit donc point une douleur à laquelle d'ailleurs personne n'aurait cru. Mais elle porta sévèrement son deuil, et, avec ce sentiment des convenances qui ne l'abandonne jamais, elle quitta Stockholm, passa dix-huit mois dans ses terres, puis revint ici, et ouvrit ses salons, qui furent bientôt les plus agréables de la ville. M. de Rudden eut été assez étonné de la métamorphose ; mais il eut le bon esprit de ne pas revenir. Cependant sa veuve fut demandée en mariage par tous ceux qui avaient quelque raison de se mettre sur les rangs, et même par d'autres. Celui-ci convoitait sa fortune ; cet autre, sa beauté ; un troisième, l'appui naturel qu'il trouverait dans ses alliances, car elle est des Oxen-Stjerna, et tient à tout ce qu'il y a de grand dans ce pays. Christine n'accepta personne ; elle n'aimait point. Mais les amants repoussés devinrent pour elle les plus dévoués des amis. Que ceci soit dit à leur louange et à la sienne.

— Et vous, chevalier ?

— Moi, mon cher comte, sans doute j'aurais fait comme les autres ; mais j'étais en France quand Mme de Rudden revint à Stockholm, et, à mon retour, je la trouvai si fortement retranchée dans sa position de veuve inexpugnable, que je résolus de commencer comme les autres avaient fini.

— Et de finir comme ils avaient commencé ?

— Point, mais de me résigner tout d'abord à l'amitié sans passer par l'amour.

— C'est pourtant le chemin le plus court et le plus sûr à ce qu'on prétend. La belle veuve ne vous aura pas

su gré de votre discrétion rare, croyez-en ma vieille expérience.

— Quel âge avez-vous, mon cher Georges ?

— Vingt-six ans, mon cher Axel !

Axel se mit à rire.

— Mais les années de campagne ont tout double ! reprit le comte. Qui continua-t-il, les femmes qui se défendent le mieux aiment cependant à être attaquées, ne fût-ce que pour se défendre ! Elles veulent se refuser, mais elles ne veulent pas qu'on ne les demande point.

— Ceci peut être vrai à Paris ; mais c'est un manège de coquette, et nous ne comprenons guère toutes ces subtilités. Soyez certain que vous ne faites pas mal Mme de Rudden. Elle est exempte d'artifice. Je vous l'ai déjà dit, c'est la simplicité même. Elle est bonne pour se complaire au spectacle du mal qu'elle aurait fait, et elle est trop étrangère à tout calcul de vanité pour traîner après elle un cortège de cœurs captifs. Je vous le répète, vous ne la connaissez point. Ce n'est pas une nature tout à fait comme une autre. Le jour où elle aimera, elle mettra femme à le dire la première et à se rendre loyalement sa main dans la main de l'homme qu'elle aura choisi, et celui-là sera un homme heureux, et aura le bois à sa santé ! continua le chevalier en choquant son verre contre celui du comte.

Georges était devenu très sérieux. Il trinqua sans boire.

— Et ce major, ce baron de Veldt ? reprit-il au bout d'un instant, que faites-vous de ce donc ?

— C'est le meilleur ami de la comtesse ; il a pour elle, depuis quarante ans, une amitié passionnée ; ou plutôt il a de l'amour. — Allons ! ne vous emportez pas : vous avez des yeux qui flamment ! Cependant, le choix de cet homme comme le major ne peut vous flatter ; il justifie vos préférences. Le baron ne cache pas ses sentiments.

ments, il s'en vanterait presque, et le monde les respecte, tant il les croit sincères. Christine est "sa dame," comme disaient nos pères, et nos pères disaient bien. Il a pour elle le culte chevaleresque des preux du moyen âge; il irait se faire tuer, avec ses boucliers sur la poitrine, sa pensée au cœur et son nom sur les lèvres. Sachez, mon cher comte ! on ne connaît pas des amours comme celui-là tous les soirs ! Christine le sait et s'en montre profondément reconnaissante. Mais il a cinquante ans et relâche tous les six mois un cran de son ceinturon. Ce n'est ni l'âge ni la taille qu'il faut pour aller chanter : "Je suis Lindor !" sous les fenêtres de Rosine. Du reste, le baron ne s'en fait point accroire, et il n'a aucun des ridicules d'un prétendant suranné. Il désire assez, n'espère pas beaucoup et ne demande rien. "Aujourd'hui, lui dit-il parfois, vous êtes plus jeune que moi... mais, dans dix ans, nous serons à peu près du même âge." Ce brave major parle à sa manière. "Je n'ai pas le droit d'être impatient ; je n'aurais rien d'excessif. J'attendrai tant que vous voudrez. — toujours ! si vous ne voulez jamais. Enfin, me voilà ! vous savez où je suis... j'y reste ; vous n'avez qu'à me faire un signe, et même c'est inutile, je crois que je décamperai sans cela !

— En attendant, soyons amis ! répond Christine, car "je ne fais cas de personne plus que de vous."

Et ainsi vivent-ils dans ce clair de lune de l'amitié qu'aucun nuage n'a jamais obscurci. On assure que Christine lui a promis de ne pas se remarier, et de n'épouser que lui. Ce n'est pas le major qui l'a dit ; mais on l'a dit devant lui, et il s'est contenté de répondre par un gros soupir. Voici, Monsieur l'ambassadeur, à quel point les choses en sommes et il est fort possible que tout ceci vous donne à penser.

— Je pense que la comtesse est une

femme ravissante et que le major sera quelque jour le plus heureux des maris.

— Et moi, je crois que vous ne croyez que la moitié de ce que vous dites ; mais c'est déjà beaucoup, et le temps nous apprendra la fin de l'histoire. Il est quatre heures ; je n'entends plus de bruit nulle part ; tous les soupçons ont disparu ; peut-être serez-vous bien aise de rêver tout seul ; partons !

Norra, dormant debout, vint apporter la note avec un geste de somnambule ; les deux jeunes gens quittèrent les derniers le bel établissement de Hans-Bamberg ; Axel conduisit Georges jusqu'à sa porte, sur la grande place du "Stortorget," la plus belle de Stockholm, et, après lui avoir souhaité des songes d'or, il reprit le chemin des quais en fredonnant un air d'opéra.

III

Le vin de Champagne, après un bal, n'a pas les vertus narcotiques de l'opium ou du hachisch. Georges dormit peu, et, s'il fit des rêves, ce furent des rêves à demi éveillés. Ses yeux mal fermés voyaient toujours la belle image de Christine, passant et repassant devant lui ; il entendait encore les préludes de la valse de Weber ; il pressait contre sa poitrine une taille fine, souple, frémissante ; il respirait ce doux parfum de mimosa qui s'exhalait, quelques heures auparavant, de l'éventail et du mouchoir de la comtesse ; son front brûlait. Puis, tout à coup, il éprouvait comme une sensation de froid ; il se retrouvait sur le Mélar, la neige étendait devant lui sa nappe blanche sans fin. Les poneys noirs passaient comme le vent, emportant Christine, qui lui tendait les bras. Il s'élançait vers elle, et, au moment où il allait l'atteindre, les épaulettes du major lui barraient le chemin.

Le réveil prolongea ces agitations de

la nuit : le valet de chambre allait et venait dans l'appartement, faisant le feu, apportant le sucre, préparant le thé, attendant des ordres qu'il ne recevait pas. Le soleil était paresseux comme Georges ; il oubliait de se lever : à midi, il ne faisait jour nulle part : Stockholm demeura enseveli dans un brouillard sombre. M. de Simiane passa le reste de sa journée à ranger ses papiers et à s'installer un peu : il ne sortit pas.

Le lendemain, la matinée était souriante, le ciel bleu : Georges fit atteler deux beaux chevaux d'arabes que le chevalier de Valborg lui avait cédés, et il fit une promenade sur la route de Haga : Haga est comme le Saint-Cloud de la Suède, et l'on y va par des routes charmantes, que fréquentent assez les gens du bel air. Comme il rentrait à la nuit tombante, sa voiture se croisa avec un traîneau fermé qui en sortait. Il était lancé au grand trot. Le givre brodait d'arabesques la vitre obscurcie : c'est à peine si Georges put distinguer une forme à demi couchée sur les coussins. Il vit cependant que c'était une femme, mais il ne vit pas autre chose.

Arrivé à la hauteur de la petite église de Sainte-Clara, située vers le milieu de la rue de la Reine, Georges donna l'adresse de la comtesse à son cocher qui le mena chez elle et sonna.

"Madame n'y est pas !" répondit le concierge, honnête Danois dont on avait fait un suisse et que l'on affublait, dans les grandes occasions, d'une hallebarde et d'un bandrier.

Georges descendit et se nomma.

"Quant Mme la comtesse y est pour qu-qn'm, elle y est pour tout le monde, fit avec une majestueuse solennité l'inscrutable gardien.

"—Au château !" dit le jeune homme assez brusquement.

Les chevaux repartirent, et franchissant au galop la place de Gustave-Adolphe et le pont du Nord, Sarrac-

rent tout en sueur au pied de la "montée des Lions," rampe gigantesque dont les lions de Charles XII semblent défendre l'accès. La sentinelle et le cocher échangèrent quelques mots puis la voiture, entrant dans l'arrière du palais, traversa deux cours et alla gagner la petite terrasse de Lynx, disposée en parterre et garnie de bouquets d'arbres. Le baron de Vendel s'y promenait avec le fils du ministre de la guerre. Le major avait l'air assez soucieux ; Georges s'avança et fit demander le chevalier de Valborg. On lui répondit au bout de l'instant que le service retenait le chevalier dans les appartements. Georges écrivit au crayon sur sa carte : "J'ai besoin de vous : venez ! On ne vous sera libre à huit heures ; vous attendrai depuis sept."

Il alla ensuite lire les journaux dans un cercle, trouva les nouvelles d'ordres insignifiantes, la politique absurde, les feuilletons ennuyeux, et, en de compte, ne sachant plus que faire, dina pour tuer le temps et rentra chez lui.

A huit heures dix minutes il eut dit un coup de sonnette qui le fit se dir.

C'était le chevalier.

"Axel, je vous remercie, dit Georges en lui tendant les mains ; vous n'avez j'avais besoin de vous voir.

—Je m'en doutais ; aussi, me voyez-vous ?

—Merci encore ! Eh bien ?

—Est-ce que vous savez déjà...

—Rien ! Qu'y a-t-il ?

—Avez-vous vu la comtesse ?

—Non.

—Êtes-vous allé chez elle ?

—Oui, sans être reçu... Je suis de mauvaise humeur...

—A quelle heure y êtes-vous allé ?

—Elle était partie.

—Partie !... Ah ! et pourquoi ? Le major est toujours ici !

—Comte, ce n'est pas bien ce

vous dites là. C'est une injure gratuite et que personne ne se permettrait chez nous. Un jour vous vous repentirez de vos paroles.

— Soit ! je m'en repens déjà ; mais, de grâce, où est-elle ?

— Près d'Upsala, chez son oncle, qui est très mal. La nouvelle est arrivée à deux heures ; la comtesse est partie à trois !...

— Et... quand revient-elle ?

— On ne sait.

— Upsala... c'est loin d'ici ?

— Trente ou quarante lieues.

— J'y peux aller ?

— Oui, si vous voulez la perdre !

— Axel, mon ami, je crois que je vais aimer.

— Il est évident que vous l'adorerez... surtout si elle ne revient pas.

— Mon cher Valborg, vous avez trop d'esprit pour moi.

— Allons, ne vous fâchez pas ! je vous donnerai de ses nouvelles."

IV

Christine ne revint point à Stockholm de tout l'hiver. Je n'affirmerai point que le chevalier eut raison tout d'abord, et que, par cela seul qu'elle était absente, Georges l'adora ; mais au moins il y pense très souvent.

Le comte de Simiane était jeune ; il n'avait pas encore trente ans. Mais il en avait déjà sept ou huit qu'il vivait de la vie du monde. Il avait connu la meilleure compagnie de l'Europe et passé quelques hivers dans des salons plus renommés pour leur élégance que pour leur moralité. Beau, distingué, spirituel et discret, il n'avait pas rencontré beaucoup plus de succès qu'un surintendant de l'ancien régime.

La facilité du plaisir est un de ces malheurs heureux dont on ne songe point à se plaindre, mais qui donne souvent à nos relations une légèreté fâcheuse et à nos sentiments une in-

constance culpable. Georges faisait le cour à une femme comme un autre lui aurait dit bonjour. Il appelait cela être poli et il était trop bien élevé pour ne pas être poli avec tout le monde. Mais ces intrigues, nouées par la fantaisie, dénouées par le caprice, ne lui rapportaient pas plus qu'elles ne lui coûtaient : le plaisir n'est pas même la petite monnaie du bonheur. Des millions de centimes ne font pas toujours une pièce d'or ; il y a manière de compter. Si Christine fut restée à Stockholm, sans doute il eût été pour elle un poursuivant plus redoutable que les autres. Il eût apporté à son attaque cette furie française, qui peut conquérir autre chose que des provinces. Ou Christine eût été vaincue, et Georges, après les premiers enivrèments, n'eût pas senti tout le prix de sa victoire ; ou, par sa résistance, la noble femme eût fait vibrer en lui la fibre irascible et malade de la vanité, et la tendresse serait morte, en naissant, des blessures de l'orgueil.

L'absence arrangeait mieux les choses. Elle paraît d'une grâce nouvelle Mme de Rueden, si séduisante déjà ; elle lui donnait la seule chose qui pût lui manquer : le prestige de l'éloignement et le mérite de l'impossible. Les femmes qu'elles laissaient après elle n'avaient ni sa beauté ni son charme, et son souvenir, trop vif encore, en détournait Georges. Il lui dut ainsi les premières heures de solitude que sa jeunesse eût connues. La solitude, qui est mortelle aux petites passions, est favorable aux grandes. Elle leur donne cette conscience de soi, sans laquelle on n'est pas : elle les fortifie en les épurant. Il y a, dit-on, des arbres qui ne puisent leur sève et leur vie que dans les couches les plus reculées de l'humus profond ; il y a des amours qui ne s'épanouissent en fleurs et en parfums que si leur racine a pénétré dans les coeurs jusqu'à la source sacrée des larmes. Georges avait échan-

gé avec Christine un regard, quelques paroles, à peine un serrement de mains dans l'émotion sympathique d'une valse. Au bout d'une semaine, il avait pour elle un culte idéal ; au bout d'un mois, il l'aimait.

Et Christine ? Christine ne fit de confidences à personne, et l'on ne sait jamais ce qui se passe dans le cœur des femmes, — même quand elles le disent ! Quelques amis pourtant regrettent de ses lettres. Depuis longtemps, à chacune de ses absences, elle écrivait au baron de Vendel. Ainsi fit-elle cette fois comme toujours. On le savait ; on lui demanda des nouvelles de la comtesse, et l'on apprit par lui qu'elle avait été appelée en toute hâte près d'un oncle malade dangereusement. Au bout d'un mois, Axel lui-même reçut une lettre. C'était la première fois que Mme de Rudben lui écrivait. Axel était l'ami de Georges.

Le chevalier courut chez M. de Simiane. Il entra dans son cabinet, la lettre à la main, et toute ouverte.

— Si vous croyez que je m'y trompe ! lui dit-il ; à d'autres, mon cher !... On ne m'adresse à moi que l'enveloppe ! Mais ce n'est pas à mon mérite que je dois cette aimable lettre ; je crois donc remplir les intentions de l'auteur...

— Est-ce qu'elle parle de moi ? dit Georges en prenant le billet.

— Vous êtes plus amoureux que je ne pensais ! Et les convenances ? Sachez donc que vous n'êtes pas même nommé, et qu'il n'y a point de "post-scriptum !"

Georges dévorait la lettre des yeux.

— Elle a d'autres correspondants que moi, reprit Axel ; mais elle sait que je suis votre ami, et elle veut que vous la lisiez.

— Je vous prévient que je n'en crois rien, répondit le comte tout en lisant.

— Français et modeste !" reprit Axel en riant.

La lettre était courte et simple. La

comtesse annonçait la mort de son oncle, et disait qu'elle resterait quelques semaines encore près de la veuve et des enfants : elle ajoutait qu'elle regrettaient Stockholm ; elle chargeait le chevalier de lui envoyer des livres. C'était à peu près tout. Du reste, pas un mot de Georges. Mme de Rudben ne faisait point une seule réflexion qui se pût rapporter à lui dans sa lettre ; mais elle découvrait dans son ensemble une nuance de rêverie tendre et des expressions à demi voilées de souvenirs et d'amitié, dont la gracieuse comtesse n'avait jamais encore senti le besoin vis-à-vis d'Axel.

— Vous remarquerez, dit le chevalier, qu'elle a écrit en français.

— C'est la langue de la cour, et vous vous en servez volontiers dans le monde.

— Oui, mais jamais entre nous, moins que... enfin ne m'en faites pas dire davantage."

Valborg sortit en "oubliant" la lettre.

Georges passa la journée à la lire et à la relire. Il en creusa les phrases, et il en pesa les expressions, s'efforçant de découvrir le mot pensé sous le mot écrit. Mais elle était d'une concision et d'une mesure parfaites. Ce sont là qualités qui distinguent les femmes du vrai monde. Georges put soupçonner une intention générale, si le chevalier disait vrai, mais rien de particulier dont il dût tirer avantage. Sans doute c'était peu pour lui ; mais pour elle n'était-ce point déjà beaucoup ? Il tint du chevalier la permission de faire lui-même la réponse que celle-ci devait envoyer à la comtesse. Le premier jet ne lui réussit pas : il s'arrêta à la lecture que cette lettre de son ami était celle d'un amoureux, qui mettait une déclaration dans la bouche du chevalier, et que sa passion brûlante courait sous la plume froide d'Axel. "Cela est trop, se dit-il, et

puis, si la comtesse s'y trompait, si elle attribuait au chevalier ce qu'il ne lui dit que pour moi ! il y a là un danger et la chose est délicate." Il jeta son brouillon au feu, recommença et fut plus content de la seconde épreuve. C'était à peu près possible. Il parlait d'amitié, de souvenir... des vifs souvenirs que la comtesse laissait partout, des regrets qui l'avaient déçu, des espérances qui l'attendaient... Si réservée que l'expression fût toujours, on devinait comme un trouble secret... Après une phrase assez longue, Georges glissa son nom assez habilement en disant qu'il avait plus d'une fois demandé des nouvelles de la comtesse : rien de plus. Axel relut, approuva la rédaction, en se félicitant même des progrès qu'il avait fait dans la langue française. "Ce n'est plus du français de Stockholm, c'est du français de Paris, disait-il, et je ne jurerai pas que l'on ne s'en aperçoive point quelque part... mais je ne crois pas que l'on s'en fâche." Ajouta-t-il. Il recopia la lettre et l'envoya.

Au bout de trois semaines, Axel reçut un second billet plus court que le premier. Il le porta sur-le-champ à son ami. Georges y trouva comme un souffle de printemps : l'espérance y battait des ailes ; la vie courait et frémissait dans ces lignes écrites à la hâte pour demander les drames de *Julier* et la *Saga de Frithiof*. La comtesse y parlait avec une émotion sensible de l'heureux retour et du cher soir dont elle ne fixait point encore l'époque.

IV

Pendant, les premières brises de printemps passent tièdes sur les montagnes ; le soleil court dans les branches fleuries qui se relèvent, les bourgeons se sentrouvrent, et les feuilles se rouvrent vertes au bout des rameaux

noirs encore et déjà gonflés ; la mousse refléurit avec la bruyère sur les rochers de granit, et les cataractes, secouant leurs chaînes de glace, sonnent et retentissent dans les bois.

Le Mëlar était libre, comme le lac Clara, son voisin ; les steamers reprenaient chaque matin leur route vers le Nord. L'aristocratie, que ne retenaient point à Stockholm les affaires de la diète ou des charges à la cour, en attendant la saison des bains ou des voyages, retournait à ses villégiatures dans les châteaux.

Georges voulut faire quelques visites aux familles dans lesquelles il avait été reçu l'hiver. Rien de plus facile autour de Stockholm. Le bateau vous emporte le matin et vous rapporte le soir, après avoir parcouru les détours du lac, sondant ses golfes, effleurant ses fies, visitant ses villages, prenant et débarquant partout ses passagers.

La première excursion de M. de Simiane le conduisit au château de Skokloster, sur la rive occidentale du lac Clara. La famille illustre qui habite ce splendide domaine marche à la tête de la noblesse du royaume, et elle accueille le visiteur avec cette simplicité, cette courtoisie et cette grâce à la fois familière et digne, qui tient des réceptions princières et de l'hospitalité patriarcale.

Georges ne trouva au château que la vieille comtesse douairière de Brahé. La famille, qui se composait de sa bru, veuve comme elle, et de deux jeunes enfants, était allée battre les buissons dans le parc avec une amie en visite. Georges fut retenu à dîner. Le château est curieux pour un étranger, tout plein de souvenirs d'héroïsme et d'amour. Mme de Brahé racontait avec le charme infini de ces grandes dames d'autrefois, qui ont tout vu et qui savent tout dire ; les heures s'écoulèrent donc assez vite, et la noble hôtesse en était encore à la seconde

édition de cette élégie sentimentale de la belle Ebba Brahé, qui fut la Bérénice et la Marie Mancini de Gustave-Adolphe, quand Georges, jetant un oeil distrait par la fenêtre ouverte, aperçut deux jeunes enfants, le frère et la sœur, qui s'en venaient courant dans la grande allée du parc. Deux femmes les suivaient : l'une était la comtesse de Brahé, avec laquelle Georges avait dansé une fois ou deux pendant les dernières fêtes de l'hiver ; l'autre... elle se retournait en ce moment vers la grande avenue de tilleuls et d'ormes qui traverse le parc dans toute sa longueur, et l'on ne pouvait point apercevoir son visage ; mais à l'élégance de sa tournure et à la désinvolture superbe de son mouvement, M. de Simiane ne pouvait hésiter une seconde. En faut-il tant pour reconnaître la femme aimée ? Un des enfants, revenant vers elle, la tira par sa robe pour lui donner une fleur : Georges revit le cher et doux visage. La surprise fut grande, et non moins grande l'émotion. Tout son sang reflua au coeur : il retomba, plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil, et, pour se donner une contenance, il prit sur la cheminée un album de dessins, et se mit à étudier les costumes pittoresques de la Dalécarnie.

Bientôt la porte s'ouvrit à deux battants, et les marmots, courant à leur grand-mère, répandirent sur ses genoux leurs mains pleines de fleurs.

— Mes petits-enfants ! dit à Georges la vieille comtesse en promenant des caresses sur les deux têtes blondes.

— Charmants ! murmura Georges, déjà revenu de sa trop soudaine émotion.

Les deux femmes entraient au même instant.

— Quel joli tableau ! dit, en regardant la grand-mère et les deux enfants, la comtesse de Ruddeu, qui n'apercevait

point Georges, à demi caché par le dossier de chêne d'un fauteuil gothique, et moi aussi, grand-mère, je vous en prie, dit le poète des fleurs, continua-t-elle en se mettant à genoux à côté des enfants aux pieds de la vieille comtesse.

— Christine ! Christine ! que faisiez-vous dit en riant l'autre jeune femme, qui venait de saluer Georges.

Christine se retourna, toujours à genoux, et aperçut M. de Simiane. Elle resta une ou deux secondes à se relever, le regardant avec un ravissement muet.

— Monsieur de Simiane ! ma chère comtesse, dit la vieille dame en manière de présentation.

— J'ai déjà vu monsieur, dit Christine. Et elle rougit jusque dans ses cheveux.

— Quel beau groupe vous faites ainsi ! s'écria la jeune veuve en rapprochant d'eux.

Plus d'un peintre, en effet, eût voulu reproduire sur sa toile cette belle scène pleine de grâce. La vieille grand-mère, avec son visage blanc sans rides, toute couverte de violettes de primevères et d'anémones, souriait à ses deux petits-enfants, qui se pressaient contre elle à demi effrayés. Christine, encore à genoux, tournait vers Georges, le sein palpitant, avec l'expression de surprise effarouchée de la biche inquiète au fond des bois. L'air de la campagne avait bruné son teint ; son oeil nageait dans une reine lumière ; le vent, qui s'était joué dans ses cheveux, avait enroulé aux larges ailes du chapeau une partie de ses tresses, dont les anneaux se retombaient sur sa poitrine. Elle tenait à la main une branche d'aubépine fleurie, renversée sur son épaule, comme les palmes des vierges et des saints qui s'inclinent autour des madones dans les tableaux du Pérugin.

Georges, immobile et charmé, regardait ces belles images dans son âme.

Mais il y a des situations qu'il

tant point prolonger. Il fit deux pas vers Christine, et lui tendit sa main pour la relever. Peut-être gardait-il une seconde de trop celle qu'on lui donna ; mais personne ne s'en aperçut. Christine tenait toujours la branche d'aubépine en fleur, qui se dressait entre eux, ombrageant les deux têtes et secouant sur elles ses grappes blanches et parfumées.

— « Ainsi, la présentation est toute faite ! dit Mme de Brahé. Vous vous connaissez ? Je vous en félicite l'un et l'autre, et je n'en suis que plus heureuse de vous réunir. Comte, j'aime Mme de Rudden comme ma fille, et c'est vraiment en famille que vous passez la journée. »

Cette journée-là fut courte pour Georges. C'était une de celles que, dans nos souvenirs, nous marquons comme pierre blanche : le jeune homme éprouvait un immense bonheur à retrouver Christine. Jamais il ne l'avait si bien vue ; elle lui parut cent fois plus belle qu'au bal ; peut-être parce qu'il était seul, dans cette intimité toute cordiale, à goûter le charme qui régnait en elle. La comtesse était tout en noir ; il trouva que le noir était la couleur distinguée par excellence, et seule qui convint à une femme un peu grande. Les rubans violets, qui avaient de quelques noeuds les longs crêpes du deuil, relevaient ce noir de cette couleur seule eût eu de trop peut-être. Lui, de son côté, fut tout en esprit, d'entrain et de gaieté. Il avait plus de fleurs épanouies dans son cœur que les enfants n'en avaient sur les gazons du parc, et si Christine eût pu écouter son cœur, elle eût entendu chanter tous les rossignols du printemps de l'amour. Elle aussi était heureuse ; mais son bonheur était mêlé d'un trouble secret, tout voisin de la crainte.

Le bateau d'Upsala devait reprendre le comte dans l'après-midi et le mener à Stockholm. Christine de-

meurait de l'autre côté du lac, qui n'est pas très large. A quelque distance du bord, on pouvait, des fenêtres du château, apercevoir sa voiture qui venait s'étendre à un petit débarcadère, construit pour l'usage des deux châteaux amis. La barque de Skokloster ne partait de son rivage qu'après avoir vu les chevaux sur l'autore.

Il fut convenu que Georges reconduirait Christine jusqu'à sa voiture, et que la barque attendrait le steamer ; celui-ci n'attendait jamais ; il stoppait un instant pour échanger ses lettres, et repartait aussitôt. L'arrangement proposé était chose toute naturelle, et personne ne fit d'objection. Mais la vieille comtesse, qui avait manqué le passage du bateau une fois dans sa vie, craignait toujours que ses visiteurs n'éprouvassent la même mésaventure. Aussi, quand le moment approchait, elle songeait beaucoup plus à les hâter qu'à les retenir. C'est de quoi Georges n'eut garde de se plaindre. Quant à Mme de Rudden, elle avoua depuis qu'en ce moment elle n'avait pas trop de volonté. Elle suivait l'impulsion donnée, sans avoir même l'idée de la résistance ; les autres voulaient pour elle. Elle noua ses rubans avec un mouvement fébrile ; quand elle embrassa la petite-fille de son amie :

— « Vous me faites mal ! dit l'enfant, étouffée de sa brusquerie soudaine.

— Enveloppez-vous bien, ma toute belle, » dit la grand-mère, croyant que c'était de froid qu'elle tremblait.

Georges, le chapeau à la main, paraissait d'un calme superbe ; mais l'impatience le dévorait : il trouva qu'on prolongeait singulièrement les adieux, et que ces mille adresses sentimentales que les femmes échangent en se quittant, font perdre aux hommes un temps bien précieux.

Enfin Christine prit la main qu'il lui tendait et entra dans la barque.

— Adieu ! — au revoir ! — à bientôt !
— écrivez-nous !”

Toutes ces exclamations retentirent à la fois ; puis les deux châtelaines rentrèrent avec les enfants, et trois coups d'aviron mirent les voyageurs en pleine eau.

Quand Georges et Christine se virent seuls dans cette barque, avec un rameur, Suédois pur sang, qui n'entendait pas un mot de français, l'étrangeté de leur position les frappa tout d'abord : ils se regardèrent en souriant, et se dirent que ce n'était pas ainsi qu'ils auraient cru se retrouver... "Car nous devions nous retrouver ! dit Georges.

— Je le désirais," répondit Christine avec cette simplicité et cette franchise que tous ses amis louaient si fort en elle.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, sur une planchette étroite, à l'arrière du bateau. Le lac Clara, qui succède au Mëlar, n'est pas très large en face de Skokloster ; mais ses rives assez basses ont des ondulations charmantes. Ça et là des roches de granit et de porphyre, couronnées d'une aigrette de sapins tremblants, se dressent comme des géants pétrifiés ; deux ou trois petites îles, jetées au milieu du lac irrégulièrement, rompent la monotonie des lignes et varient le tableau, auquel la grande masse carrée des constructions de Skokloster, bâtie avec l'imposante lourdeur des premières années du dix-septième siècle, servait de fond magnifique. La soirée était splendide : de petits nuages roses couraient dans le ciel, ce beau ciel du Nord, si délicatement bleu ; des vapeurs blanches, argentées, chassées par un vent frais, roulaient sur le lac vert et transparent, troué de mille fossettes, comme la joue d'un enfant qui rit.

Les circonstances extérieures exercent sur nous plus d'influence qu'on ne le croirait tout d'abord, et l'on ne

doit point reprocher au romancier de les décrire, parce qu'elles moule souvent les sentiments chez ses personnages. En tête-à-tête, sous le ciel et au sein de la belle et libre nature, on ne parle point à une femme comme on ferait dans un salon, au coin du feu ou au bord d'un piano. C'est le privilège de notre âme de s'exalter de s'agrandir avec les spectacles qui l'entourent.

M. de Simiane et Mme de Ruddle éprouvèrent d'abord un instant de contrainte, et cet embarras, qui n'est point sans charmes, d'un homme et d'une femme qui se trouvent seuls ensemble, pour la première fois, sous l'empire d'une émotion vraie et profonde. Pour avoir trop à se dire, ils ne parlaient pas. Georges jouissait de son trouble même, et plus encore de celui de Christine. Il regardait à sa dérobée sa belle compagne, qui lui sait tromper dans l'eau le bout de son rameau fleuri. Elle fit un mouvement pour ramener son châle sur sa poitrine, et, comme le cachemire rebelle se laissa au vent sur ses épaules, Georges prit les deux bouts et les croisa sur elle, avec la douce caïnerie d'une jeune mère. Christine frissonna. Sans le vouloir, sans le chercher à moins, Georges effleura sa main.

"Comme vous avez froid !" lui dit-il. Il mit dans sa voix je ne sais quelle inflexion tendre et quelle douceur rassurante.

"Oui, reprit Christine sans relever les yeux ; il faisait très chaud chez la comtesse ; l'air est vif, j'ai été saisie. Ce ne sera rien ; le trajet est si court !"

Georges, sans répondre, jeta sur les pieds de Christine son vêtement de dessus, avec une sorte de bonhomie brusque qui éloignait toute idée de galanterie ou de fadeur de salon, et comme elle fit un geste pour l'engager à le reprendre, il se mit à genoux.

malgré elle, il enveloppa ses petits
pieds captifs.

—Comment êtes-vous, maintenant ?

—Mieux, tout à fait bien ! Et vous !

—Oh ! moi !...

Il prononça ces deux mots d'une

voix où son âme émue vibrerait tout en-

rière. Il ne s'était point relevé, et il la

regardait à genoux. C'est peut-être

justi qu'il faut regarder les femmes ;

elles paraissent cent fois plus belles...

quand elles sont belles. On a l'air de

les adorer avant de les aimer, et leur

regard à elles nous arrive plus doux,

se glissant à travers les cils, sous leurs

longues paupières. Elles ont alors,

simplement en nous voyant, cette expression

d'un oeil fermé si ravissante, que Ra-

phaël donne toujours à ses plus belles

bandons. Une tendresse ineffable, pro-

fonde et sereine brillait sur le visage

de Georges. Il avait éteint le feu de la

passion dans ses yeux, qui n'avaient

plus que l'humide éclat des larmes

prêtes à couler. Ces yeux noirs, Chris-

tine les fixa malgré elle, attirée, rete-

nuë, et comme fascinée par un char-

me magnétique. Elle était redevenue

elle. Sa poitrine ne battait pas, mais

sa bouche frémissait, et l'ombre de ses

lèvres abaissées palpait sur sa joue

comme une aile d'oiseau.

—Relevez-vous ! dit-elle à Georges

pas, qu'à peine il entendit ; et corn-

me il restait toujours à genoux : "Je

vous en prie ! continua-t-elle en lui

levant la main.

—Tenez si bien !" répondit-il. Ce-

pendant il se rassit près d'elle en gar-

dant sa main.

—Ils se turent. Quels mots auraient

pu briser ce silence ?

—Tenez-vous bien parler ! dit Chris-

tine avec un enjouement feint ; on di-

rait que vous avez peur de réveiller

les poissons du lac.

—Non, reprit-il, je me taisais pour

ne pas effaroucher mes rêves.

—Attendez, pour rêver, que vous

soyez seul."

Il ne répondit pas.

"Que ce vieux manoir est beau !" dit Christine, comme effrayée de ce silence. Et elle montra de la main les tourelles du château de Brahé tout inondées des feux du soir.

"Oui, fit Georges en regardant sans voir, d'autant plus beau pour moi qu'il est lié maintenant à mes plus chers souvenirs."

Un pli léger fronça le beau front de Christine ; elle parut contrariée de l'insistance avec laquelle il ramenait la conversation sur eux-mêmes.

Il s'en aperçut.

"Pardonnez-moi, lui dit-il ; mais je sens que ce moment sera peut-être unique dans ma vie... Qui sait si jamais je retrouverai ainsi l'occasion favorable et l'heure propice... qui sait si je vous reverrai jamais ?..."

Christine eut un geste de naïf effroi.

"Si je vous reverrai jamais seule, continua-t-il, et, comme aujourd'hui, l'âme douce et élémentaire ?"

Elle le regarda sans rien dire, comme heureuse de l'entendre parler, et parler ainsi.

"Depuis que je vous ai vue, reprit Georges... oh ! si peu ! et pour sûr vous perdrez !... j'ai un secret là... dans le cœur.

—De grâce, ne me le dites pas !"

Un nuage passa sur les yeux de Georges : ses émotions étaient soudaines et brusques. Christine craignit de l'avoir blessé.

"Pas maintenant ! fit-elle.

—Ah ! reprit Georges, vous le savez donc, puisqu'il vous déplaît de l'entendre ?

—Déplaît ! dit Christine, vous ne le croyez pas.

—Oh ! merci ! reprit-il à son tour, merci du fond de l'âme. Les autres savent combien vous êtes belle... moi seul, à présent, je devine combien vous êtes bonne.

—Ne m'en faites donc jamais re-

pentir !” dit Christine avec un sourire pâle, en lui abandonnant sa main.

Georges la regarda : son visage était comme transfiguré, sa joue s’animaient d’une vive rougeur, comme si elle eût reflété la pourpre rosée de ces aurores boréales qui se lèvent sur la neige de son pays : son oeil était limpide comme l’eau du beau lac qu’ils traversaient ; la vie respirait sur sa bouche, et l’on voyait que son âme s’épanouissait dans le bonheur, comme une fleur sous le soleil.

Georges éprouva une folle envie de se jeter à ses pieds, de la serrer dans ses bras et de jurer sur ses lèvres tous les serments de l’amour.

Elle vit son trouble profond, et, pour l’apaiser, elle mit sa main sur la bouche du jeune homme, et lui montra le batelier qui frappait le lac en cadence et chantait un lied amoureux. Il leur tournait le dos ; mais il n’avait qu’un mouvement à faire pour les voir.

Georges baïsa mille fois la petite main qui d’elle-même s’était pressée sur ses lèvres et qui semblait lui rendre involontairement ses baisers. Alors, d’une voix si basse, qu’elle paraissait calme, il dit à Christine combien elle avait été la préoccupation de sa pensée : il lui avoua que la première fois qu’il l’avait rencontrée sur le Mèlar, il l’avait jugée hautaine et fière, et qu’il avait cru ne l’aimer jamais, mais qu’au bal du lendemain, où tous étaient comme éblouis de sa beauté, lui s’était senti pénétré de sa grâce ; il avait compris qu’une destinée peut tenir dans un moment, et que sa vie désormais, ce serait elle ! Aussi, depuis son départ, il l’avait cherchée partout. Il n’avait eu qu’une sensation heureuse : c’était un jour, dans une rue de Stockholm, en respirant par hasard ce parfum de mimosa qu’elle avait porté.

“Que je porte toujours,” reprit Christine en tirant son mouchoir.

Il le saisit vivement, et, avec une folle ardeur, il s’enivra de ces senteurs exquises. Les parfums, suaves esprits des choses, émanations pures, haleine céleste, charme pénétrant donnent l’éternité aux reliques humaines, et flottant dans l’air, rapprochent les âmes et les retiennent ensemble par visibles liens.

“Enfin, continua Georges, depuis jour je vous ai aimée... car je vous aime, Christine ! Je vous aime avec la pureté des premières passions de la jeunesse, avec toutes les ardeurs qui s’allument dans une âme vierge. J’ai bien souffert, allez ! sans avoir été obligé de garder en mon sein une soif brûlante, sans pouvoir le répandre !

— Et moi ! dit-elle, comme entraînée par sa violence, croyez-vous que je n’aie parlé ?”

Elle ne lui fit jamais d’autre aveu. “Je ne sais ce que fait le Pater Karl,” murmura le batelier en se tournant vers Christine.

— Il viendra, Piers ! répondit la batellesse : soyez tranquille !”

On était arrivé au milieu du lac. Piers souleva ses rames : les petites vagues berçaient le batelet, qui allait à la dérive, doucement. Elle ne lui avait repris à demi son baladeur, la mélodie lente et plaintive, mais si finement tendre, s’accordait avec les parades d’un chant populaire de Dalécarlie, familier aux batelles du lac Mèlar, et dont la première strophe débute ainsi :

Perdus tous deux dans la steppe

De temps en temps, Georges et Christine en contaient un vers, et leurs pensées revenaient à elles-mêmes.

“J’en étais arrivé, continua Georges à ne plus même oser parler de Christine. Sur une femme, toute question est

disçète, et quelle femme est jamais entourée de plus de respect que la femme vraiment aimée ?

Christine le remercia du regard.

— Et puis, dit-il, si vous saviez mes inquiétudes ! vous si belle, vous devez être adorée ; vous si tendre ; — car vous êtes tendre, Christine, — vous devez aimer...

— Mon Dieu ! non, fit-elle avec un mouvement de tête doux et triste, je n'ai jamais pu !

— Cela veut-il dire que vous ne pourriez jamais ?

— Voilà le "Prince-Karl" dit le rameur en sautant sur les avirons.

Une colonne de fumée épaisse enveloppait une spirale noire derrière les sapins et les mélèzes d'une petite île qui cachait encore le bateau. Christine tendit une main dégantée au jeune homme.

— Est-ce votre réponse ? demanda Georges.

— Que vous êtes exigeant !... déjà !

— Eh bien non ! reprit-il, ne répondez pas. Je ne demande plus rien... Ce que vous voudrez ! ici comme toujours ! Sachez seulement que je laisse à vos pieds, mon bonheur dans vos mains."

Le "Prince-Karl" avait tourné l'île, et le jaloux sans doute de regagner le sursis perdu, il arrivait à toute vapeur. Le remous des ondes battues par ses ailes puissantes fit danser la barque à la pointe des vagues. Christine se sentait levée, chancela. Georges tendit les bras pour la soutenir : elle se pencha sous sa rapide étreinte...

— Christine, Christine ! lui dit-il à voix basse, je vous aime de toute mon âme !

Elle ferma les yeux et se laissa reposer sur la banquette de l'arrière. Elle avait accosté.

— Adieu, madame," dit Georges en la quittant, et le pied déjà sur la première marche.

Le bateau fila vers Stockholm ; la

barque se dirigea vers la rive orientale du lac. Christine envoya de la main un dernier adieu. Georges, debout près du pilote, agita son mouchoir. L'air ému lui apporta le parfum du mimosa : il regarda et vit sur la fine batiste un C et la couronne de perles qui cerclé le front des comtesses... C'était le mouchoir de Christine, qu'involontairement il avait gardé. Il cacha dans sa poitrine cette première relique de l'amour, si chère et si douce.

VI

GEORGES DE SIMIANE A HENRI DE PIENNES. A MUNICH.

— Elle m'aime ! je te dis qu'elle m'aime ! Illumine ce soir la Pinacothèque en mon honneur ! Qui donc a été assez fou pour dire du mal de la Suède, ou assez sot pour le croire ? La Suède est un pays charmant, et Stockholm vaut Paris. Je sais qu'il y fait froid ; mais on s'y chauffe si bien ! et puis, le climat est sain, il n'y a nulle part autant de centenaires, on n'y meurt presque pas ! Et comme on y vit ! les hivers sont d'une gaieté folle : le carnaval dure six mois. Et les printemps, mon cher, si tu voyais ces printemps du Nord ! On dirait une improvisation de la nature. Aujourd'hui rien, demain tout ! Le matin, tu passes sur un rocher nu ; le soir, à la même place, tu marches sur des fleurs !

Tu as trop d'esprit pour me demander d'où me vient cet accès de lyrisme, et quel besoin j'éprouve tout à coup de chanter un hymne au mois de mai !

Puisque je te dis qu'elle m'aime !

Va ! j'étais bien triste, hier encore, hier matin du moins. Il y avait si longtemps que je n'entendais plus parler d'elle ! Je croyais par moment que tout était fini, avant que rien ne fût commencé, et que je ne la reverrais

jamais, et il me prenait alors, non pas un désespoir. — n'abusons pas des grands mots. — mais une désespérance profonde, et je ne sais quel découragement plein d'aiguillon.

Henri, nous avons vécu ensemble longtemps : tu es mon ami ; mon seul ami : tu as été plus d'une fois témoin des orages de ma vie... tu crois savoir ce que je puis souffrir, parce que tu sais de quelles passions ma nature est capable. Oh ! la passion, c'est une grande chose, sans doute ; mais la tendresse, c'est bien plus ! Cette femme dont je t'ai parlé à peine, que j'avais vue deux fois, avec qui j'ai valsé dix minutes, oh bien, Henri, je ne voulais pas te le dire, mais je t'aimais ! Peut-être n'éprouvais-je point pour elle ces ardents désirs qui, plus d'une fois déjà se sont allumés en moi ; mais je sentais à sa seule pensée une tris esse mêlée de je ne sais quelle douceur infinie ; un charme prenait tout moi. Et elle n'était plus là ! et je ne savais pas si elle reviendrait, et je ne pouvais même pas parler d'elle : quand on aime on devient discret : il y a un grand respect au fond de tout grand amour. Je me contentais de souffrir seul, et à toi même, ami, je ne voulais pas te dire que je souffrais ! Mais, vois-tu, la tristesse se cache mieux que la joie, et aujourd'hui, la joie me flambe dans les yeux, me rit sur le visage : je suis heureux : je veux que tu le sois avec moi ! Elle m'aime ! c'est pour moi que le printemps fleurit ; c'est pour moi que chantent les buissons ; elle m'aime : je suis le roi du monde !... Je l'ai donc revue hier : plus belle que jamais et plus touchante en sa grâce mélancolique : c'était au château de Skokloster, par hasard... un hasard béni ! Je ne te raconterai pas cette journée... un enchantement depuis la première jusqu'à la dernière heure... Il y a eu surtout une promenade en bateau sur un beau lac ! Mais je ne suis pas un

écrivain, moi, et puis les mots sont des traitres, qui ne disent jamais ce qu'on veut leur faire dire. Il faudrait mettre tout cela en musique de Bellini et aller le chanter sous ses fenêtres. C'est bien peu de chose pourtant ! Quelques paroles échangées à voix basse, sous les yeux d'un batelier... il est vrai qu'il ne nous regardait pas ! seulement le temps de traverser le lac ! Qu'il est étroit, ce lac... Avec elle, je me serais embarqué pour l'Amérique dans cette barque fragile... Avec elle !... oh ! mon ami comme ces deux mots me sonnent doucement aux oreilles ! Enfin, je main rapidement serrée, baisée à je ne, non ! — pas même cela ! — c'est tout ! et je sens que j'ai maintenant des souvenirs pour ma vie si longue qu'elle puisse être. Ah ! seulement tu les avais vus, tournés vers moi, ces grands yeux d'un bleu si bre... deux violettes qui regardent. A présent, tu en sais autant que moi. Je n'ai rien demandé ; on ne m'a rien promis ; l'avenir est tout mystère, je l'attends avec une confiance qui n'est pas sans trouble. Pour toi, mon ami, voilà décidément que tu passes l'état de confident ; pardonne-moi, mais recommencera.

P. S. Quand tu écriras à Paris, donne à V... de m'envoyer une carte pleine de toutes sortes de choses. Tu ne s'habille pas ici : on se fait tout ce que tu tiens à représenter dignement dans ton pays !

Georges soigna pour envoyer sa lettre à l'ambassade : le courrier partait le jour même pour l'Allemagne.

Le domestique, en rentrant, lui remit une autre. Le cachet ne se point aux armes des Rudden : les lettres étaient adressées au chef, et l'épée en sautoir qu'il avait vues sur la voiture de la comtesse. C'était une étoile d'argent sur fond d'azur, dont les rayons se réfléchissaient sur la mer de sinople. Il sentait

pus que c'étaient les armes des Oxen-
Sjerna. La comtesse, car la lettre
tant d'elle, redevenait jeune fille pour
qui écrire ; l'écusson conjugal des Rud-
den n'avait rien à voir dans sa lettre,
et par une attention délicate, elle
avait repris, ce jour-là, les armes de
son père. Georges regarda quelque
temps ces jambages déliés, longs, peu
ornés, guère lisibles, qui allaient
peut-être lui apprendre l'avenir de sa
vie : il fit sauter le cachet, et, d'un
seul coup d'oeil, lut ces trois lignes :

"Dans trois jours je serai à Stock-
holm. Si vous avez un peu de bonheur
dans votre âme, n'y laissez lire personne."

Aucun timbre ne maculait l'envelop-
pe : le billet avait été apporté. Geor-
ges le relut vingt fois, étudiant cha-
cun mot et chaque lettre, jusqu'à ce
qu'il fut pour ainsi dire daguerréo-
typé dans sa tête : il atteignit alors
son petit coffret d'ébène doublé de cé-
dre. L'ouvrit, en retira quelques pa-
quets, des fleurs séchées, des rubans
colorés qu'il jeta au feu ; puis il mit à
sa place la lettre et le mouchoir de
la comtesse. Les célibataires qui ne
sont pas toujours vertueux ont né-
cessairement, dans leur mobilier, une
table discrète ou un tiroir secret, vé-
ritable appartement garni dont les ha-
bitants reçoivent plus ou moins sou-
vent l'usage, suivant la constance ou la
volonté du propriétaire.

Dans trois jours ! disait Georges
en tirant la clef du coffret d'ébène.
La lettre n'est pas datée... mettons
qu'elle soit écrite d'hier... il le faut
pour qu'elle arrive aujourd'hui ;
sinon elle sera ici après-demain... de-
jà peut-être !... Demain !... ah !
je ne croyais pas si jeune !"

Il se fit habiller et alla au cercle, où
il ne l'avait pas vu depuis dix jours.
Il traversa la salle de billard : le che-
valier de Valborg faisait une poule
avec cinq ou six jeunes gens, parmi
lesquels se trouvait le baron de Ven-
de. Le chevalier vint à lui.

"Victoire ! mon cher, la belle com-
tesse revient ! elle l'a écrit au major ;
voyez comme il a l'air radieux ! Mais
prenez garde ! je crois que vos actions
baissent.

—Il faudrait pour cela qu'elles eus-
sent monté... Mais qui donc vous
fait supposer que je sois en disgrâce ?

—C'est qu'elle ne m'a rien fait
dire !...

—Souvent femme varie !

—Mon Dieu ! oui, l'absence ! Ah !
l'absence, mon cher comte ! mais elle
revient ! c'est là l'important ! une fois
sur le terrain, vous reprendrez vos
avantages.

—Croyez-vous ? dit Georges avec
bonhomie.

—Ma foi, mon cher, avec les femmes,
il faut tout croire... et ne croire à
rien.

—Belle maxime ! elle a cours en Suè-
de ?

—Oui ; mais nous l'avons fait venir
de France."

CHRISTINE DE RUDDEN A MAIA DE BJORN, A COPENHAGUE

"Chère Maïa ! voici tantôt deux mois
que je ne t'ai donné signe de vie ; si
je cherchais bien, je trouverais des
excuses : la mort auprès de moi, des
ennuis et des chagrins tout autour ;
un petit rôle de sœur de charité que
j'ai joué à huis-clos au bénéfice de
ma tante et de mes cousines, et
puis ceci, et puis cela ! Enfin, ma chère,
mille prétextes et mille excuses...
si seulement je savais mentir... mais
je ne sais pas ! D'one, la vérité vraie,
c'est que j'étais fort embarrassée de
ce que j'avais à te dire... Il y a quel-
que chose, mais quoi ? — Moi-même
je ne savais pas encore... Je te vois
d'ici bien intriguée, ma belle curieuse,
et j'en ris ! Or ça ! madame l'ambas-
sadrice, comment sont faits les secré-
taires de la légation française à Co-
penhague ? Il y en a un ici, un cer-

tain Georges de Simiane, qui est en train de ravager le cœur de ton amie. Ah ! Maïa, que je suis heureuse de l'avoir si bien gardé, ce pauvre cœur, pour le lui donner tout entier. Tu fais un geste d'étonnement : tu demandes quels beaux feux ont si vite fondu toutes mes glaces. Tu voudrais des détails. Le plus étonnant, ma chère, c'est qu'il n'y en a pas. Mon histoire, c'est tout et ce n'est rien ! Je l'ai vu deux fois, trois peut-être, et encore ce n'est pas sûr ! Mais il me semble que j'ai été créée et mise au monde pour lui.

Mon cœur, en le voyant, a reconnu son maître !

— Prends garde, c'est un vers français que je cite là, depuis que je... j'allais dire depuis que je l'aime, mais ce serait trop tôt, n'est-ce pas ? Je ne lis plus guère que des livres français. Je ne veux être étrangère à rien de ce qui l'intéresse. Il est très-beau, distingué plus encore, et jeune ! Ah ! trop jeune ! c'est là son seul tort et mon seul malheur... Vingt-six ans... et moi !... c'est effrayant, n'est-ce pas ? Mais que veux-tu ? ce n'est pas sa faute... encore moins la mienne. Enfin, il en sera ce qu'il pourra. Il ne faut pas marchander avec son bonheur... Mon bonheur, oh bien ! oui, le mot est dit, et je ne le reprends pas ! je suis heureuse... depuis hier, et pour la première fois de ma vie. Tu sais que je l'avais rencontré au bal du comte de F... Toi, chère âme calme et serene, tu ne crois pas à ce que nos grand'mères appelaient le "coup de foudre !" Le coup de foudre a du vrai ! Le lendemain je quittais Stockholm, mais j'emportais un souvenir !... De longs mois se passèrent ; j'étais inquiète et triste ; je me croyais oubliée : c'est notre sort, à nous autres, femmes... Les absentes ont tort, bien plus encore que les absents ! En-

fin, nous nous sommes revus, ce jour même, chez la comtesse de B... Nous avons passé le lac ensemble. Oh ! j'étais bien troublée, et lui le fut ému. Chère Maïa, tu me l'as dit une fois, cette discrète émotion de celui qui nous aime, n'est-ce pas pour moi le plus tendre et le plus charmant des hommages ? et si tu l'avais vu quand il me prenait la main ! Sans ce bas lier sournois, qui nous regardait de coin de l'oeil, je crois que je me serais jetée à son cou la première. Ne me gronde pas, ma belle sœur, je me suis assez grondée moi-même. Mais que veux-tu ? J'ai perdu beaucoup de temps ! Personne ne m'a aimée, et n'ai aimé personne, ce qui revient à solumment au même. Tu vois qu'il faut me pardonner quelque chose ! Quant à celui-ci, je sens que je l'aime, et tu sais, Maïa, si je puis aimer ! Je pars demain pour Stockholm, mon cœur plein de joie et l'âme pleurant de trouble. Je sens que ma destinée s'accomplit. Elle est en lui... Je ne sais comment tout cela finira... peut-être souffrirai... Souffrir pour lui, et encore du bonheur !"

VII

Christine revint à Stockholm un jour marqué. Son retour fut un événement. On eût dit une jeune reine, reçue dans ses Etats. Ses amis l'accablèrent, on l'invitait partout. Le deuil l'empêchait d'accepter. Sa portière vint à un battant et elle ne regarda que ses intimes : aux yeux de tous, Georges fut bientôt du nombre. Les fiançailles de la comtesse s'en effrayèrent d'abord : autour d'une jolie femme l'amitié est presque aussi jalouse que l'amour. La prudence et la noblesse de ce jeune diplomate endormirent les soupçons des uns et désarmèrent les fiancées des autres. Mais rien n'échappait à la clairvoyance du baron Vendel : il n'y a que les amants qui

qui sont aveugles, Christine contem-
plait mal son bonheur ; il lui échappait
de toutes parts.

— « Que vous êtes belle ! lui dit un jour
le baron d'un ton chagrin, plus belle
que jamais, en vérité ! vous vous
transfigurez ! »

— « Et, est-ce vous fâché ? »

— « Oui. »

— « Et pourquoi donc ? »

— « C'est le bonheur qui vous rend
belle, et c'est l'amour qui vous rend
triste ! »

— « Je retrouve là votre ancienne idée :
l'amour est le fard de la femme... »

— « Je vous aimais mieux quand vous
en mettiez pas. »

VIII

Stockholm, comme Paris, comme
Vienne, comme toutes les grandes vil-
les, n'est habitée qu'une saison de l'an-
née. Les belles Suédoises partent de
leur capitale quand les hirondelles y
arrivent : quelques-unes vont "en Eu-
rope," c'est-à-dire qu'elles traversent
l'océan ; d'autres se contentent des
bains de Gothenbourg ; elles appellent
cela aller dans le Midi ! Il ne s'agit
pas de s'enfuir. La plupart se li-
vent à la villégiature dans leurs cha-
teaux, où, sans faire une grande dé-
pense d'argent, elles ont la vie large
et facile, servies par des paysans tou-
jours un peu corvéables, et au milieu
des mille aisances que la terre fé-
conde donne partout au propriétaire
qui aime à l'habiter.

Mais Christine, depuis la mort du
baron de Rudben, avait renoncé à ce
mode de vie, qui exige la présence
d'un homme. Elle passait tous les étés
au château de l'oncle qu'elle ve-
nait de perdre ; y retourner, c'était
bêner de Georges pendant cinq ou
six mois, elle ne pouvait y songer.
Quand elle venait dans ses terres, qu'elles
n'étaient pas visitées depuis dix ans, les
affaires ne le permettaient point.

Christine, comme toutes les femmes
qui se respectent, respectait les lois
du monde. Mais elle était ingénieuse ;
toutes les femmes le sont quand elles
aiment ; elle trouva donc le moyen de
tout concilier.

Il y avait, à une heure de Stock-
holm, de l'autre côté du château de
Haga, une villa délicieuse ; bâtie par
un chargé d'affaires anglais. De ma-
gnifiques vues s'échappaient sur le
parc royal, tout fier de ses beaux ar-
bres plantés par Gustave III. Les
deux petites rivières, qui bordent de
leurs méandres ses gazons verts, tra-
versaient le jardin de la villa, bous-
siés par milord ; de charmantes prome-
nales conduisaient dans toutes les
directions. On pouvait entrer par une
route et sortir par l'autre. En un mot,
c'était une "petite maison" à la cam-
pagne. Christine l'acheta et vint s'y
établir en annonçant à ses amis
qu'en l'y trouverait tous les soirs. Le
major présida lui-même à tous les ar-
rangements de l'installation avec une
bonne grâce qui voilait sa tristesse.
C'est lui qui voulut, avec le chevalier
de Valborg, y amener la comtesse, le
jour où elle en prit possession.

— « Il sera bien ici ! lui dit-il à l'oreille
en lui donnant la main pour descen-
dre de voiture. »

— « J'espère, répondit-elle, que vous y
serez tous bien. »

— « Le site me plaît, dit le chevalier,
et j'espère qu'on m'y verra souvent
avec mon ami Simiane. »

— « Vous y serez tous deux les bienve-
nus, » fit Christine.

Le baron, qui avait parlé toute la
vive impressionnabilité de la jeunesse,
rougit en entendant prononcer le nom
de son rival.

— « Pour moi, dit-il à la comtesse en
s'enfonçant dans une allée du jardin
anglais, j'espère n'y pas venir. »

— « Et pourquoi donc ? fit-elle d'un
air de surprise fâchée. »

—J'y souffrirais trop, reprit-il à voix basse.

—Et moi, si vous n'y veniez point ?

—Alors, mon choix n'est pas douteux, reprit-il avec cette résignation du martyr qui sourit à ses bourreaux.

—A la bonne heure ! vous voilà raisonnable, et c'est ainsi que vous me plaisez," dit Christine en le ramenant vers le bassin de porphyre gris et bleu, où le chevalier jetait du pain aux poissons rouges.

Chris ne avait toutes les délicatesses du cœur : mais elle aimait ; et, dans cet enivrement du premier amour, elle ne s'apercevait même point qu'elle froissait une noble affection, et qu'elle méconnaissait une profonde tendresse. La présence du major ajoutait peu de chose à son bonheur, et ce peu de chose, il le payait de son repos. C'est déjà une assez rude épreuve que de voir son amour méconnu. Qu'est-ce donc quand à cette première torture il s'en ajoute une seconde, celle de voir un autre amour préféré ? Mais la femme que la passion domine est un peu comme ces prêtres d'Orient qui marchent vers la statue du dieu en foulant sous leurs pieds le corps des dévots et des esclaves.

Le major entra résolument dans cette voie semée d'épines du sacrifice caché et de l'héroïsme inconnu. Christine ne comprit que plus tard la grandeur et le mérite de cette abnégation. Peut-être, s'il faut tout dire, était-ce aussi la faute du baron. Il avait l'air maladroît : jamais il n'avait tant parlé que depuis que l'on en écoutait un autre. C'était au moins mal choisir son temps. Paisiblement, et pour ainsi dire peu à peu, il s'était habitué à son rôle d'ami préféré, et, tant que personne ne s'était présenté pour en jouer un plus brillant devant lui, il s'en était contenté. La présence de Georges bouleversait sa vie, réveillait ses rêves et interrompait ses espoirs à

longue échéance. Rien ne se faisait pourtant au dehors ; il y eut bien peut-être quelques accès d'irritabilité ; mais, vaine, promptement réprimés : mais ce fut tout. "Si peu que je sois dans sa vie, se disait-il, c'est au moins cela ! Ne lui ai-je pas juré cent fois d'obéir même à un caprice de lui ? Peut-être souffrirais-je davantage encore en ne la voyant pas. Mais la question n'est pas là : elle veut que je reste ; restons : c'est la consigne !"

La vie au cottage prit bientôt un caractère tout à fait intime. Axel, le major et Georges y venaient seuls et guère. Le drame se nouait entre ces quatre personnages. Christine commençait à perdre un peu de sa sérénité ; le major était impassible. Axel observait, plus peut-être qu'il n'eût dû l'attendre de sa nature agile et légère. Bientôt cependant de Vendel, qui était toujours dans les cadres de l'armée active, reçut l'ordre d'accompagner son général dans une tournée d'inspection. Christine vit partir avec une émotion mêlée d'un plaisir secret : elle fut, à son insi charmante pour lui, qu'il conçut tout le plaisir qu'il lui faisait en se allant. L'amour qui n'a pas encore souffert a parfois cette naïveté d'écritisme : son excuse, c'est qu'il ne s'aperçoit point.

Le major une fois parti, Axel ne beaucoup moins à la villa. Georges au contraire, y alla davantage. Plus il voyait Christine, et plus il l'aimait. Tout resserrait l'attache de leur cœur. Ni l'un ni l'autre ne trouvait le fond de leur amour : jamais leur amour n'avait été plus complet ni plus égal. Christine avait bien parfois dans l'âme quelque inquiétude vague ; mais elle la chassait à Georges, et, le plus souvent, à elle-même. Georges ne voyait sur ses lèvres que des sourires et tous ses chagrins inconnus, il les emportait avec une caresse. C'est à ce moment que les amants consolent ! Du res-

on ne savait point lequel aimait le plus : mais ni l'un ni l'autre ne pouvait aimer davantage. Christine avait pour Georges une affection dont la grâce parfois craintive touchait profondément le cœur du jeune homme. Georges avait pour Christine une tendresse passionnée qui enivrait l'âme de la femme. Ils vivaient beaucoup ensemble : pour mieux dire, ils ne se quittaient presque plus. Georges, après les affaires expédiées, se rendait chez la comtesse, tantôt en voiture et par la route de tout le monde, tantôt à cheval à travers champs. Le jour où par hasard, il restait à la ville, avait soin de se montrer partout et de faire du bruit pour une semaine. C'était du reste une précaution inutile : on ne s'occupait guère d'eux, quoiqu'on n'est pas aussi "petite ville" que certains salons parisiens.

On raconte les catastrophes et les répétées d'une vie que le malheur traverse. On fait des livres avec les événements et les aventures des amours contrariés : le bonheur n'a pas d'histoire.

L'été s'écoula comme un jour sans nuages. Ce fut pour eux une de ces années rapides et bénies qui ne reviennent jamais deux fois dans une existence. Georges le sentait, et il en jouissait avec une sorte d'avidité un peu naïve, qui parfois troublait Christine. Elle, au contraire, accueillait le bonheur avec une reconnaissance secrètement étonnée : elle ne le croyait pas fait pour elle, et il la surprenait tout ce qu'il la charmait. Son âme, si délicate, avait gardé l'empreinte de ses premières douleurs de sa jeunesse, malgré l'affection dont on l'avait toujours entouré depuis, il lui était restée une sorte de défiance contre elle-même. Il en est souvent ainsi avec les natures les plus exquises, qui, d'abord aux durs froissements de la vie. Elles se replient sur elles-mêmes, invinciblement, et quand,

plus tard, une tendresse sympathique vient à elles pour les relever et leur créer une nouvelle vie, il faut de longs et patients efforts pour leur rendre cette confiance sereine qui est au bonheur comme le gage de sa durée. Ces souffrances morales de la première vie aigrissent, en les corrompant, les âmes vulgaires, qui se vengent plus tard sur ce qui les entoure : elles ont souffert ; on souffrira par elles ! mais les âmes généreuses rendent au contraire le bien pour le mal, et elles font la joie des autres, impuissantes seulement quand il s'agit de leur propre félicité. Il y a des plantes qui donnent leur parfum quand on les écrase... mais quand une fois elles l'ont donné, elles ne peuvent plus refleurir.

Christine avait gardé la fraîcheur et la tendresse des jeunes années ; elle n'avait perdu que la confiance qui d'ordinaire les accompagne, et elle était devenue meilleure pour les autres en devenant moins bonne pour elle-même. Aucun amour, plus que celui de Georges, n'était capable de pacifier ses craintes et de lui rendre la seule chose qui lui manquait, la juste appréciation de soi. Mais, tel encore, l'excès de sa délicatesse l'égarait. Elle se sentait aimée plus qu'elle n'eût espéré, autant qu'elle pouvait désirer de l'être ; mais, toujours ingénieuse à tourmenter ses joies mêmes, elle se demandait s'il ne se mêlait point trop de bonté à l'affection de M. de Simiane, s'il ne l'aimait point trop pour elle et pas assez pour lui. Elle eût voulu le savoir égoïste, pour se permettre enfin d'être heureuse tout à fait : noble et charmante erreur d'une adorable nature, qui craignait toujours de trop recevoir et de ne point donner assez, et dont le suprême bonheur était le bonheur de l'autre.

Georges, qui n'était qu'un homme, soupçonnait ces raffinements plus encore qu'il ne les comprenait ; il en

avait cependant le pressentiment et l'inquiétude : car voici la lettre qu'il écrivait à son ami vers les premiers jours de l'automne.

GEORGES A HENRI

— Tu ne m'as pas répondu : je t'en aurais voulu si j'avais eu le temps. Mais j'ai passé une saison enchantée. C'est une vie à part dans un vie. Cette femme, vois-tu, je ne saurais ni trop la louer ni l'aimer trop. Elle m'a fait pénétrer dans un monde nouveau de tendresse et d'amour. L'amour avec elle ne ressemble à rien de ce que l'on a connu, et quand je lui dis que j'aime pour la première fois, et qu'avant elle je n'ai jamais aimé, il me semble que je dis vrai. Tout en elle est tendresse et passion, avec une fraîcheur, et, si j'osais dire, une prime fleur de jeunesse, qui semble s'épanouir, ou plutôt s'entr'ouvrir pour moi. Je ne sais pas comment on a fait pour me la conserver ainsi : c'est sans doute une affaire de climat. Il y en aurait en pour un hiver parisien. Je te jure qu'elle est parfaite. Et puis, elle est belle ! Tu sais que c'est un détail auquel j'ai la faiblesse de tenir. Il y a des gens qui prétendent que l'on s'accoutume à tout, et qu'après huit jours il n'y a plus de différence entre une femme belle et une laide ! C'est un paradoxe inventé sans doute par quelque victime des erreurs de la nature : mais il ne m'a jamais convaincu. Je pense, au contraire, que c'est précisément lorsque le calme succède aux premiers transports qu'il est doux d'arrêter sa vue sur les lignes pures et les gracieux contours d'un visage aimé, qui charme encore en reposant. C'est ce que je trouve chez Christine. Rien ne trouble en elle l'harmonieux accord de la femme qu'on devine et de la femme qu'on voit. Jamais âme plus noble ne s'est révélée sous de plus nobles traits.

Voilà pourquoi je l'aime tant, et tu si complet détachement de ce qui n'est pas elle. Tu le sais, mon ami, j'ai besoin de la perfection, même si j'en étais digne ! Une seule chose me s'afflige, non pour moi, mais pour elle : je veux dire cette inguérissable déliance qu'elle a d'elle-même, et son crainte de ne jamais assez faire, mais qu'elle a déjà trop fait. Cette inquiétude le rêveuse et vague que l'on rencontre si peu chez nos Français, et qui est comme le fond même de sa âme, elle l'oublie parfois... mais elle y revient toujours. J'ai leau regarder à ses pieds mes serments d'amour, je sens qu'elle les croit quand elle les entend, et je devine qu'elle en dort quand elle ne les entend plus, ses adieux ont quelque chose de dérangeant : quand nous nous quittons par vingt-quatre heures, on dirait que nous ne devons plus nous revoir.

Un jour je l'entendis qui murmurait en me regardant : "Oh ! être jeune !" Ce mot me frappa. Est-ce que deux ou trois ans -- quatre ou cinq, si tu veux -- qu'elle a de plus que moi, pourraient l'effrayer ? Chère folle ! Je te jure comme si je ne l'avais pas entendue, les consolations sont parfois maladroites : elles laissent croire aux gens qu'ils en ont besoin, et, avec cette nature, si fine, qu'elle comprend trop de délicate qu'un rien la blesse, tout devient dangereux.

Quand je crois que ces idées tristes lui arrivent, je prends les meilleurs moyens de la distraire. Je prétends que son âge est un artifice de sa coquetterie, que les femmes n'ont que des traits extraits de naissance, que qu'elles portent sur le visage, qu'elles a vingt ans le matin et dix-huit le soir ! et je te jure, Henri, que je suis vrai. Jamais la nature n'a plus été si pure pour une femme. Les glaces du Nord ont sans doute préservé chez elle

par la sang, et les années lui ont tout apporté sans lui rien prendre.

Je ne puis pourtant pas lui expliquer tout cela ; elle me reproche déjà de le trop juger, bien qu'elle-même ne s'en fasse pas faute dans le particulier, et pendant que je rédige mes épîtres. Quoi qu'il en soit, Henri, aime-la sans la connaître ; aime-la parce qu'elle me rend heureux, bête comme je suis, en vérité ! et je sens chaquer jour grossir ma dette pour tout le bonheur qui me vient d'elle. Il ne faut point qu'elle le sache pour cela, car elle assure qu'elle n'aime que les jagrats, qu'elle ne fait rien que par elle-même, et qu'elle cessera de m'aimer la veille du jour où je devrai lui savoir gré de quelque chose. Ce n'est pas là, tu le vois, une femme comme une autre, et c'est sans doute pourquoi je l'aime : elle ne m'aurait donné ce que j'ai en elle : la vie du cœur et la vie de l'âme. En elle je trouve une force d'impulsion ; elle m'inspire, sans me faire seulement s'en douter ; ce qu'elle veut, c'est ce qui doit être.

Tu sais que je suis assez ruté aux sensuels ; mais les femmes, plus que nous, ont la main légère et forte, douce et puissante, et je crois en vérité qu'elles seules peuvent conduire certains hommes, comme elles seules, diraient, peuvent conduire certains chevaux. Depuis que je l'ai vue, je sens que ma vie est meilleure ; je suis dans le monde d'idées plus hautes. Tout est là, mon cher, tout est dans la femme qu'on aime ! ailleurs, il n'y a rien. Christine n'est pas un bas-bidon, mais espère que je n'ai jamais pu sentir ; mais elle connaît la littérature de son pays et comprend la nôtre ; elle explique ce que je ne sais pas et me demande ce qu'elle ignore, et nos heures passent rapides et charmantes : nous travaillons comme deux enfants, élèves et maîtres chacun à notre tour.

Veux-tu un détail ?

Tu sais que j'adore la musique et que je ne puis souffrir le piano : c'est mon caractère ! Un soir, j'avais été retenu à Stockholm tout le jour, et je ne pus venir qu'assez tard ; je vis le salon éclairé. Nous nous tenons d'ordinaire dans un petit boudoir... le mot est mal choisi, car ce n'est pas un boudoir comme tu l'entends, et l'on n'y trouve aucune de ces futilités, plus ou moins coûteuses, que recherche la main frivole des femmes. C'est une sorte de cabinet, entre son salon et sa chambre, où elle a ses livres, quelques tableaux et un petit portrait de moi à douze ans, qu'elle a copié au pastel avec beaucoup d'habileté ; elle n'y recourait jamais les étrangers, et c'est pour nous un sanctuaire, sacré comme la chambre à coucher d'une Anglaise.

"Une visite !" me dis-je en apercevant les vitres qui flambaient ; et, comme il me plaisait d'être seul, ce soir-là, je me permis un petit mouvement d'humeur. En approchant, j'entendis les sons doux et voilés d'un de ces orgues de création nouvelle, qui font pénétrer la musique partout. Je demandai au valet de chambre s'il y avait du monde.

"Personne, me répondit-il : madame est seule."

Je montai.

Christine était assise devant l'orgue ; elle jouait des mélodies suédoises en s'accompagnant à demi-voix. J'entrai sans bruit et j'écoutai.

Après avoir effleuré, comme pour essayer les octaves, les touches d'ébène et d'ivoire, elle s'arrêta un instant, posa sa tête dans sa main, comme pour recueillir ses souvenirs ou sa pensée ; puis, frappant deux ou trois accords, elle chanta, mais si doucement, et avec quel charme profond ! ce lied populaire :

Perdus tous deux dans la steppe infinie !

que nous avions entendu ensemble en traversant le lac C'ara, le soir où, pour la première fois, je lui parlai d'amour.

Je n'eus pas le courage de la laisser finir et je m'élançai vers elle en lui disant : "Merci ! chère âme, merci !" Elle se retourna tout émue et vint à moi la main ouverte et le sourire aux lèvres.

"Il y a longtemps, me dit-elle, que j'aurais voulu vous faire cette surprise : mais croiriez-vous qu'il n'y avait pas un orgue dans tout Stockholm ? J'ai dû faire venir celui-ci de Hambourg. Voilà pourquoi vous avez attendu."

Que répondre à cela, Henri ? j'ai pris sa main, je l'ai baisée, et je l'ai forcée de se remettre à jouer et à chanter.

Sa voix, sans être puissante, et je l'aime mieux ainsi, est d'un timbre pur : elle sonne comme l'argent, et, si je pouvais comparer les sons aux couleurs, je dirais qu'elle est limpide comme son regard : elle a des notes de cristal. Quant à l'expression, c'est une âme qui chante ! l'extase me prend quand je l'écoute : la musique ouvre ses ailes blanches et nous emporte ! Jamais Christine ne m'avait paru plus belle que ce soir-là : elle avait ce front radieux que les peintres mystiques donnent à la sainte Cécile de la Légende dorée : c'est le même oeil, agrandi par l'extase : le même visage, un peu allongé vers le bas, et sur lequel, quand on sait lire, on retrouve si bien la rêverie et la passion : ses mains fluettes et ses doigts fins voltigeaient sur les touches émuës, caressaient l'instrument plutôt qu'elles ne le touchaient, et réveillaient les notes endormies qui se levaient à son appel et montaient dans l'air, pareilles à un essaim d'oiseaux mélodieux, dont elle venait d'ouvrir la cage.

Comme elle achevait son chant, deux grosses larmes, qui tremblèrent

un instant au bord de ses yeux, se coulèrent sur sa joue. Moi-même, j'étais profondément ému.

"Christine, lui ai-je dit, il ne faut plus jouer ainsi : vous vous faites mal.

— Vous ai-je fait plaisir ?" m'a-t-elle répondu avec un adorable sourire.

Elle est là tout entière, mon amie : c'est le même dévouement dans les petites choses et dans les grandes, le même oubli de soi et la même préoccupation de l'autre. Henri, tu vois maintenant quelle est Mme de Ruden : tu peux juger si je dois m'attacher à elle. Je ne sais pas encore comment nous arrangerons notre vie ; mais ce que je sais, c'est que rien ne nous séparera l'un de l'autre."

HENRI DE PIENNES A GEORGES DE SIMIANE.

"Tu tiens ton bonheur dans ta main : ne l'ouvre pas. Le bonheur a des ailes : c'est un oiseau qui ne se pose jamais deux fois sur la même branche. Fais mettre les bans : je vais demander un congé ; je veux être le premier à saluer la comtesse de Simiane. J'aurais voulu t'écrire plus longuement : mais tu ne lis pas les longues lettres, et je veux profiter pour t'envoyer celle-ci, de l'occasion d'un certain M. Borgiloff, que je connais beaucoup en Italie : il arrive à Florence et passe ici pour rejoindre la légation russe. Mon billet te sera peut-être remis par Mme Nadège, sa fille, une brune aux yeux bleus, qui a fait tourner ici toutes les têtes. Au dernier bal de la cour, le galant roi Louis m'a regardé qu'elle. La douce Mme Montès a cassé trois cravaches le lendemain."

CHRISTINE A MAIA DE BJORN

"Il a été retenu toute la matinée. "il" dîne ce soir chez son ambassadeur."

deur. Si je n'étais allée moi-même à Stockholm, où nous nous sommes rencontrés "par hasard" (connais-tu ces "hasards-là ?") je ne l'aurais pas vu aujourd'hui. Enfin, je l'ai aperçu, ce n'est pas une journée tout à fait perdue. Toutes mes minutes sont tellement prises que je n'ai pas encore eu le temps de t'écrire depuis deux mois, à toi, ma meilleure, ma seule amie. Je n'ai, du reste, le temps de faire quoi que ce soit. Rien ne remplit la vie comme le bonheur. Quand il est là, c'est lui ; et, quand il n'y est pas, c'est encore lui ! Tu vois que c'est lui toujours ! Le cher tyran m'a prise tout entière, et comme il m'a prise !

J'habite un véritable paradis terrestre planté par un Anglais, qui ne s'en vante pas digne, puis-qu'il l'a vendu. Je n'y ai pas encore rencontré le sergent et je ne suis pas femme à l'épouter. Eva n'avait que seize ans ; c'est ce qui a perdu son pauvre Adam. Le mien n'a rien à craindre. M. de Si-gane est le meilleur des hommes. Je ne sais si l'amour m'aveugle, mais il me semble la perfection en tout ; il m'illumine, et je crois parfois que je le vou-rais moins bon. C'est l'âme la plus tendre et la plus ardente... et vraie surtout ! Il pourra bien ne plus m'aimer ; mais me tromper, jamais, il en est incapable comme d'une lâcheté. Je ne plus m'aimer ! ah ! chère, cette sen-sation, vois-tu, c'est, pour mon âme, le milieu même de son bonheur. Comme ce petit grain noir dans le ciel une journée bleue qui prédit les tem-pêtes aux matelots. Quand elle m'arrive dans la chasse ; si elle revient encore et que je n'y abandonne, ma raison s'é-chauffe, mon sang court dans mes veines, dans mes tempes et s'embrase ; je suis folle. Ne plus m'aimer ! le voudrait-il ? et ne l'ai-je pas enchaîné par tous les liens que noue la ten-tation ?... C'est mainte-nant que je réjouis de n'avoir pas toujours été

heureuse. Je remercie ceux qui m'ont fait souffrir. On dit qu'il faut payer son bonheur tôt ou tard... n'ai-je point payé le mien d'avance ? Il y a deux jours, Georges était de char-mante humeur, avec quelque chose d'épanoui sur le visage... Si tu savais comme la joie lui va bien ! C'était une de ces heures bénies où la confiance est absolue, et où chacun peut lire dans l'âme de l'autre. Je lui ai deman-dé son âge, qu'il m'a toujours caché ; il m'a avoué qu'il n'avait que vingt-six ans. J'en ai trente-quatre. Com-prends-tu. Mais, tout ce que disent ces deux chiffres ? Aujourd'hui, ce n'est rien, et l'on ne voit pas de différence. Nous n'avons notre âge, ni l'un ni l'autre. Je suis plus jeune : il est plus vieux. Nous avons tous deux ving-t-huit ans ; mais bientôt il en aura trente et moi quarante. Est-ce qu'on peut aimer une femme de quarante ans ? C'est malsain de penser à cela. Georges, s'il y pense, dissimule bien habilement, -- mais je crois qu'il n'y pense pas. J'ai son âme comme il a la mienne.

Hier, nous avons eu un entretien so-lennel.

"Comtesse, m'a-t-il dit en rentrant, vous m'excuserez si je me présente chez vous en cravate noire et en re-tingote.

—Mon cher Georges, il me semble que c'est assez votre habitude, quand nous sommes seuls.

—Oui, m'a-t-il répondu ; mais aujour-d'hui, je vais faire une chose qui sort un peu de mes habitudes.

—Parlez vite, vous m'effrayez !

—Déjà, comtesse ?"

Je te jure, Maïa, que je ne savais pas ce qu'il allait me dire... j'étais si loin de m'attendre !...

"Eh bien, qu'est-ce ? lui ai-je de-mandé, un peu troublée malgré moi ; vous me faites peur avec vos airs mys-térieux !"

Et comme je lui retirais ma main qu'il avait gardé :

— Je viens, m'a-t-il dit, vous demander... pour toujours... cette petite main que vous voulez déjà me reprendre."

J'ai été saisie, et l'émotion m'a tout d'abord empêchée de répondre. Il a cru que j'hésitais ; il n'a rien dit, mais il est devenu pâle, et j'ai senti trembler sa main... O Maïa, que j'ai été heureuse de me voir aimée ainsi !

— Georges, lui ai-je dit, je vous aime. Vous savez que je vous aime ! Mais votre demande est si soudaine ! je ne croyais pas... vous ne pouvez pas exiger...

— Je n'exige rien, Christine, m'a-t-il répondu d'une voix si douce et si triste !

— Mon ami, lui ai-je dit alors, je suis prête à tout ce qui vous plaira... je veux tout ce que vous voudrez. Vous ne souffrirez jamais pour moi ni par moi, Georges ! Mais, à votre tour, soyez bon, et donnez-moi huit jours pour réfléchir... Je vous le demande pour vous comme pour moi."

Il y a consenti. Je me suis mise à l'orgue : je ne pouvais plus parler. J'ai joué les airs qu'il aime. Je crois que j'ai bien joué, car, lorsque je l'ai regardé, j'ai vu qu'il avait aussi de grosses larmes dans les yeux. Mais, chère Maïa, je n'avais pas besoin de huit jours. Va ! c'est tout réfléchi. Je ne serai jamais comtesse de Simiane. Il l'a voulu : c'est assez pour moi... Oh ! ne t'y trompe pas : je n'écris point ce mot sans une douleur profonde. C'est ma meilleure part de bonheur sur cette terre à laquelle je renonce ; je le sais, mais je sens qu'il le faut... pour lui ! Oh ! il ne saura jamais le prix du sacrifice. Mais toi, Maïa, tu le comprendras et tu me plaindras... Être la femme de l'homme qu'on aime, être à lui... à la vie et à la mort ! toujours ! — toujours, ce grand mot de l'éternité humaine, — marcher avec

lui, la main dans la main, sous l'œil des hommes, sous l'œil de Dieu, avec la faveur de tous ! n'avoir plus à craindre ni la tristesse des cheveux blancs, ni l'isolement des derniers jours ; mais vieillir ensemble, doucement, au milieu des chers enfants qui vous aiment et vous rendent vos beaux jours en vous rajeunissant de leur jeunesse ! N'est-ce pas là le plus grand bonheur qui puisse être donné à la femme ? et ne sais-tu pas qu'au fond du cœur, dès que nous aimons, c'est ce bonheur-là que nous désirons toujours ? Crois-tu que rien, même dans les plus heureuses liaisons, remplace jamais cela ?

Et pourtant ! ce bonheur qui m'est offert, je le refuse. Je le refuse à cause de lui... Je ne veux pas lui nager de repentirs amers : je ne veux pas profiter des entraînements de son cœur ; je ne veux pas être dans huit ans la femme d'un jeune mari ; je ne veux pas lui forger des fers qu'il ne pourrait plus rompre quand il en sentirait le poids. Je sais bien que je fais un sacrifice ; mais le sacrifice, sous une forme ou sous une autre, n'est-ce pas toujours la vertu de la femme ? Et puis, s'il faut tout te dire, à me vanter pour lui, j'éprouve je ne sais quel âpre bonheur et quel contentement douloureux ! Oh ! je l'aime bien, car il n'y a pas d'égoïsme dans mon amour. Je me suis promis de le rendre heureux et je me tiendrai parole, adieu ne que pourra ! Je crois qu'il vivra longtemps encore, et pourra-t-il y a des moments où j'ai peur.

Je ne connais rien de son passé ; sache-le bien, cette ignorance absolue, c'est parfois une torture cruelle ! Mais je ne sais rien de lui ; mais il me semble que cette nature si délicate doit être terriblement mobile. Personne, je le crois, personne n'est plus capable d'être rapidement et fortement ému ; mais peut-il garder la mémoire si longtemps ? Cette facilité d'impression

qui le rend si séduisant, ne le rend-elle point en même temps incapable de constance, et le danger n'est-il pas, avec lui, tout à côté du charme ? Ce qui m'effraye souvent chez Georges, c'est encore ce sentiment si vif de la beauté, qui le prédispose à l'enthousiasme pour tout ce qui réalise l'idéal à ses yeux. — mais qui doit si rapidement l'en détourner dès que la désillusion arrive. Croirais-tu qu'il y a telles de ses louanges les plus exquises et les plus tendres dont je souffre, parce que je me persuade qu'il ne m'aimerait plus autant si je venais à les mériter moins ?

Ne dis pas que je suis trop subtile : tu savais comme on le devient quand on a l'âme tendue vers une seule et unique pensée ! Dans ton sage et calme bonheur, tu trouveras peut-être ces saintes folles et ces terreurs chimériques. Mais, quand on aime comme j'aime, on a toujours une inquiétude au fond du cœur. Celles-là n'aiment point qui ne craignent pas.

Adieu, Maïa ; ne prends point garde que cette lettre est un peu triste. Il pleut et j'ai froid. Demain il reviendra, et avec lui toute ma joie. Demain le ciel sera bleu, la brise tiède et mon âme en paix. Adieu encore, garde-moi cette bonne amitié, toujours la même, qui n'a ni veille ni lendemain."

MADAME DE BJORN A CHRISTINE.

"Je te plains et je t'admire ; tu me fais envie et tu me fais peur. Mais que puis-je te dire ? Je ne connais rien de tous ces grands sentiments. Ne m'écris plus de pareilles lettres. Depuis que j'ai lu celle-ci, je passe ma vie à rêver. Je sens qu'un tel amour doit être tout toi ; mais je ne sais pas s'il y a un homme au monde qui le mériterait. J'aime beaucoup mon cher baron ; mais je suis plus calme et lui aussi. Nous n'en sommes pas plus malheu-

reux. Quoique je n'aie pas ton imagination, je me doute bien que du dois avoir des heures charmantes. Mais cette vie est un rêve : prends garde au réveil. A ta place, j'aurais accepté. Tu seras belle longtemps : c'est de famille ; M. de Bjorn, qui t'adore toujours, me dit que ta mère a fait des passions à cinquante ans. Le mariage a du bon, et, si rien n'est parfait en ce monde, c'est peut-être encore la meilleure chose parmi les mauvaises. Je ne te fais pas de morale, quoique je sois toujours un peu puritaine ; je garde cela pour moi. Mais, au point de vue même du bonheur, le mariage est encore la plus sûre des garanties. Un inconstant est bien retenu par la douce voix d'un petit ange rose et blond qui lui crie : "Papa !" Il s'arrête sur le seuil, se retourne, voit la mère qui sourit, — et reste. S'il s'en va, il revient. Mais les autres ! une fois partis, on ne les revoit jamais. Ce sont des oiseaux de passage qui chantent sur les branches, picorent le fruit... et s'envolent. Réfléchis encore !

Aimée comme tu l'es, tu peux tout. Tu seras punie de passer à côté de ton bonheur. Ton bonheur ! en le faisant, ne feras-tu pas le sien ? Voilà vraiment un homme bien à plaindre, parce que la plus aimable femme de la Suède aura quelques années de plus que lui, c'est-à-dire plus d'âme, plus de dévouement, plus de vraie tendresse, car il n'y a qu'à notre âge que l'on sache aimer, ma chère ; à vingt ans, une femme aime l'amour ; à trente ans elle aime l'amant et le mari, surtout quand elle a le bonheur que les deux n'en fassent qu'un.

Et ce pauvre major ? un grand cœur, ma Christine ! mais je ne suis pas assez éloquent pour plaider les causes perdues ! en voilà un qui t'aimait ! c'est toi qui l'as chargé d'une mission ? C'est bien trouvé ! Il est toujours heureux pour une femme d'être la cousine d'un ministre.

Si ta protection pouvait nous envoyer à Paris ! Je porte Copenhague sur mes épaules. Adieu. Mon amitié t'attend. Tâche de n'en avoir pas besoin ! C'est un capital dont tu ne touches pas les intérêts ; mais tu es sûre de le trouver toujours. Pardonne-moi cette comparaison financière : on a parlé argent autour de moi toute la soirée. C'est la maladie du jour, et je crois qu'elle est contagieuse."

IX

L'été, puis l'automne, s'écoulèrent au milieu des joies sans mélange de l'amour partagé. Ceux-là auront-ils jamais le droit de se plaindre, dont la vie a compté deux saisons de bonheur ? Ils vivaient l'un pour l'autre. Christine se parait pour Georges : c'était l'occupation de ses matinées ; elle savait la coiffure qu'il préférerait et la robe qui devait lui plaire. Partout et en tout il retrouvait chez elle sa pensée constante et cette préoccupation de lui qui est pour les amants comme la douce flatterie du cœur : c'est à de tels signes qu'on reconnaît l'amour. Quand on aime moins, on n'aime pas. Quatre années, depuis la trentième, avaient glissé sur Christine comme les siècles sur le marbre éternel de ces statues dont ils rendent la beauté plus éclatante encore et plus accomplie. Parfois, le matin, une petite ride imperceptible plissait la peau, trop fine, au bord de l'œil ; parfois, dans le réseau bleu des veines qui courent sur le front blanc, on eût dit, à l'heure du petit lever, qu'un rasoir avait promené sa lame mince : c'était tout. Et quand, pareille à Vénus-Aphrodite, elle sortait du bain glacé, secouant les perles liquides de sa chevelure tordue, c'était un printemps de beauté. Elle avait gardé ses cheveux de quinze ans, si épais, qu'ils paraissaient bruns, quoiqu'ils fussent blonds, tant l'or se brunissait dans la profondeur

de leur masse ; mais cet or, qui se fongait jusqu'au bronze, ne cessait pas d'être de l'or. On le voyait bien quand sa tête, appuyée sur le dossier du fauteuil gothique, recevait le rayon de soleil qui les traversait, les pénétrait et les faisait rayonner autour de son front, comme une auréole de lumière vivante ; sa bouche, dans le sourire, avait la fraîcheur d'une bouche d'enfant : elle faisait penser à une fleur qui s'entr'ouvre. Jeune fille, Christine s'était peu souciée de sa beauté ; je crois assez volontiers que cette beauté s'ignorait elle-même. Mais maintenant, elle la connaissait, et elle en était fière, à force d'en être heureuse. L'émotion surtout la transfigurait : son âme, devenue visible, se répandait sur ses traits et les animait. Elle seyait facilement : un souffle de vie le pénétrait alors, et une sorte de lumière intérieure faisait resplendir son visage, comme ces beaux vases aux fines sculptures, que l'on éclaire tout d'un coup par dedans : son œil un peu longé, comme la feuille dépliée d'un pècher, si calme et si doux dans le repos, dégageait des effluves magiques ; la passion respirait dans son sourire. Alors il s'exhalait d'elle comme un charme qu'il fallait subir. Mais elle était de celle que l'on pouvait se prendre à toute heure et voir tous les jours. Elle n'avait rien à cacher, parce que qu'en elle tout était vrai, noble et grand, et c'était là le caractère particulier de sa beauté, qu'en la regardant on se sentait meilleur. Georges, en la tenant par la main, entra dans un monde qu'elle dans un monde dont il ne soupçonnait pas l'existence : ce monde mystérieux des races septentrionales, où les femmes savent épurer l'amour en le levant. Elle lui ouvrait des horizons inconnus, et si larges que son regard n'en sondait point la profondeur ; mais deux âmes ne s'étaient ni comprises ni plus pénétrées, et ce accord était si parfait, que, même écarté

guées, et par une sorte d'union mystérieuse dont le lien ne se rompait jamais, elles ressentait chacune le contre-coup de ce qui frappait l'autre, ensemble, malgré la distance.

X

Pendant la Suède frissonnait déjà sous son manteau de neige. L'hiver amenait la campagne à la ville ; les bateaux se dépeuplaient ; on abandonnait les pares, les cottages perdus dans les bois et les villas semées au bord des lacs. Christine revint plus tard que les autres ; mais enfin elle vint revenir. Ce ne fut point sans regrets.

Georges alla passer un dernier jour avec elle. Il avait neigé pendant la nuit ; une nappe blanche couvrait les petits sentiers qui voyaient passer sur promenade chaque jour. Le bas était gelé ; les sapins secouaient un air mélancolique leur tête poussée à frimas ; les oiseaux consterellaient d'un arbre à l'autre en lançant des cris plaintifs. Georges et Christine déjeunèrent tous deux au feu, en regardant la campagne triste. Vers midi, le soleil, entre deux nuages, montra son sourire pâle. Ils sortirent un instant pour revoir le lac et le bois, le jardin, tous ces lieux où s'étaient écoulés leurs plus beaux jours. Christine eut froid : ils prièrent et passèrent leurs dernières heures à recueillir les souvenirs de leur amour. Ils devaient se revoir le lendemain à Stockholm : ils se quittèrent pourtant avec un serrement de main. Georges s'arrêta, tout hésitant, au seuil qu'il avait franchi tant de fois si joyeux. Les insensibles témoins de notre bonheur en gardent toujours quelque chose ; la nature emporte une part de notre âme : on s'en va tout à l'heure des adieux.

Le major, revenu de son inspection pendant une semaine ou deux, alla, de

compagnie avec le chevalier de Valborg, chercher Christine au cottage ; tous deux la ramenèrent à la ville. Le major était plus épris que jamais, et pas le moins du monde découragé ; le voyage lui avait fait du bien ; il gardait encore des doutes consolants. "Ces Français ne savent pas aimer, se disait-il ; leurs plus belles flammes ne sont que des feux de paille : cela brille, mais cela ne dure pas. Mon tour viendra !... et, s'il ne vient pas, continuait-il avec moins d'assurance, eh bien, je serai toujours près d'elle pour la défendre ou la consoler : c'est encore un assez beau rôle."

La vie à Stockholm fut à peu près ce qu'elle avait été à Haga : la comtesse retrouva sa société habituelle. Georges, le baron de Vendel et le chevalier de Valborg en formaient le noyau. Quelques comparses se groupaient autour d'eux. Les rapports de Georges et du baron dénotaient la meilleure intelligence ; l'oeil le plus exercé n'aurait jamais surpris entre eux la moindre apparence de rivalité. C'était comme un secret accord de tous deux pour enchanter la vie autour de leur idole : pour ne pas jeter sur elle l'ombre même d'une préoccupation ou d'une inquiétude, l'un savait cacher sa joie et l'autre sa tristesse. Tous deux lui présentaient un visage calme et riant. Vis-à-vis l'un de l'autre, ils gardaient en sa présence les formes courtoises et polies des gens du monde ; passé le seuil du salon, ils ne se connaissaient plus, ce qui rendait parfois assez comique l'embarras du chevalier, quand il se trouvait entre les deux sans savoir auquel parler ou lequel suivre.

La comtesse sortait peu. Elle dut pourtant se montrer dans quelques salons, et elle y brilla comme une belle étoile qui traverse la nuit et l'illumine. Elle s'aperçut bien que Georges l'aimait davantage après ces rapides éblouissements qu'elle lui donnait dans le monde. D'autres auraient pu

s'en réjouir ; elle était plus disposée à s'en affliger. Sa nature trop délicate ne lui permettait pas d'en tirer avantage, même au profit de son amour : elle se disait que c'était là de mauvais triomphes, qui pouvaient flatter son orgueil, mais qui humiliaient son cœur. Elle ne voulait point que la vanité enlevât jamais la moindre part à la tendresse. Georges, cependant, avait des devoirs de positions ; elle les comprenait et s'y soumettait avec cette abnégation qui se retrouve toujours au fond de l'amour vrai. Il fallait qu'on le vît partout. Mais souvent il commençait et toujours il finissait la soirée chez elle. Les réunions du grand monde suédois sont dans tout leur éclat vers dix heures. Georges, après son apparition officielle, pouvait donc, sans blesser aucune convenance, aller demander une tasse de thé à la comtesse, qui l'attendait en comptant les minutes. Quand il était trop en retard, elle arrêtait la pendule.

Le monde avait bien quelque soupçon de leur liaison ; mais le monde est un meilleur enfant qu'on ne pense. S'il se fâche sans pitié ceux qui l'offensent ouvertement, il est au contraire tout rempli d'indulgence pour ceux qui lui montrent quelques égards, en observant les convenances, qui sont sa loi suprême. Christine était adorée, même des femmes, et aucun souffle n'avait terni le pur diamant de son honneur. Ceux qui ont du cœur, c'est le petit nombre, admirant de loin, et non sans quelque secrète envie, ce ciel azuré de leur amour, que ne voilait jamais aucun nuage. Quelques-uns s'étonnaient qu'un Français pût montrer tant de constance, et, dans l'attente d'un abandon prochain, ils avaient la précaution de plaindre Christine par avance. En Suède comme en Norvège, on nous prend toujours pour les petits-fils des marquis badins du dix-huitième siècle. La mère de deux ou trois grandes filles, difficiles à marier, trou-

vait seule que Christine avait tort. Elle se taparotait un si bon parti, devenu inutile entre ses mains ; mais elle ne faisait pas plus la majorité qu'une rondelle ne fait le printemps.

XI

Un soir, à l'ambassade d'Autriche, Georges, après avoir fait le whist d'un général et de deux diplomates, se manda son traîneau. Comme il passait devant la dernière banquettes du salon, il entendit un *clu* hotement de voix moqueuses. Deux femmes causaient à l'aise en le regardant. L'une d'elles était une Suédoise assez coquette, laquelle il avait eu l'impardonnable tort de ne pas faire la cour. Il n'avait jamais vu l'autre.

— Il n'a donc que la permission de dix heures ? dit celle-ci d'une voix sèche et mordante à son amie, qui étouffait un méchant rire sous la voûte de l'éventail.

— Oh ! reprit la Suédoise entre deux éclats, il est bien gardé... mais faut convenir qu'il est très-doux, c'est une justice à lui rendre.

Il faut être vraiment fort pour porter noblement le poids d'un amour vrai, les pieds sur la terre, mais la tête dans le ciel. Les femmes, en ce point, sont plus vaillantes que nous : grand sentiment les préserve toujours des petites passions ; l'honneur se défend moins bien. Georges devait se priver une raillerie misérable. Il se sentit blessé au cœur par cette épigramme barbelée du ridicule, qu'on n'aime plus quand elle a pénétré. La comtesse lui souffla dans l'âme toutes sortes de mauvais conseils.

Il ralentit le pas ; et, au lieu de se rendre, il entra dans une galerie et longeait les trois salons de l'appartement.

— Pardieu ! fit-il assez légèrement, Christine n'en mourra point pour avoir attendu une demi-heure de

Elle aime à se coucher tard. Comme elle me prend, cette femme, depuis un an ! Il jeta les yeux dans une glace pour se rajuster. . . "Ah ! dit-il en regardant sa cravate, c'est elle qui m'a refait ce noeud. . ." Un souvenir charmant lui arriva et changea ses pensées. " Je viens d'être injuste pour la première fois, se dit-il au fond du cœur ; pauvre chère âme, comme elle vaut mieux elle seule que tout ce monde ensemble ! Serait-elle assez malheureuse ! Elle m'avait entendu ! " Il fit deux pas pour sortir. Le mauvais ange lui souffla tout bas : " Il y a dans ce salon deux femmes qui ont ri de toi !

— Ne les écoute pas, lui disait son cœur, Christine t'attend.

— Ne fût-ce que pour elle, reprenant sa vanité maudite, tu dois leur prouver que tu es libre. . . Christine te le demanderait si elle était là. . . Fais-le pour elle ! "

Il entra dans le bal.

— Encore vous, cher comte ! dit-elle en venant à sa rencontre. Que faites-vous rue de la Reine ? "

Géorges fronça le sourcil.

— Rien, s'imagina, répondit-il avec un air de sécheresse. Mais vous, chevalier, dites-moi donc quelle est cette robe en robe vert pâle qui cause l'avis avec la petite baronne de Strom.

— Cette femme est une jeune fille

— Non, ne s'en douterait pas ! mais qui est-elle ?

— Vous ne le savez pas ?

— Puisque je vous le demande !

— Ce ne serait pas une raison.

— Parle d'honneur !

— Eh mais, continua le chevalier, qui flatterait singulièrement l'aimable confesse. Comment ! vous ne laissez pas même de vue, depuis quelques jours qu'elle est ici, la nouvelle robe de l'hiver, la belle des belles, comparable Nadéje, Mlle Borgiloff.

— Non, en vérité, et voici la première fois que je la rencontre.

— Au fait, c'est possible, vous sortez peu !

— Moi ? mais tous les soirs !

— Alors, c'est qu'elle vient tard, et que vous partez de bonne heure. Oh ! il n'y a pas de mal à cela ; vous y avez perdu les débuts d'une élégante dans nos salons ; mais c'est un malheur facile à réparer.

— Vous m'y aiderez, chevalier."

Et le comte, qui s'était rapproché de la porte, se mit à examiner Mlle Borgiloff avec une attention que peut-être Christine eût trouvée trop scrupuleuse.

Pour un juge fin de la beauté féminine, Nadéje était loin de mériter l'éloge que le chevalier faisait d'elle. Elle avait beaucoup d'éclat, et, dans un cercle de femmes, c'était toujours elle que l'on remarquait la première ; mais elle excitait l'attention bien plus qu'elle n'attirait la sympathie.

Il y avait de la dureté dans les plans trop nettement accusés de son front ; malgré la rondeur ferme et veloutée des joues, on devinait la saillie des pommettes accentuées ; sa main, petite, mais dure de paume, sèche dans l'étreinte, avec un pouce trop fort et des doigts légèrement renflés au noeud des phalanges et carrément coupés, indiquait l'esprit positif, la volonté tenace et l'ardeur ambitieuse de la femme qui veut parvenir, son nez trop court (un peu plus il était écrasé) rappelait l'origine kalmouque de sa famille, plongée depuis trop peu de temps encore dans le grand courant de la civilisation occidentale. Pour être vrai, il fallait bien lui reconnaître une taille charmante et mieux formée qu'il n'arrive d'ordinaire chez les jeunes filles, et une fleur de teint éblouissante : — des roses du Bengale gelées sur de la neige ; — une bouche un peu grande, mais rouge comme la grenade mûre, et faisant luire, quand elle riait ou qu'elle parlait, l'éclair humide et brillant des dents blanches ; ses

beaux cheveux fièrement relevés, et dégageant la tempe, sans une perle, sans un ruban, sans une fleur, s'amoncèlent sur la nuque en masse sombre, dont le noir sans reflet absorbait la lumière et semblait l'éteindre. Son oeil allongé avait l'air de s'ouvrir par une fente, comme celui des races féminines : mais la passion pouvait le dilater puissamment : il se redressait aux coins vers les tempes, par une oblique chinoise qui donnait à sa physionomie quelque chose de singulièrement piquant. Elle en jouait comme d'un instrument perfectionné : son regard avait des gammes de rayons, tantôt percants et vifs, tantôt adoucis en de si molles langueurs, qu'on eût cru l'apercevoir à travers un voile de larmes. Beaucoup de femmes étaient plus belles : on en rencontre rarement de plus séduisantes : mais ce n'était point l'âme qu'elle séduisait.

Nadéje n'était pas riche. C'était là le pied d'argile de la statue à tête d'or. Le plus clair de sa fortune était la protection du czar et les talents de son père, qui n'avait pas assez de naissance pour arriver au premier rang dans une carrière où la noblesse est souverainement la première des mérites. Une disgrâce ou une maladie pouvait la ruiner. N'ayant point l'indépendance que l'on trouve dans le patrimoine assuré de la famille, elle voulait donner par le mariage une base solide à son avenir. Cette préoccupation constante dominait chez elle tous les entraînements de la jeunesse. Si elle ne les étouffait point, Nadéje les ajournait. A vingt ans elle avait un plan de conduite. Elevée par son père au milieu des hommes, traversant dans toutes les capitales les sociétés les plus intelligentes de l'Europe, et s'appropriant tout, avec cette facilité d'assimilation qui est le propre de certaines races, elle mettait au service de ses petits intérêts des moyens assez puissants, qu'elle diri-

geait avec le calme et la ruse froide d'un diplomate en jupons.

Arrivée à Stockholm depuis peu, elle n'avait encore été présentée que dans deux ou trois salons ; mais un secret taire les son ambassade l'avait merveilleusement renseignée sur la cour de la ville. Elle avait ses notes par tête de chèvre. Décidée à ne pas coiffer plus longtemps le chef vénérable de sainte Catherine, elle s'avancait vers le mariage sans faire de faux pas sur le terrain glissant du monde. Il ne lui manquait plus qu'une petite chose : le mari.

En voyant rentrer Georges dans le salon, la physionomie de Nadéje opéra un changement à vue trop soudain pour être bien sincère. Elle n'était plus la petite baronne, qui continuait seule sa chronique peu charitable. Elle leva au plafond, comme pour prendre le ciel à témoin, son oeil innocent, qui se voila d'un nuage de réserve ; bientôt elle s'approcha de la cheminée, et d'un doigt distrait elle feuilla dans une coupe de Chine un des roses de son bouquet. Elle tournait ses épaules vers Georges avec la cambrure de reins d'une cariatide. Mais de Simiane ne pouvait voir qu'imparfaitement son visage. Nadéje, qui était trop regardée pour ne pas se faire connaître, se défilait un peu de son fils ; mais elle montrait assez volontiers sa nuque opulente et les belles attaches de son cou.

Georges la regardait fort attentivement, sans s'apercevoir qu'elle suivait dans la glace le mouvement de ses yeux.

—Nommez-moi donc à cette belle Malancolie, dit-il au chevalier.

—Il paraît, reprit Axel, que j'ai le privilège de vos présentations : mais je vous prévins que je ne répondrais pas des conséquences."

Ils s'avancèrent vers la jeune femme qui tout à coup se retourna, et se mit à rire ment où ils n'étaient plus qu'à d-

pas d'elle, avec un geste de surprise d'un naturel admirable : ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour un petit cri, qu'elle ne poussa point, et l'on put voir courir sur ses épaules de neige le frisson du réveil en sursaut. Aucun de ces détails n'échappa au jeune diplomate.

Axel nomma le comte de Simiane et les trois commencèrent à causer debout, près de la cheminée, en ce moment déserte. Georges trouva que le cavalier aurait bien pu s'éloigner après la présentation. Il n'aimait pas les conversations à trois. Georges, sans même s'en apercevoir, commentait sa première infidélité. Quand un homme désire se trouver seule avec une jeune et jolie femme, il en offense une autre : celle qu'il aime.

L'orchestre jouait les premières mesures d'une polka. Georges s'inclina devant la jeune fille et lui tendit la main en souriant ; elle y mit la sienne avec une grâce charmante, au moment où deux jeunes officiers s'hâtaient pour l'engager. On ne dansait assés vite ; mais, à un certain moment de chaises et de fauteuils, Georges devina qu'il s'agissait d'un cotillon, cette danse qui, pour les uns, commence toujours trop tôt et finit toujours trop tard, tandis que, pour les autres, c'est précisément le contraire. M. de Simiane jeta un regard sur la pendule : elle marquait à peine moins un quart. "Et maintenant contesse ! pensa-t-il ; à quelle heure arriverai-je chez elle ?" Si distrait que l'on soit, on ne peut pas s'empêcher : une ombre obscurcit le visage du jeune homme, et Nadéje eut comme un frémissement nerveux dans la main qui tenait la sienne. Elle releva sur le comte ses yeux qui venaient baissés, et laissant passer son plus doux regard à travers de longs cils soyeux :

"Monsieur le comte, lui dit-elle d'une voix timide, presque soumise, je ne

veux pas vous devoir à une surprise : vous n'avez demandé une polka ; je ne vous condamnerai point à un cotillon." Elle ajouta, en le regardant à la dérobée : "On sait quand le cotillon commence, on ne sait pas quand il finit." Et elle voulut dégager sa main. Georges la retint avec une contrainte polie et la regarda plus qu'il n'avait encore fait.

Nadéje baissa de nouveau les yeux en rougissant : elle parut troublée comme une jeune pudeur à qui l'on parle d'amour pour la première fois. Georges l'enveloppa tout entière d'un long regard.

"Il est vrai, répondit-il, que je n'avais point tant espéré : mais, si j'ai demandé moins, je n'en suis que plus charmé d'avoir davantage."

Nadéje s'appuya sur le bras de Georges avec plus d'abandon, et le jeune homme put voir sur son visage une expression de reconnaissance heureuse.

Cependant le conducteur du cotillon, un jeune homme assez élégant et suffisamment sot pour son emploi, avait donné le signal des premières évolutions : bientôt les figures se succédèrent dans leur ordre capricieux et galant. Tour à tour les couples se perdaient dans la foule ou se reformaient à leur gré. Tantôt les cavaliers choisissaient leurs dames, tantôt les dames choisissaient leurs cavaliers. Georges et Nadéje se donnèrent des preuves insignifiantes d'abord, mais trop multipliées, de leur mutuelle préférence. Bientôt ils furent en coquette-rie réglée. Georges se retrouvait, non sans un secret plaisir, sur son ancien terrain. Il y avait plus d'un an qu'il vivait aux pieds de la contesse, sans se permettre la distraction même la plus innocente auprès d'une autre. Il est vrai qu'il n'en avait pas eu même le désir. Il n'en trouva pas moins sa conduite extraordinairement méritoire. Il se dit que peu d'hommes à sa place auraient poussé

aussi loin le scrupule de la fidélité, et que, jusqu'à un certain point, c'était même donner à Christine une preuve de dédiance que de ne pas oser s'occuper d'une autre femme, comme si elle avait à redouter la comparaison. La conclusion de tout ceci fut qu'il devait faire un peu la cour à Nadéje. Il est vrai que la jeune fille déploya pour sa conquête tout un arsenal de séductions : elle fut tour à tour railleuse et mélancolique, étincelante de verve ou recueillie en des silences pleins de choses. Elle était trop habile pour se permettre l'adhésion même la plus indirecte contre Christine, et M. de Simiane n'était point d'ailleurs homme à le permettre ; mais elle sut, en deux ou trois occasions, parler fort délicatement de ces grands sentiments du cœur, si beaux, qu'il faut les admirer partout où on les rencontre, mais si rares, qu'en les voyant on est excusé presque de leur porter envie. Tout cela fut indiqué plutôt que dit, avec ce tact suprême du monde, qui sait ne jamais blesser, glissant sur tout, n'appuyant sur rien. Puis Nadéje dansait à merveille : ce qui ajoutait beaucoup de persuasion à ses paroles. Le cotillon suédois a des pas de caractère qui développent la grâce de la femme et relèvent l'élégance de sa beauté.

Nadéje le savait et en abusait. Au milieu de ces figures qui commencent l'émanicipation des jeunes filles, en leur permettant quelque liberté dans leurs choix, elle fit à Georges l'hommage de tous les siens : elle sollicitait le mouchoir avec le regard humble et amoureux de l'esclave qui attend le bon plaisir de son maître ; elle lui offrait le bouquet avec le geste d'une sultane qui veut prendre un favori. Quand on la conduisit au fauteuil pour le pas du miroir, tous les danseurs défilèrent devant elle comme une armée de prétendants ; une main

légère, rapidement passée sur la glace, semblait effacer chaque nouvel image : c'était le signe du refus. Georges, à son tour, et le dernier à plier le genou sur le coussin de velours. Une seconde de trop, peut-être, elle contempla dans le miroir le visage du jeune homme, où perceait une nuance d'inquiétude ; puis, se penchant vers lui, elle étendit la main comme pour le relever, et ils valsèrent ensemble. Elle ombla les pas, Georges, pour la soutenir sans doute, l'éleva dans une étreinte plus puissante et la rapprocha de sa poitrine. On eût dit qu'elle allait fléchir et incliner sa tête jusque sur l'épaule du danseur ; mais tout à coup elle se dégagea et s'arrêta :

"Assez ! dit-elle, je vous en prie."

Georges la reconduisit à sa place aussi troublé qu'elle paraissait l'être.

Tout finit en ce monde, même les cotillons. Georges regarda furtivement à sa montre ; il était près d'une heure, il sortit en toute hâte. Il était comme enivré d'elle ; véritable ivresse, en effet, car il y avait du trouble dans son bonheur. Ce n'était plus l'équilibre sans mélange, si douce et si pure qu'il avait ressentie un an plus tôt dansant avec Christine. Il éprouvait, au contraire, cette inquiétude vague et pressente, dit-on, le remords. L'air de la nuit, en frappant son front, se refroidit, calma l'exaltation malsaine de ses idées.

"Et Christine !" se demandait-il pour la première fois depuis deux heures.

Il ne lui avait jamais fait, même en pensée, une aussi longue audience. Ce n'était pas possible d'aller chez elle ; cependant, il donna l'ordre au cocher de prendre par la rue de la Reine. Ce n'était pas son chemin.

"Il faut qu'il ait le diable au corps," murmura celui-ci en relevant son collet de fourrure : ne faire faire un tour par cette bise aiguë !... " Il

chargen sa colère sur les pauvres chevaux, qui partirent au galop.

La chambre à coucher de la comtesse donnait sur la rue : les fenêtres étaient encore éclairées, non pas de ces molles lueurs qui tombent du sein voilé de la lampe nocturne, comme pour garder le sommeil, mais de la vive clarté des bougies qui annoncent l'insomnie et la veille. Christine n'était pas couchée.

"Pauvre âme ! murmura Georges en cachant sa tête dans ses mains, elle veille et elle souffre !"

Quand l'égoïsme des mauvaises passions ne nous a pas encore pétrifié le cœur, nous ne pouvons subir de torture plus cruelle que la pensée d'une souffrance éprouvée pour nous et à cause de nous par une créature noble et dévouée. Ces douleurs-là sont poignantes entre toutes, et, si on mérite le nom d'homme, jusqu'à ce que le calme et la douce sérénité du bonheur soient revenus dans l'autre âme, rien ne peut ni les guérir ni les consoler.

Les chevaux, qui connaissaient les habitudes de leur maître, avaient eux-mêmes ralenti le pas. "Chez soi !" cria Georges au cocher, et, jetant un dernier regard vers la fenêtre éclairée : "Christine ! Christine ! dit tout bas, c'est toi que j'aime !"

La veille, il n'avait pas senti le besoin de lui dire. Or ne proteste jamais si fort que quand on commence à partir. Il rentra chez lui en maudissant Nadège. C'était trop : il eût voulu s'en aller sans y pouvoir penser.

Le lendemain, en s'éveillant, il se sentait un peu confus, le souvenir de ce qui s'était passé le soir précédent, et il essaya de se justifier à ses propres yeux, pour mieux se justifier aux yeux de la comtesse. Après tout, ce n'était pas un grand mal de s'être un peu attardé dans un bal et d'être dans le cotillon avec une Russe, quand il voyait pour la première fois ce qui était Christine l'attendait.

Mais ne l'avait-il pas vue quelques heures auparavant, et la comtesse ne lui avait-elle pas dit cent fois qu'elle ne voulait le priver d'aucun plaisir ?... Sans doute ! mais ne lui avait-il pas répondu qu'il n'y avait point pour lui de plaisir où elle n'était pas ? Enfin, s'il y avait faute, la faute était bien légère !

Une voix secrète répondait qu'en amour il n'y a point de petites choses, et qu'on est très coupable dès qu'on l'est un peu. C'était la première peine qu'il eût volontairement faite à la comtesse, et rien encore n'avait éteint chez lui la pointe vive du remords.

Le valet de chambre de Christine vint dès huit heures chercher de ses nouvelles. Il fit répondre qu'il était bien et qu'il irait chez la comtesse vers midi. Il n'est guère permis de se présenter plus tôt chez une femme.

Christine l'accueillit avec cette grâce pénétrante qu'il n'avait retrouvée chez aucune autre, et qui, doucement lui prenait l'âme. Il vit bien qu'elle n'avait pas dormi : il crut voir qu'elle avait pleuré. Ces premières douleurs de l'amour, qui n'ont pas eu le temps de ravager l'âme, font plus beau le visage, sur lequel se répand une teinte douce de langueur et de mélancolie. Georges fut touché, et il voulut se défendre, alors qu'on ne l'attaquait pas.

"Je n'étais qu'inquiète, répondit Christine : ne me rendez pas triste !"

"Si vous êtes triste, lui dit-il, j'ai tort : j'aurai tort, Christine, dès que vous ne serez plus heureuse." Il se laissa glisser à ses genoux. "Je ne me relève que pardonné, ajouta-t-il en prenant sa main.

"Alors relevez-vous, mais ne péchez plus !" dit-elle en souriant.

Puis redevenant grave tout à coup : "Si vous saviez, Georges, ce que j'ai souffert cette nuit... si vous pouviez savoir toutes mes suppositions, toutes

mes craintes ! Mais vous voilà... Vous m'aimez ?"

Elle le regarda dans les yeux.

"De toute mon âme, Christine !

— "C'est bien ! avec vous le bonheur me revient... Maintenant, causons... C'était donc bien beau, monsieur, ce bal qui vous a fait m'oublier ?

— "C'était brillant comme tous les bals officiels : des épaulettes et des diamants ! Qui en a vu un en a vu mille ! Je n'y veux plus mettre les pieds ; laissons chercher le plaisir à ceux qui n'ont pas trouvé le bonheur !

L'antithèse était vieille comme le monde et digne d'être rimée sur les papiers roses d'un confiseur, au jour de l'an. Elle n'en fit pas moins son effet. La comtesse se sentit toute rassérénée, et, avec cette confiance un peu aveugle des âmes généreuses, ce fut elle la première qui parla des nécessités de la position officielle, des exigences du monde et des devoirs que son nom et son rang imposaient à M. de Simiane. "Seulement, ajouta-t-elle, quand vous devrez rester si tard, je sortirai moi-même. Je ne passerai pas ainsi toute une soirée sans vous voir."

La paix fut signée : le nom de Nadège ne fut point prononcé, et la comtesse n'eut pas même un soupçon.

Christine oublia : Georges ne se souvint que pour entourer celle qu'il aimait d'attentions plus délicates et de soins plus expressés : ce fut comme un second printemps de leur amour, avec plus de feu que le premier. Christine en était tour à tour effrayée et charmée : tantôt elle s'abandonnait à l'impression heureuse, comme une femme qui se sent bien aimée et qui a mis son bonheur dans son amour ; tantôt elle éprouvait un trouble secret devant ces fiévreuses ardeurs, et se surprenait à regretter tout bas la tendresse des premiers jours. Celles-là seules qui ne connaissent pas le cœur des hommes peuvent préférer la passion à la tendresse.

Georges, cependant, continua de tenir sa vie en partie double. Il affaiblit dans le monde plus que jamais. N'était-ce point Christine qui le voulait ? La comtesse, un peu souffrante, resta près d'un mois sans sortir. Georges, pendant ce mois-là, ne manqua pas un seul jour à venir terminer la soirée chez elle. Nous devons ajouter que presque partout il rencontrait Nadège.

Ils étaient en commerce réglé de galanterie mondaine : on le remarquait déjà. Il est vrai que les coquettes de la jeune Russe n'entaîmaient point son cœur : mais il s'en occupait quand elle était là, et s'en préoccupait quand elle n'y était pas : c'était trop. Il jouissait des grâces de son esprit avec une complaisance dangereuse, et était sinon coupable encore.

Georges était bon : ses ennemis mêmes n'ont jamais pu lui reprocher qu'un peu de faiblesse dans le caractère et d'irrésolution. Mais la force, cette vertu virile, n'est-elle pas nécessaire à celui qui porte dans ses mains le bonheur d'une femme ?

Georges, mécontent de lui, le fut bientôt mécontent des autres. Il perdit peu à peu la sérénité égale de son humeur. Il devint nerveux et irrité, et éprouva de temps en temps besoin de se mettre en colère. Dans ces moments-là il en voulait à la comtesse de cette désespérante perfection qui ne lui donnait pas même le prétexte de se fâcher un peu. Souvent, dans un intérieur, jadis si intime, il se précipitait les ongles contre ses joues. Elles n'éclataient pas sans doute, mais il pouvait, à se regarder, reconnaître le prix de quels efforts il arrivait à le contenir. Cela se fit sentir à la fin, au désespoir de Christine, qui se désolait, muet, sans larmes et sans voix. Christine était une de ces belles âmes qui le dévouement semble être le premier des besoins, et qui ne sont jamais mais heureuses que du bonheur qu'

les doment. L'agitation inquiète de Georges ne pouvait lui échapper longtemps : elle était trop discrète pour songer à lui en demander la cause et trop délicate pour n'en souffrir point. Bientôt, à divers symptômes, elle sentit que la pensée d'une autre femme troublait l'âme de Georges. Elle n'avait point de preuves ; mais celles qui aiment n'ont-elles pas une sorte de divination magnétique qui leur apprend tout ce qu'on ne leur dit pas ? Christine, d'ailleurs, entourée aujourd'hui d'hommages, inspirant aux plus nobles et aux meilleurs des sentiments chevaleresques, et pour laquelle ses amis avaient un culte plutôt qu'une affection, avait été comprimée dans sa première jeunesse, froissée dans les dures épreuves du mariage, et elle s'était peu à peu repliée sur elle-même : Elle avait vécu au milieu du monde dans une vraie solitude de cœur : elle y contracta une sorte de défiance que, pendant longtemps, rien ne put guérir. Elle crut également qu'il lui était impossible d'aimer et impossible d'être aimée. Elle ne se trompait donc pas quand elle disait à M. de Simiane qu'il lui avait apporté une nouvelle vie.

Cette vie nouvelle et si complète avait eu pour eux toutes les grâces, toutes les fleurs et tous les parfums du printemps de la jeunesse et de l'amour. Christine fut si heureuse qu'elle pardonna bientôt au passé. N'était-ce point lui qui faisait le présent si beau ? Et quelle reconnaissance pour Georges ! Elle n'aimait pas ; elle adorait. Peu de femmes ont connu des joies aussi profondes et plus vives, parce que chez aucune le don de soi ne fut plus complet et plus généreux. Mais dès que le doute entra dans son âme, il dut changer en angoisse poignante. Elle avait bravement porté la douleur avant d'aimer ; maintenant, désarmée par

l'amour, elle se trouvait contre la vie sans courage et sans force. Elle souffrit : sa santé s'altéra ; elle se trouva moins belle. "Georges a raison, pensait-elle ; je ne mérite plus qu'il m'aime, s'il m'aime pour ma beauté seulement." Elle se trompait, elle était toujours belle, et Georges l'aimait toujours ; il y avait peut-être péril en la demeure, mais rien n'était perdu pour la défense ; seulement Christine était trop fière pour se défendre ! Elle ne connaissait pas le nom de sa rivale ; mais elle ne doutait point qu'elle n'en eût une. Quand elle voyait Georges plus grave, elle croyait qu'il dissimulait ; quand elle le trouvait plus tendre : "Il fait ce qu'il peut !" disait-elle ; et tout en lui sachant gré de l'effort, elle ne s'en trouvait pas plus rassurée.

Les cœurs les plus honnêtes ont d'étranges retours ; l'inquiétude de Christine exagérait le mal à ses yeux, mais le mal existait. Nos sentiments les plus vrais et les meilleurs subissent certaines crises inévitables ; les natures les plus impressionnables sont aussi les plus changeantes. Georges ne s'était point repris, mais peut-être à son insu commençait-il à se détacher un peu. On ne sait pas comment l'amour vient : sait-on davantage comment il s'en va ? Christine eût pu retenir celui qu'elle aimait ; mais pour elle n'était-ce point déjà le plus grand des malheurs qu'il eût besoin d'être retenu !

Le baron s'était rapproché d'elle, comme s'il se fût douté qu'elle allait souffrir ; mais sa sympathie était discrète autant que délicate. Aucun nom ne fut prononcé par lui. Il était homme à cacher la vérité ; Christine n'était pas femme à la demander.

Georges, de son côté, n'était pas plus calme. En échange de ce bonheur jadis si complet, et qu'il perdait chaque jour davantage, que retrouvait-il donc ? Au lieu d'une femme dévouée, ne voulant et ne sachant qu'aimer, il

rencontra devant lui une coquette rompue à tous les artifices du monde, une main dure, pleine de ruse froide. Nadéje avait bien jugé le jeune diplomate. Elle devina promptement tout ce qu'il y avait en lui d'indécision et de faiblesse ; elle s'étudia donc à l'encourager et à le désespérer tour à tour. Elle était avec lui le caprice même : il ne savait jamais quel accueil il allait en recevoir. Après quelques jours d'une intimité naissante, et pour lui pleine de charmes, elle le serva tout à coup de ces menues fautes, prodiguées le premier soir, et qui avaient si doucement chatouillé sa vanité d'homme à la mode. Elle était sans cesse entourée d'un escadron de jeunes beaux, qu'elle faisait manœuvrer contre Georges. Puis, au moment où elle le voyait à demi vaincu et prêt à fuir, elle lui en faisait une hécatombe, et paraissait n'avoir déjà plus d'attention que pour lui : une femme qui aime est incapable de tous ces calculs petits et misérables ; mais la femme qui aime est-elle toujours la femme aimée ?

Entre Georges et Christine, l'amour chaque jour se creusait. Rien ne semblait changé au premier abord. Tous les jours il allait chez elle ; il avait les mêmes soins pour elle ; il était reçu par elle avec la même bonté. Il paraissait même plus attentif, et elle semblait plus touchée ; mais il éprouvait une sorte de contrainte, et elle, en lui parlant, sentait parfois que les larmes lui passaient dans la voix. Elle ne se plaignait point : elle attendait dououreusement le retour, le désirant toujours, l'espérant quelquefois, en doutant plus souvent, mais ne voulant point le hâter d'un mot. Georges, entre ces deux femmes, se trouvait embarrassé. Si jamais on lui eût parlé de quitter Christine, il se serait indigné sincèrement. Mais il comptait mener en même temps une affaire de tête et

une affaire de cœur ; ou plutôt, sans trop s'en rendre compte à lui-même, il cédait tour à tour à des distractions diverses. Ce n'était pas une nature mauvaise, et il avait même un peu moins d'égoïsme que l'on n'en rencontre d'ordinaire chez les hommes. Mais il n'avait pas cette force de vouloir qui fait le caractère. Il revenait parfois à de bons sentiments ; alors il s'occupait mieux avec sa conscience : instinctivement il comprenait que le bon et le vrai il les rencontrait chez Christine et chez Christine seule ; il savait avec quelle tendresse indulgente, impensable, la noble femme accueillerait le retour de son cœur. Mais il se rendait compte que, la veille, Nadéje avait été charmante ; pour causer avec lui elle avait refusé une mazurka et deux valses. Un tel sacrifice méritait quelque reconnaissance ! Et ainsi la vie, si douce, si unie, si calme et si douce était remplacée peu à peu par cette existence à trois, troublée de remords et agitée de tiraillements douloureux. Ces amères et rudes épreuves sont moins rares qu'on ne le pense, dans la liberté de leur choix, et l'éclat municipal, tant calomniée, n'a pas le privilège exclusif de former des noeuds mal assortis.

Christine résolut de se renfermer peu à peu davantage. Avec sa beauté, son esprit, et ce charme qu'elle gardait toujours aux yeux de M. de Simiane, elle eût pu l'éblouir encore, le ravir et le captiver. Elle dédaigna superbement ce que tant d'autres auraient recherché. Elle voulait ne voir Georges qu'à lui-même. C'était un orgueil comme un autre — plus grand peut-être.

Le nom de Nadéje fut enfin prononcé devant Mme de Rudden par une amie, avec une intention honorable et accompagné de toutes sortes de commentaires, sur lesquels il n'était point possible de se tromper.

Christine ne voulut pas même voir sa rivale : non point qu'au fond de l'âme elle n'éprouvât un âpre et ardent désir de connaître la femme qui lui enlevait son bonheur ; mais elle eût cru, en se rencontrant avec elle, accepter une sorte de lutte qu'elle jugeait peu digne de Georges et d'elle-même. Il y avait dans une telle conduite une incontestable noblesse de cœur, et, avec un homme plus ferme que M. de Simiane, la comtesse aurait pu cent fois raison. Mais peut-être avait-elle tort avec Georges, dont elle pouvait maintenant soupçonner les involontaires faiblesses, et qu'il fallait sauver de lui-même, en le sauvant pour elle.

XII

Vers la fin de janvier, le comte de Lovendall, un des plus grands sportsmen de la Suède, fit venir du Nord ses équipages à Stockholm, et annonça qu'il donnerait une chasse sur le Går. Le froid était rigoureux et la neige faisait sortir les loups du bois. Ils se rassemblaient par petites troupes et maraudaient dans les environs de la ville : les paysans se plaignaient et appelaient les veneurs à leur secours. Le comte adressa de nombreuses invitations, qui furent acceptées avec enthousiasme. La société se réunissait partout la même, et Christine saisissait avidement toutes les occasions de se divertir. Il y avait peu de gens qui puissent suffire, que tout est prétexte à se rendre hors de soi. Les femmes n'y étaient pas moins d'empressement que les hommes. On organisa des parties de traîneau ; on arrangea des carabades : Stockholm prit un air de fête à la fois galante et guerrière. Les Suédoises, nerveuses et hardies, se livrent dans tous les exercices du sport et montent très bravement à cheval. On pourrait aisément, sans

sortir du grand monde, lever chez elles un escadron d'amazones. Aussi, vers dix heures du matin, la chasse, en bon ordre, débouchant par la place du Riddarholm, apparut au bord du lac gelé. Le Mélar présenta tout à coup la scène la plus brillante et la plus animée. Les piqueurs du comte, en grande livrée de gala, conduisaient la petite troupe vers les îles couronnées de grands bois, où les rabatteurs avaient laissé leurs brisées. Les officiers, en uniformes chamarrés, escortaient les femmes en traîneau ; l'habit rouge des veneurs tranchait sur le drap noir des longues robes de cheval. La neige volait sous les sabots d'acier, et parfois, soulevée par le vent, enveloppait la chasse tout entière de ses blancs tourbillons. De temps en temps la fanfare joyeuse éclatait, puis tout à coup se taisait, comme si les notes s'étaient gelées dans les pavillons de cuivre. Le choeur des rires sonores et des joyeux propos reprenait à son tour. Les loups étaient bien avertis. Par bonheur un détachement de piqueurs les gardait dans leurs îles. Cependant, quand on approcha des fourrés, le comte de Lovendall dut commander le silence dans les rangs.

Christine avait voulu suivre la chasse : elle était restée trop longtemps enfermée ; ses amis lui persuadèrent que le mouvement et l'exercice lui feraient du bien. Elle les crut. Elle avait voulu d'abord monter à cheval ; on craignait la fatigue d'une trop longue journée, et elle se résigna au traîneau. Son attelage islandais était toujours merveilleusement tenu, et son cocher conduisait fort habilement ses petits chevaux à grandes guides. Le comte de Lovendall, passant près d'elle, lui dit tout bas qu'elle était la reine de sa fête et que les autres ne semblaient être que des dames de sa suite. Georges, le chevalier de Valborg et le baron de Vendel, tous trois écuyers couronnés, entouraient le traîneau. Na-

déjà, sur un beau cheval noir, paraissait et piaffait au milieu d'un groupe de jeunes hommes. La belle Russe montait avec plus d'audace que de véritable élégance : elle exigeait trop, et l'on pouvait voir qu'elle avait la main dure. Le cheval bondissait sous elle, rongea son frein et couvrait d'écume son poitrail. Un homme qui a connu les femmes, autant du moins qu'il est possible de les connaître, assurait qu'il n'aimait point les amazones. Il prétendait que l'habitude du cheval leur donnait une décision hardie, dont les suites étaient presque toujours fâcheuses ; qu'elles contractent vite, dans ces exercices trop violents, un goût dangereux de domination, et que l'usage de la cravache compromet singulièrement l'aimable douceur qui est leur plus grand charme. Il y a peut-être un peu d'exagération dans cette idée, comme dans toutes les opinions absolues ; mais il y a du vrai cependant : tout est un indice pour qui sait voir, et la façon dont une femme monte à cheval peut être une révélation de son caractère pour l'observateur attentif.

Christine, en voyant passer Nadéje (elle connaissait maintenant sa rivale), la jugea sèche, impérieuse et hautaine. "Mon pauvre cher Georges, pensa-t-elle, si vraiment il t'aime, je le plains, car elle ne le rendra pas heureux. Elle est belle ; mais elle n'est pas bonne, et il faut tant de choses pour qu'il soit heureux !... Il faut... tout ce que je n'avais pas sans doute !"

Nadéje passait devant le traîneau.

Georges la salua : elle lui sourit et rendit le salut du bout de sa cravache, puis elle baissa la main et partit au galop au milieu de sa petite escorte. Christine jeta un regard rapide sur M. de Simiane. Ce n'était point Nadéje qu'il regardait ; c'était elle-même. Elle vit dans ses yeux une expression de mélancolie rêveuse et de profonde

tendresse. "Mon Dieu ! se dit-elle, est-ce qu'il m'aimerait encore ?" Et elle se sentit toute consolée.

"Au galop !" cria-t-elle à son tour.

Il fit un appel de langue et rentra un peu. Les quatre poneys, qu'il avait peine à maintenir en main, bouillonnèrent sur la vaste plaine. Christine respira l'air vif à pleins poumons.

C'était une journée froide et un peu triste, car elle était sans soleil, et le soleil est la dernière gaieté de l'hiver. De temps en temps la rafale passait dans les arbres en gémissant, et secouait la neige, qui tombait sur les traîneaux en flocons légers, pareils à de larges gouttes de pluie blanche.

Les loups s'étaient réfugiés dans une sorte d'archipel, dont les îles n'étaient séparées que par de courts intervalles de neige et des glaciers. Enquêtés dans l'un, ils se jetaient rapidement dans l'autre. Par ces grands froids et dans la neige, le loup se défend moins rapidement à prendre un parti et à risquer une pointe : il craint de se faire battre en plaine. Les chasseurs, suivis du reste de la compagnie, avaient d'abord cerné l'ensemble des îlots, lançant en avant leurs grands chiens découplés, dont on entendait au loin les voix sonores. Puis, à mesure que les loups, forcés dans leur retraite, s'étaient retirés vers le centre, le cercle s'était peu à peu rétréci. On arriva enfin au dernier îlot, dont le pais fourré abritait la troupe sauvage. Une attaque bien sonnée y poussait les chiens, qui s'y jetèrent bruyamment sur les puyés des piqueurs, et suivis de quelques chasseurs intrépides. Compromis de toutes parts, et forcés dans leur dernier asile, les loups firent d'abord appel aux chiens : mais après quelques minutes d'énergique défense, voyant avec ce coup d'œil d'instinct que leur nature donnée aux bêtes sauvages leur partie inégale et la lutte impossible, ils ne songèrent plus qu'à la fuite. Ils débouquèrent tous à la fois, les chiens

émaculants, le poil hérissé, roulant du feu sous leurs prunelles fauves. Harcelés par les limiers, décollés par une décharge à bout portant, rougissant la neige de leur sang qui fumait, ils firent leur trou, comme une volée de colombes, à travers la foule étonnée. Ce fut un moment d'inexprimable désordre : les voitures, trop rapprochées, vacillaient les unes sur les autres, les femmes criaient, les chevaux se cabraient, les chiens, évanoués et traînant leurs entrailles, soulevaient leurs têtes mourantes avec des aboiements plaintifs. Un vieux loup, presque blanc, le traî chef de la bande, vint tomber aux pieds des chevaux de Christine en poussant des hurlements féroces. Les deux poneys de volée tromblent sur leurs jarrets, frémissent et reculent, se débarrassent eux-mêmes dans les traits emmêlés, et se jettent sur les yeux autres ; le cocher n'est plus maître de rien. Cependant, le traîneau, lancé contre une souche cachée dans la neige, se soulève et semble prêt à se renverser. Christine, pâle d'effroi, jette un cri et met son mouchoir sur ses lèvres pour étouffer le nom de Georges qui lui échappe.

Ce ne fut pas Georges qui répondit. Le baron de Vendel avait déjà mis pied à terre, et, jetant les rênes à son groom, il avait saisi, ramené et calmé le mélange furieux.

Où donc était Georges ?

Après le tumulte et le désordre du premier moment, toute la troupe, dirigée par le comte de Lovendall, qui courait à pleins poumons le "bien-aimé", s'était mise à la queue des chiens et donnait la chasse aux loups, poursuivant vers la ville.

Nadéje montait un cheval de l'armée, appartenant à l'ambassade, très bien dressé, mais jeune encore et très irritable. Depuis le commencement de la chasse elle l'avait tourmenté comme à plaisir. Il se contentait assez, et qu'il fut au milieu des rangs, et

pour ainsi dire emprisonné dans les autres, mais au moment du sauve-qui-peut général, affolé par le bruit et le mouvement, malmené par sa folle maîtresse, excité par les faufares, effrayé par le hurlement des loups, il profita du désordre pour se débarrasser de l'incommode fardeau. Nadéje résista bien aux deux premières pointes : c'était une nature assez vaillante, et d'ailleurs elle était soutenue par son amour-propre de femme vaniteuse qui se sent regardée. Mais comme le cheval se défendait de plus belle : "Rendez donc la main !" lui cria Georges.

Elle obéit instinctivement ; mais, en rendant la main, elle cingla d'un coup de cravache, comme par une dernière bravade, l'épaule du fougueux animal. Celui-ci bondit de colère et de douleur à travers les broussailles, et, libre enfin de toute entrave, mal contenu par une main trop faible, il s'élança au galop dans la plaine, emportant Nadéje éperdue sur ses reins puissants, comme Nessus le centaure emporta jadis Déjanire, belle et tremblante.

La jeune fille n'eut que le temps de jeter à Georges un regard où l'angoisse se mêlait à la prière. C'était au même moment que Christine, non moins effrayée, criait à l'aide vers lui. Sans doute il vit l'une et n'entendit pas l'autre, car il enfonça l'éperon dans le ventre de son cheval et se précipita sur les traces de la belle Russe.

Cependant Nadéje peu à peu se raffermir en selle et se laissa bravement emporter. Le fils des steppes buvait l'air libre, et, voyant se dérouler sous ses pieds la blanche étendue et le vaste espace, il oublia la chasse et se donna carrière pour son compte, s'enivrant de sa vitesse, et comme pris du vertige de sa course. Elle, penchée en avant, immobile sur l'étrier, fixe sur la selle et tenant assez courtes les

rênes dans ses deux mains, essayait du moins de diriger l'ardeur qu'elle ne pouvait maîtriser tout à fait.

Le cheval de Georges n'avait ni le même sang ni la même race ; et, bien qu'il fut impitoyablement roulé par son maître, il perdait du terrain de minute en minute.

Personne n'y prenait trop garde : le monde est une foule où chacun tire à soi ! la chasse tournait toutes les têtes, et l'on s'occupait en ce moment des loups plus que des femmes. Les traîneaux eux-mêmes volaient sur la neige à la suite des cavaliers.

Seule une pauvre créature oubliait tout autour d'elle.

Presque debout dans son traîneau, la marine frémissante et gonflée, le mouchoir dans les dents pour respirer plus facilement, l'œil pétrifié, la pâleur au front, la mort dans l'âme, Christine regardait de loin la course éperdue de Georges et de Nadéje. Elle n'en perdait pas un seul incident. Sa prunelle, contractée comme celle de l'aigle, mesurait la distance : elle se rendait compte du moindre détail avec une merveilleuse lucidité ; elle voyait les efforts de l'une pour ralentir sa course, et les efforts de l'autre pour précipiter la sienne. Elle ne pouvait prévoir quel serait enfin le résultat de cette folle vitesse. Une anxiété terrible oppressait son sein.

Cependant le vent se leva du nord et jeta la neige pénétrante et fine dans les yeux du cheval noir. Il s'arrêta une seconde, et, voyant venir à lui le tourbillon épais, il pirouetta par une demi-volte rapide, et changeant de direction brusquement, tourna sur lui-même, comme s'il eût voulu décrire un grand cercle, dont Georges eût été le centre. Le cavalier, attentif à tous ses mouvements, coupa par une oblique, et ne tarda point à l'atteindre. Nadéje alors rassembla toute son énergie, et, se renversant

violemment en arrière, seiant la bêche, puis lâchant une rêne et rouissant l'autre, elle jeta son cheval de côté. Celui-ci, voyant auprès de lui un autre cheval immobile, s'arrêta enfin.

Tant que le danger dura, Nadéje avait courageusement lutté. Mais ses forces étaient à bout ; elles l'abandonnèrent tout à coup : ses mains défaillantes laisserent tomber les rênes. Georges n'eut que le temps de courir à elle ; il la reçut presque évanouie dans ses bras. L'animation de sa course avait peint sa joue des plus vives couleurs ; mais dès qu'elle fut arrêtée, le sang reflua vivement au cœur, et elle devint pâle comme la neige et le blanc tapis recouvrait la terre ; ses lèvres décolorées n'avaient plus de paroles, ses yeux éteints plus de regards. Mais, aperçue ainsi et comme à travers la poésie du danger, elle était peut-être plus séduisante encore. Elle avait perdu son chapeau ; ses beaux cheveux s'étaient dénoués : ils frémissaient sur son cou comme les ailes d'un cygne noir ; ils inondèrent la tête et les épaules du jeune homme. Il la prit et l'enleva de terre comme un enfant ; elle abandonnait mollement à ses étreintes son corps souple et charmant. Il la garda quelques secondes dans ses bras, jusqu'à ce qu'il sentit battre son cœur ranimé ; puis il l'assit doucement sur la neige. Elle n'avait rien pour la réchauffer : il s'assit à genoux devant elle, ouvrit son habit, prit les deux mains glacées de la jeune fille, et les posa sur sa poitrine. Le vent lui jetait les cheveux de Nadéje au visage ; il les écartait et frissonnant : ils revenaient d'eux-mêmes, et semblaient voler au-devant de ses baisers. Cependant, la chaleur de la vie peu à peu la pénétrait ; une teinte rose nuança délicatement ses joues ; ses lèvres remuèrent comme elles eussent parlé, mais on n'entendait point les paroles. Georges l'app

la, tout bas, comme s'il eût craint de la réveiller d'un beau rêve :

"Nadéje ! Nadéje ! c'est moi ! ne craignez rien... revenez à vous ! Nadéje ! chère Nadéje !"

Nadéje, lentement, doucement, avec la grâce et la langueur d'une gazelle mourante, releva ses longues paupières. Au lieu d'un regard, ce fut une arme qui s'en échappa.

"Oh ! j'étais bien, dit-elle ; je croyais que j'allais mourir !"

Georges ne répondit rien, mais il la regarda d'un regard ardent. Nadéje eut ses cheveux dénoués et répandus ; elle essaya de les relever.

"Je ne puis pas !" murmura-t-elle avec un sourire en laissant retomber ses bras.

Georges restait à genoux devant elle ; il avait tiré ses gants et tenait toujours dans les siennes ses deux mains glacées.

"Sauvée ! sauvée par vous ! dit Nadéje tout à coup, en le regardant avec un accent de reconnaissance passionnée. Oh ! j'aimerais la vie, maintenant si je vous la dois."

Le petit fichu qu'elle portait au cou était détaché ; Georges le renoua. Nadéje prit sa main qui tremblait, et fit un geste de brusquerie tout à la fois charmante et sauvage, elle la baisa. Puis elle le repoussa, rougit, et comme vaincue par l'instinct de la pudeur, cacha sa tête dans ses deux mains. Georges les écarta, non sans peine, et il vit son visage tout baigné de larmes.

Christine fut oublié.

"Tu m'aimes donc ? s'écria-t-il en pressant dans ses bras.

"Oh ! le demande ! murmura Nadéje d'une voix d'ange.

Les échangèrent mille promesses et mille serments dans un seul baiser.

Pendant Nadéje la première se détacha de l'étreinte avec plus de violence qu'on n'eût dû l'attendre de la

langueur sentimentale dans laquelle on la voyait plongée.

Georges, surpris, releva les yeux.

L'oeil de Nadéje était fixe et sa main étendue se dirigeait vers Stockholm.

"Oh ! cette femme, murmura Nadéje, avec une sorte d'égarément, elle vient te prendre à moi. Je ne veux pas !" Et elle appuya sa tête sur la poitrine du jeune homme.

Georges se retourna : il aperçut au loin un petit point noir, immobile d'abord, qui grossit en se rapprochant lentement, puis enfin dévora l'espace en devenant de plus en plus distinct.

C'était le traîneau de Christine.

La comtesse, nous l'avons dit, tout en suivant la chasse, d'un peu loin peut-être, car elle venait la dernière, n'avait perdu aucune des péripéties de la course. De l'oeil et de la pensée elle avait surveillé la fuite de Nadéje et la poursuite de Georges : tant qu'elle les avait vus courants et séparés, elle n'avait éprouvé qu'une inquiétude vague ; quand elle s'aperçut qu'ils étaient arrêtés et réunis, l'inquiétude devint une crainte réelle et bientôt une poignante angoisse. La course, l'air, la foule, l'animation de la chasse, ces mille bruits joyeux, le son des trompes entendus par intervalles, tout cela excita ses nerfs, troubla son sang, exalta son imagination, et elle prit un de ces partis violents que, dans le calme, elle eût repoussés comme indignes d'elle. Elle n'eut plus qu'une idée... les séparer, interrompre le tête-à-tête, les glacer par sa présence... reprendre Georges ! Nadéje avait raison.

Christine avait l'exécution prompte. Mais, malgré l'émotion vive, elle avait aussi cette possession de soi-même, du moins à l'extérieur, qui n'abandonne jamais la femme du monde. Elle fit d'abord ralentir sa course ; Axel et le major l'imitèrent.

"J'ai peur, dit-elle au chevalier d'une voix assez dégagée, qu'il ne soit arri-

vé malheur à Mlle Borgiloff. Il n'y a qu'un moment, "ils" étaient celle ne voulut pas prononcer le nom de Georges, ils étaient à la hauteur de ce petit bouquet de saules : je les ai vus encore plus loin qui couraient... Maintenant, plus rien !... Si !... là-bas, là-bas ! une sorte de tache brune sur la neige... Si c'est eux, ils sont arrêtés... peut-être un accident... il ne serait pas humain de laisser par ce froid une pauvre jeune fille blessée sur la glace... Je ne connais pas Mlle Borgiloff, mais il y a des choses que l'on se doit entre femmes. Je veux lui offrir une place dans mon traîneau. Allons, messieurs, en avant ! et qui m'ait... ne suive !"

Tout cela fut dit avec une aisance et un naturel exquis. Le chevalier, cependant, ne fut pas maître d'un peu d'étonnement, qui se trahit dans son regard. M. de Voulbi avait déjà fait signe au cocher, et tous ensemble partirent au galop dans la direction du petit groupe. Le fouet donna des ailes à l'attelage ardent. C'est à peine si, quoiqu'ils bien montés tous deux, le major et le chevalier purent le suivre.

En quelques minutes, qui semblaient des siècles à l'impatience de Christine, on arriva tout près des fugitifs. La comtesse se pencha en dehors du traîneau ; mais les deux chevaux, placés devant leurs maîtres, empêchaient de rien voir. Au-dessus de leurs têtes, avec des craquements sinistres, un vol de corbeaux tournoyait dans le ciel. Leurs ombres mobiles promenaient des taches sur la neige. On eût dit qu'ils flâtraient une proie.

"Y aurait-il vraiment un malheur ?" pensa Christine, qui sentit la bonté entrer dans son âme, dès que l'ingratitude âpre, tyrannique et mortelle, en sortit pour lui faire place.

On fut bientôt en présence.

Georges s'avança, tenant en main les rênes des deux chevaux, qui piéti-

naient dans la neige et se cabraient à l'approche des autres.

"Et Mlle Borgiloff ?" demanda Christine, qui cherchait à l'apercevoir derrière Georges.

Nadéje se leva et vint au-devant de Christine.

"Je vous rends mille grâces, madame la comtesse, dit-elle en saluant, ce n'est plus rien... un peu de fatigue, un éblouissement... mais le danger était grand. M. de Simiane m'a sauvé la vie."

Ce dernier mot entra comme un pélagard dans le cœur de Christine. Georges devina combien elle souffrait.

"Mademoiselle exagère, dit l'un trouvant tout son calme, son cœur courrait un peu trop vite ; je n'ai que le mérite de l'arrêter, en prenant sa bride.

"—Au moment où je l'abandonnais, dit Nadéje en fermant les yeux, ce moment elle eût vu encore le péril devant elle."

Le regard de la comtesse alla de l'un à l'autre, sévère, plein d'interrogations muettes ; Georges était pâle et son oeil semblait fuir celle de Christine. Nadéje, au contraire, avait le teint animé par le vin de son bonheur. Elle étalait ses yeux. Puis, le moment d'après, elle reprit un air de gaucherie naïve et elle baissa ses yeux comme si elle avait peur d'y laisser voir trop de choses. Sa poitrine, qui battait, se levait et se baissait.

On ne pouvait point songer à lever le chapeau, roulé par le vent sur la steppe, et il n'était guère possible de la laisser courir tête nue devant les hommes.

Christine lui offrit dans son traîneau une place qu'elle ne quitta la fin de l'après-midi. L'enveloppe de ses vêtements et la coiffe de ses mains furent créés avec un mouchoir. Les deux chevaux et le traîneau furent trouvés dans une belle pelouse. Elle était charmante.

seulement le mouchoir à la créole manque de majesté, de sorte qu'elle avait l'air d'une soubrette piquante à côté d'une grande dame qui avait bien voulu lui faire place dans sa voiture...

Mais la soubrette n'avait pas vingt ans.

Il reprit le chemin de Stockholm, assez lentement, et en causant comme de vieux amis. Georges, en présence de Christine, sentit bientôt tomber son exaltation folle. Sa pensée redevenait calme et triste : elle était toute entière à cette grande douleur si peu méritée dont il était la cause. Il lisait sur le visage de Christine comme nous li-

sons dans un livre dont maintes fois nous avons tourné les pages familières.

Il connaissait l'énergie et la souabilité de ses impressions, et il savait

ses secrets mais violents, contrecourus, étouffés dans son âme, altérés tout à coup sa physionomie si

chaude et si pure. Un cercle bleuâtre

couvrait ses yeux, et sur ses mains

paraient des frissons nerveux. De temps en temps elle regardait Nadéje.

C'est elle qu'il aime, pensait-elle, tant bien que je l'aime aussi... si j'osais !

Une ou deux fois, elle jeta un coup d'œil du côté de Georges. Georges

était près d'Axel, qui le séparait du beau. Il tourmentait machinalement son cheval : tous ses mouve-

ments étaient saccadés et nerveux. Ses pensées, qui se succédaient dans

son esprit, se réfléchissaient sur sa physionomie mobile. Il était mécontent de

ne se reprochait de s'être si vite adressé à Nadéje : il trouvait ridicule

l'attention de Christine, ramenant à son rival dans sa voiture, et il

avait l'air de se donner un spectacle avec Mlle Borgiloff.

Le souvenir du passé lui revenait, et appelant l'inepuisable bonté de

son exquise délicatesse, sa bonté profonde, son dévouement

à son homme, il se demandait de quel droit il allait payer tous ces trésors

d'une âme qui s'était répandue à ses pieds. Christine le regarda par hasard dans un de ces moments où il redevenait lui-même ; elle comprit ce qui se passait dans ce cœur troublé, elle devina la lutte, et, avec cette défiance sourde dont une année de bonheur n'avait pu la guérir : "Ainsi, dit-elle, il est entraîné vers elle invinciblement et, comme il est bon, il s'attarde de mon côté, plein de regret du mal qu'il va me faire, plein de tendresse, encore, de pitié douce et de compassion : il se sacrifie peut-être. C'est ce que je ne veux pas !"

XIII

Le comte de Lovendall aimait les fêtes complètes.

Le soir il réunissait dans un bal tous ses invités du matin. L'animation était grande et le plaisir partout. Les hommes causaient un peu de Nadéje : les femmes regardaient Georges : il ne tenait qu'à lui de se poser en héros de roman : il avait trop de tact pour le faire. L'état de son esprit ne lui permettait guère, d'ailleurs, de jouer un rôle, quel qu'il fût. Il ne savait plus vouloir : il se laissait aller aux événements, ballotté entre des craintes et des désirs, des espérances et des remords, le cœur troublé, l'âme incertaine, ne voyant plus le devoir et ne sachant pas où était le bonheur : fatalement condamné, quoi qu'il fit, à tromper une femme, et, s'il ne faisait rien pour cela, les trompant toutes deux, il abandonnait sa vie à l'aventure et laissait au hasard le soin de régler sa conduite. Les émotions de la journée, qui l'avait si violemment surexcité, semblaient avoir détendu ses nerfs en s'apaisant. Il entra dans les salons du comte sans savoir ce qu'il y ferait. Christine n'y était point, et il fut tenté de s'en réjouir ; ce qui était, comme on voit, une assez mauvaise pensée. Il est vrai que Nadéje absente

ne lui aurait pas fait moins de plaisir : ce qu'il craignait surtout, c'était de les voir toutes deux à la fois. Cependant, comme Nadéje était là, il ne lui fut guère possible de n'aller point lui demander de ses nouvelles. Elle était très pâle et ne semblait pas encore remise : elle lui parut très touchante. Elle n'avait point, ce soir-là, son air habituel, ce maintien glacé de sceptique indifférence, qui, plus d'une fois, avait froissé les susceptibilités de Georges et irrité son orgueil. Elle paraissait, au contraire, rêveuse et comme recueillie doucement dans un bonheur grave. Elle reçut M. de Simiane avec un mélange de timidité amoureuse et de reconnaissance émue, et l'appela son sauveur. Georges s'assit auprès d'elle. Elle devina qu'il était triste. Assez habile pour ne pas heurter de front une pensée qu'elle comprenait trop pour ne pas la craindre, elle le promena et l'égara dans les détours d'une causerie ingénieuse ; puis, peu à peu, avec des transitions ménagées et par des allusions transparentes, elle le ramena vers des idées moins dangereuses pour elle. Georges l'écouta, peut-être avec distraction tout d'abord ; puis, à son insu, entraîné bientôt par ce charme magnétique que possède toujours une créature jeune et belle qui veut persuader, il se livra tout entier. Devant ses yeux passèrent des images confuses ; les souvenirs brûlants du matin se rallumèrent dans son âme ; il revit la jeune fille assise sur la neige, tout près de lui, presque dans ses bras, frémissante, les mains dans ses mains, et, pour ainsi dire, se ranimant à son souffle... Il sentait encore sur ses lèvres le baiser qu'ils avaient échangé avec leurs serments. Il la regarda et la trouva plus belle que jamais : il comparait son épaulé à toutes les blancheurs qui fournissent des métaphores aux poètes, à la fourrure des hermines, au duvet des cygnes, au jasmin et au camélias, à

l'alvâtre et au marbre de Paros, au lis qui entrouvre son calice d'azur et à l'aubépine en fleur... et il pensa que, quelques heures auparavant, ils étaient là-bas tous deux, seuls, presque perdus dans l'espace immense... quand Christine était venue interrompre ce rêve d'une matinée d'hiver... Georges ne demandait pas mieux que de le continuer maintenant.

La porte s'ouvrit à deux battants, et on annonça Mme la comtesse de Rudden.

Christine avait compris que l'avenir de son cœur allait se jouer ce soir-là : il y a des heures décisives dans la vie. Il se fit en elle, au même instant, une réaction subite : elle eut ses langueurs ; elle voulut voir sa rivale en face. Aussi, après avoir déclaré qu'elle n'irait point au bal, elle se fit habiller au dernier moment et demanda sa voiture.

Personne ne se mettait à table qu'elle ; sa toilette fut un chef-d'œuvre, et, quand elle entra, le même mouvement d'admiration tourna dans elle tous les yeux. Sa robe semblait caresser son corps plutôt que de le couvrir ; elle tenait par miraculeuses épaulés en sortaient et s'élevaient dans l'éclat blond et charnel leur radieux ivoire, brillantes sur les flots transparents de la gaze. Sa tête se dégagait, comme un soleil sort en rayonnant d'un nuage d'orage ; elle avait, pour la première fois, revêtu autour de son front ses cheveux — d'ordinaire trop chastement enroulés à la tempe, — et légers, aériens, vivants, ils frissonnaient et étendaient des riches reflets de l'or sur cette belle tempe large, veloutée, réseaux bleus. En la voyant, elle se disait : c'est une belle reine qui veut déposer sa couronne. Elle passa devant le miroir, vit Georges et ne se retourna point. Elle alla s'asseoir dans le boudoir de la comtesse de Rudden ; un groupe d'hommes l'y

elle en devint le centre, et, autour d'elle, anima tout de sa présence, de sa parole et de son charme. Ses amis se disaient qu'ils ne la reconnaissaient point. Georges l'observait de loin, avec un mélange d'étonnement et de curiosité, de plaisir et de vague inquiétude. Nadéje le comprit, et, comme ces sentiments-là pouvaient devenir dangereux : "Allez donc lui parler !" dit-elle avec le raffinement de politique d'un Machiavel en robe de satin.

Il obéit sans répliquer et se mêla au groupe des louangeurs et des admirateurs : Christine le vit et en ressentit une joie secrète ; mais Georges sut à peine trouver l'occasion de lui adresser quelques mots. Elle lui répondit comme à tout le monde. Il ne put se faire d'en éprouver du dépit, et il accablé de coquetterie une femme qui, pendant un an, n'avait vu que lui au monde : je crois même qu'il murmura et dit bas le grand mot d'ingratitude. Il ne peut voir l'âme douloureuse à travers le masque souriant du visage ? Georges revint vers Nadéje et lui parla d'amour avec colère. L'air n'était pas d'accord avec la chanson ; mais Mlle Borgiloff était l'indulgence même ! Peu à peu il s'exalta lui-même, sans qu'il fût besoin de l'y aider. Il trouva que Nadéje était simple et naturelle, qu'elle n'avait pas besoin de compliments, comme Christine, et que, sur son compte, il avait toujours l'exemple du dialogue à deux que le monde public : il s'étourdit et s'exalta à froid, et, après avoir commencé à se plaindre de ne point dire ce qu'il pensait, il se contenta de penser ce qu'il disait. Au moment où les invités passèrent dans le salon du souper, il s'engageait de plus en plus vis-à-vis de Nadéje. Christine au bras du major, alla s'asseoir à la table. M. de Simiane conduisit Mlle Borgiloff à une autre. Deux ou trois douairières, qui n'avaient plus de beaux yeux depuis vingt ans, se précipitèrent à compter les coups.

En Suède, on prolonge pendant tout janvier le règne pacifique des rois du gâteau, et chaque festin voit donner à ses favoris la couronne de la fête. La Fortune, qui est femme, a parfois des caprices cruels. Elle donna la fête de la première table à Christine, qui couronna le baron de Vendel, et celle de la seconde à Georges, qui partagea son trône avec Nadéje.

On a eu tort d'abolir le souper : c'est le repas le plus gai et le moment le plus heureux de la journée ; on ne le remplacera jamais.

Le souper du comte de Lovea l'all fut charmant. L'esprit pétillait avec le mousse du vin d'Als : les toasts joyeux s'échangeaient d'un groupe à l'autre ; on mêla, chaque fois qu'ils burent, les noms des rois et des reines, en les saluant d'acclamations et de hurrahs ; les propos malins voltigeaient sur toutes les lèvres ; les traits légers s'entre-croisaient comme des flèches qui passent en sifflant dans l'air ; on déclara que le sort avait beaucoup d'esprit, et que ces unions d'un jour auraient d'excellentes raisons pour ne pas finir.

Mme de Ruelden entendait et ne répondait pas ; le major faisait comme s'il n'entendait point ; Nadéje rougissait, Georges buvait ; mais quatre cœurs étaient troublés.

Après le souper, on organisa une de ces promenades dans les salons, mêlées de musique et de danses, si célèbres dans le Nord sous le nom de "Polonaises." Nulle part la beauté de la femme ou l'élégance de l'homme ne se déploie avec plus de grâce et de majesté, dans une pompe plus grandiose et plus solennelle. On s'avance lentement, avec une démarche cadencée sur un rythme indolent, qui imprime au corps entier un balancement harmonieux ; les tailles flexibles se soulèvent et s'abaissent tour à tour, ondoyantes : c'est ainsi que sur les fleuves, qu'ils

descendent en nageant, le mouvement caché des vagues berce une blanche troupe de cygnes. Le comte de Lovendall, qui conduisait la danse, avait donné la main à Mme de Rudden, les autres le suivaient par couples. Le cavalier offrait à sa dame tantôt une main, tantôt l'autre ; parfois, c'est à peine s'il osait serrer le bout de ses doigts minces, et parfois il les réunissait et les emprisonnait dans sa main ; puis, sans quitter encore celle qu'il avait choisie, il passait de sa droite à sa gauche, de sa gauche à sa droite ; le même mouvement se répétait sur toute la ligne qui, tour à tour, aux appels de l'orchestre, pressait ou allanguissait la mesure ; puis, sur les pas de son guide, elle s'engageait dans des arabesques ingénieuses, serrées, compliquées, inextricables, mais correctes, comme les allées vivantes d'un labyrinthe qui se meut, de telle sorte que le ruban animé, contourné dans tous les sens, pouvait, sans se rompre jamais, former mille nœuds et les défaire. Puis, à un moment donné, toutes les mains se quittèrent, tous les couples se dispersèrent comme dans un tumulte réglé, et chaque danseur, à son tour, passa devant chaque femme, mettant la main dans sa main et tournant avec elle.

Quand le hasard de ces échanges amena Georges devant Christine, il y eut chez tous deux une émotion profonde : chez Georges une irritation nerveuse, chez Christine une palpitation douloureuse. Mais l'occasion n'était point propice : le monde n'est pas favorable à l'expansion des cœurs ; il les resserre et les refoule sur eux-mêmes. C'est la solitude qui les invite à s'épancher. Deux mains gantées se touchèrent ; mais le fluide électrique n'en jaillit point : les regards ne se rencontrèrent pas — ces regards émus, qui tremblent et brillent au fond des larmes. Les âmes restèrent fermées.

Les explications en amour sont trop

souvent inutiles : dès que la douce harmonie des cœurs est troublée, il est bien à craindre que rien ne puisse plus jamais la rétablir. Christine le savait. Elle savait que dans ses ruptures tristes, qui donnent un si déconcertant démenti aux promesses d'éternité des sentiments humains, et qui nous rappellent si amèrement le néant et le vide de nos cœurs, il ne faut pas chercher d'où viennent les torts et à qui est la faute. Il est si rare que les forces soient égales chez les deux, et en même temps les volontés pareilles. Dès que l'on ne marche plus du même pas dans la voie que l'on suivait ensemble, chaque pas de plus nous sépare et nous éloigne davantage. Il faut prendre garde au premier !

Mais à quoi bon écrire l'histoire douloureuse de ces déchirements ? Blessures cachées, dont le sang ne s'épanche en dedans, nous étouffe. Qui ne connaît, hélas ! cet enchaînement fatal de petites choses qui deviennent grandes, ces coups d'épée de la vie journalière, qui peu à peu s'enveniment ; cette méintelligence latente et sourde, qui, tout à coup, éclate et se brise en éclats, alors peut-être que tous deux s'éloignent encore, alors que chacun regrettera l'autre ? En amour, tout est si facilement irréparable, à moins que l'homme, par d'inattendus et brûlants retours de passion, n'emporte et ne fonde ces glaces naissantes ; à moins que la femme, par le dévouement et la tendresse, ne touche et ne désarme chez l'autre une irritabilité douloureuse !

Christine l'aurait pu faire, sans crainte ; elle ne l'osa point. Il lui fallait un bonheur pour qu'elle osât : elle fut désarmée par la douleur qui lui venait de Georges. Une invincible tristesse s'empara d'elle ; et, désespérée, incurable en sa mélancolie, enfermée dans sa volonté muette, comme dans une tour, absorbée dans le regret d'elle-même !

L'idéal évanoui, et repliée de plus en plus sur son amour et sur elle-même, elle ne fut plus capable de ces élans passionnés, souveraines inspirations de l'amour en ces crises suprêmes, dont la violence qui sauve secoue deux âmes et les rend l'une à l'autre. Mais elle était du moins assez ardemment éprise pour savoir mourir maintenant du sentiment qui jadis la faisait vivre. Comme tous ceux qui aiment pour aimer, aucune souffrance ne la pouvait rebuter : après avoir traversé lentement et en s'attardant la phase de névrose, elle entra résolument dans celle de la douleur. Son amour était devenu sa vie, et doux ou amer, il ne dépendait plus d'elle de s'y soumettre.

Le lendemain du bal, quand Georges vint la demander chez elle, on lui dit qu'elle était absente : il éprouva une pauvre envie d'impatiente humeur... Mais on eût pu la voir derrière son rideau, l'épiant et pleurant !

CHRISTINE A MAÏA.

"Le jour des larmes est arrivé : il ne m'aime plus ! J'en suis sûre : l'illusion n'est plus permise, et tout est fini. Tu ne me console pas : ce serait inutile ; est-ce que je dis pas surtout, comme ces artistes maladroits, qui se défendent par la pitié : "Je te l'avais prédit !" — Mais moi, pleure avec moi ! voilà ce que je demande... ou plutôt ce que je demande rien... rien ne m'est resté... Ah ! chère, chère amie ! où es-tu ? Pardonne-moi ! Je t'offense peut-être : mais tu sais bien que ces paroles sont pas de moi à toi surtout !... Mais, maintenant, je souffre cruellement... et je ne puis pas souffrir... hélas ! je n'aurais que trop ! Il ne m'aime plus ! — Oh ! je sais que c'est la fin de moi ! — Comme il m'avait cependant ramené à cette vie qu'il brise aujourd'hui ! Il ne m'aime plus ! Depuis

deux jours je me répète ce mot à chaque heure, à chaque minute : il ne m'aime plus !... C'est pourtant un noble cœur ! L'infidélité lui répugne... il souffre comme moi !... Il lutte courageusement, généreusement... Mais tu connais ton amie, Maïa : tu sais si je suis femme à vouloir cette lutte, ou à jamais accepter un sacrifice. Oh ! comme on est puni de son bonheur ! Je mettais ma joie dans ce cœur qui venait à moi, de lui-même et en suivant sa pente... Je repoussais jusqu'à l'idée d'un lien qui lui eût enlevé, avec le pouvoir de se reprendre, la liberté de se donner à chaque instant ! et maintenant j'en suis à regretter de n'avoir pas même cette dernière consolation de sa présence assurée.

"Comment cela s'est-il fait ?" diras-tu. Eh ! que sais-je ? Sait-on jamais comment le malheur vient ? On ne le voit que lorsqu'il est venu. C'est d'ailleurs toujours la même histoire, et il n'y en a qu'une pour toutes les femmes. Il est arrivé ici une jeune Russe : on l'appelle Nadéje Borgiloff ; ni bien ni mal ; plutôt bien ; ce que les Français appellent la beauté du diable... dix-neuf ans ! Ah ! sont-elles fières de leur jeunesse !

Elles ont raison, après tout, puisque rien ne la remplace et qu'avec elle on se passe du reste... Ils se sont rencontrés ici ou là ; je ne sais ; n'importe ! Vois-tu, Maïa, j'avais tort peut-être de vivre ainsi dans l'isolement ; j'aurais dû aller plus souvent dans le monde...

Et quand j'y serais allée ?... Ah ! ta mère avait raison : on n'évite rien, et ce qui est écrit est écrit. Il l'a donc aimée, tout d'un coup, comme il m'avait aimée moi-même... et voilà le danger et le châtement de ces amours soudains : ils s'en vont comme ils viennent : rien avant, rien après !

Mais moi, chère, le croirais-tu ? j'y l'aime mieux depuis que je ne l'ai plus, non pas par ce vulgaire senti-

ment, trop commun chez la femme qui s'éprend de l'impossible et s'attache à ce qui veut la quitter, mais parce que, depuis ce moment surtout, j'ai vu combien il était noble et bon. Si tu savais comme il est déchiré, comme il voudrait m'aimer encore ! J'en suis réduite à l'admirer quand il me blesse ! Et pourtant, si je voulais... Ah ! chère amie, "si je voulais !" C'est ma dernière consolation, et il ne faut pas que j'en abuse. Oui, d'un mot je le ramènerais à mes pieds ; mais je sens que ce ne serait digne ni de lui ni de moi... Et puis... pour combien de temps ? L'homme qui s'est une fois relevé ne reste plus guère à genoux. Qu'il soit donc libre tout à fait, tout d'un coup, libre sans même un remords !... Je ne te trompais pas quand je te disais que je t'aimais bien et que je ne voulais être ni un chagrin ni un obstacle dans sa vie. Je sens maintenant la joie amère du sacrifice : ce sera sans doute mon dernier bonheur ici-bas !... Une chose me contriste pourtant : je crains qu'il ne soit point heureux. Si tu savais que de choses il faut pour qu'il soit heureux, lui ! Et il m'a dit tant de fois qu'il l'était avec moi ! Si j'étais sa sœur, à coup sûr il ne l'épouserait point : elle est ambitieuse et froide, j'ai vu cela tout de suite ; je crois qu'elle n'a de cœur que dans la tête. Le comte est riche ; il a un bel avenir ; il la mènera à Paris. Et voilà comme les mariages se font ! Crois-tu, Maïa, qu'il y a bien des hommes aimés pour eux-mêmes ? Et, quand nous les aimons ainsi, comment nous en récompensent-ils ?... Mais adieu, Maïa ! même avec toi je ne veux pas une plainte. Pendant ces rapides instants que le bonheur enchantaient pour moi, je m'étais toujours promis d'être douce au malheur quand le malheur viendrait ; c'est maintenant qu'il faut tenir parole. Adieu."

MAÏA A CHRISTINE.

"Tête folle, tu me fais peur ! Par bonheur, nous avons un congé. On traverse encore le Sund en traîneau ; attends-moi : je t'arrive. Chère Christine, tu vois une baronne à tes pieds ; y mets le baron, si tu veux ; mais, par grâce, je t'en conjure, pas de précipitation inutile, rien d'irrévocable, d'irréparable !... Rien, entendes-tu ! rien avant de m'avoir revue ! Attends ! c'est tout ce que je te demande pour quinze ans d'affection vraie ! Ah ! sois donc un peu malheureuse et tu verras si on t'aime !... Tu le vois ! je t'ai trop vue, elle me donne le frisson... Tu le sais, mon amitié est inquiète et troublée comme l'amour. Je crois que je suis née pour être une amie !... "ton" amie !... Si tu ne me promets pas d'être sage, je pars comme je suis, sans mes fourrures et sans mon baron..."

Mais ris donc un peu, malheureuse ! Tu vois que je ne veux pas pleurer. Adieu, Christine chère, je t'aime tendrement !"

GEORGES DE SIMIANE A HENRI DE PIENNES.

"Je te le donne en cent ou en mille ! Mais non, tu ne le devinerais pas. Jette ta langue aux chiens ; j'aimerais mieux te le dire tout de suite, et quand je te l'aurai dit, je te permets de ne pas le croire. La comtesse de Rudeville cette Christine que j'ai tant aimée, elle n'aimait tant... je le croyais ; mais, et elle aussi, j'imagine ? Elle a bien, mon cher, elle se marie... elle ne pas avec moi ! — Moi, elle m'a refusé. — Elle épouse un certain baron de Vendel, fort galant homme, je te le jure, et qui lui fait la cour, c'est à lui de justice à lui rendre, depuis dix ans, et tout le moins ! Tu vois que la vengeance est toujours récompensée. Moi, cependant, je ne me doutais de rien ; c'est un

m'a frappé comme un coup de foudre dont on ne voit pas l'éclair... Frappé! pas à mort, mais du moins assez étourdi, j'en conviens! Ce n'est point par elle que j'ai appris la nouvelle... elle n'a pas daigné me voir! C'est par le chevalier de Valborg, qui sait tout: c'est par le public, qui répète tout, comme un écho sonore et stupide.

Eh! cependant, il n'y a jamais rien de grave entre nous! Quand je dis "rien," si l'on cherchait, il y aurait peut-être un bout de coquetterie avec cette jeune Russe dont tu m'as parlé, Mlle Borgiloff. Un cotillon dansé jusqu'à une heure du matin: cela se voit tous les jours; un cheval emporté que j'ai arrêté par la bride: le premier gardarune venu en aurait fait autant; et puis encore, tu vois, je ne veux rien de caché, un gâteau des rois dont je t'ai donné la fève... Fallait-il la manger! Et voilà tout! Depuis ce temps, Christine est complètement changée. Du reste, nous ne sommes, ni elle ni moi, gens à querelles et à accommodements; le premier mot de paix doit être le dernier... et il n'a pas même été prononcé! Tu te rappelles ces blanches petites hermines de notre mère Bretagne? une tache les fait mourir. Ainsi de notre amour! Et encore, il n'y a que le soupçon d'une tache!

J'ai été vraiment triste, cent fois plus que je ne te pourrais dire. On ne s'empêchait pas en un jour ces puissantes maches du cœur sans que le cœur se saigne. Et elle? Eh bien, je t'avoue, j'ai parfois des craintes... J'ai aperçue un jour au fond de sa figure, si pâle!... après cela, elle était souvent pâle... Enfin, je suis allé pour la voir: je le devais, Henri, et ne l'eussé-je pas dû, je l'aurais fait encore! N'ai-je pas vécu de sa dépendance pendant une année, — une année si longue et si longue? — Avec une large parole, une caresse, tant de

choses sont réparées, tant de torts sont oubliés! Elle ne m'a pas reçu... Je suis retourné; on m'a répondu qu'elle n'était plus à Stockholm... Cela m'a mis un peu en colère. J'ai déliré un jour ou deux. Je crois même que j'ai été fort dur envers Nadéje. Mlle Borgiloff a tout supporté avec une résignation touchante... elle semblait me demander pardon de ce que je souffrais... C'est un bon cœur que cette jeune fille; elle mérite vraiment ce que je veux faire pour elle. Elle n'est pas riche; elle me l'a dit sans fausse honte et sans embarras bourgeois, comme une femme qui ne sait pas compter, mais qui veut tout dire. Mais n'ai-je point assez pour deux, et n'est-ce pas un bonheur de donner à ce qu'on aime?

Enfin, mon cher Henri, trois ou quatre jours de ma vie m'ont fait comprendre les tourments des âmes damnées! Je ne savais s'il fallait rompre avec Nadéje,... mais j'aurais-je pu? ou renouer avec Christine... mais l'eût-elle voulu?

Je suis allé un soir dans un salon où j'ai vu que l'on me regardait d'un certain air. Les femmes semblaient avoir pitié de moi. Tu sais cette pitié moqueuse, plus intolérable que l'insulte des hommes!

Le chevalier de Valborg est venu à moi. Je l'ai regardé dans les yeux. Je crois, Dieu me pardonne! que je lui aurais volontiers cherché querelle.

"Eh bien, cher, m'a-t-il dit, en me prenant par le bras, vous êtes philosophe?"

— Comme Chamfort, lui ai-je répondu: j'avale une coulèuvre tous les matins: cela m'aide à digérer le reste de la journée.

— Le moyen est héroïque: et aujourd'hui?

— J'en ai avalé deux.

— Cela se trouve bien!

— Achevez donc! De quoi s'agit-il?

— D'un mariage!"

Ce mot m'a fait froid.

—Et de quel mariage ? Du mien ?...
On va bien vite !..."

Et à part moi je me sentis fort irrité contre Nadéje.

—Non, reprit le chevalier : je veux parler de celui de la comtesse.

—Ah ! elle se marie.

—Vous ne le saviez pas ?

—Parole d'honneur ! et elle épouse ?

—M. le baron de Vendel !

—Cela devait être," ai-je répondu avec un assez mauvais rire.

Je n'ai rien à te cacher, Henri, même dans mes meilleurs jours, j'ai toujours été un peu jaloux de cet homme... La nouvelle m'a bouleversé. Elle ! Christine ! déjà ! elle qui paraissait m'aimer tant ! Comment croire aux femmes, à présent ?

—Eh bien, m'a dit mon bourreau, il me semble que la couleuvre vous reste dans la gorge !"

J'ai cru que les ongles m'allongeaient et qu'il me poussait des griffes. J'ai senti un nuage sur mes yeux ; j'aurais étranglé le chevalier avec délices. Il y a des moments dans la vie où l'homme civilisé disparaît chez moi pour faire place au sauvage. Dans ces moments-là, j'ai du sang de tigre dans les veines.

Mais j'ai réfléchi qu'une scène de violence, ce serait trop scandaleux pour le corps diplomatique, et j'ai répondu avec mon plus beau sourire que les deux mariages se feraient en même temps.

—Quel est donc l'autre ? m'a-t-il demandé avec un étonnement vrai ou feint.

—Le mien, ne vous déplaît-il ?

—Avec qui ?

—Avec Mlle Borgiloff.

—Me chargez-vous de l'annoncer à la comtesse ?

—Vous aviez-elle chargé de m'approuver le sien ?

—Non, en vérité.

—Alors, attendez ! Elle recevra un billet de part.

—Comme tout le monde ?

—Sans doute. Voulez-vous être mon témoin ?

—Je serai celui de Mme de Rudlen," me répondit-il.

Nous nous saluâmes avec assez de froideur, et je lui tournai le dos.

Le lendemain, je demandai solennellement en mariage Mlle Borgiloff. Elle me fut accordée par M. son père avec un empressement flatteur. Depuis ce temps-là, je dois être le plus heureux des hommes. Nadéje est jeune, elle est belle... elle m'aime... je l'aime aussi, puisque Christine en a été jalouse ! Je ne t'invite pas à la nocce, ce sera très-simple ; je n'ai pas la joie bruyante ; d'ailleurs nous nous haïssons : il faut à tout prix sortir ces positions fausses.

Nous n'attendrons pas la corbeille de Paris. Ma femme... ce mot me semble étrange sous ma plume, et je ne sais pas encore comment on l'écrit... ma femme, donc, ira la choisir un peu plus tard. Adieu. Si jamais tu as envie de faire des romans en action, songe à mon dernier chapitre."

XIV

A mesure que Georges s'était éloigné de Mme de Rudlen, le major s'était rapproché d'elle : uniquement par bonté, tout d'abord, et pour ne la point laisser à son isolement et à sa douleur ; puis bientôt avec la secrète espérance de la consoler pour son propre compte. Avec un sourire, Christine le rendait heureux pour huit jours ; elle lui sourit plusieurs fois dans la même semaine. Le malheur l'attendrissait au lieu de l'aigrir, et il y compatissait davantage chez les autres, mieux en l'éprouvant davantage.

Le baron rappela d'anciennes promesses.

—Je n'ai rien promis, répondit Christine.

—Vous ne m'avez pas défendu d'espérer.

—Le moyen de vous en empêcher ? M. de Vendel crut voir dans les paroles de Christine un acquiescement à ses vœux : il crut, à force de désirer, et il entourra Christine de soins plus empressés. C'était l'homme le plus incapable d'une indiscretion ; mais, si sa bouche était muette, ses yeux étaient éloquentes : ils parlaient de bonheur. Le monde traduisit, et, comme toujours, il fit un contre-sens : le chevalier de Valborg eut soin de le publier avec commentaires.

Il en revint quelque chose aux oreilles de la comtesse. Elle ne fit rien pour accréditer ces bruits ; rien non plus pour les démentir. Elle ne se préoccupait que de l'effet qu'ils pourraient produire sur M. de Simiane. Elle se disait qu'ils mettraient fin de toute manière à une incertitude maintenant intolérable. Si Georges l'aimait encore, ce coup violent, qu'elle n'aurait pas porté, le ramènerait à elle : et, comme elle suivrait alors les conseils de Maïa ! comme elle enlèverait d'indissolubles liens ce cœur inconstant par faiblesse, qu'il fallait rendre heureux malgré lui !

Si, au contraire, elle n'était plus aimée... aimée comme elle voulait l'être... si Georges n'avait plus pour elle qu'une reconnaissance tendre et des égards d'un cœur délicat, se préoccupant encore, alors même qu'il n'aimait plus, du mal qu'il peut faire à ce qu'il a jadis aimé, il fallait l'affranchir et lui donner d'elle-même cette liberté qu'il était trop noble pour demander jamais, mais qu'elle était trop fière pour ne pas lui rendre.

Christine, en agissant ainsi, obéissait à une inspiration généreuse ; mais elle comptait sans le dépit qui peut égarer les meilleurs calculs, sans la vanité, qui se trouve si souvent au

fond de l'amour chez les hommes. Elle ne savait pas encore combien Georges était capable de partis violents, de résolutions soudaines et désespérées... dussent-elles briser sa vie !

La nouvelle du mariage de la comtesse se répandit assez rapidement à travers la ville : on félicita le baron, qui s'en défendait mal, parce qu'il y croyait lui-même ; on approuvait Christine, qui ne se montrait guère. Le matin, dans le cercle des ambassadrices, on faisait des mots piquants sur le malheur de Georges. Il eut mettre la galerie de son côté en devançant la comtesse par son mariage avec Nadéje, qui fut officiellement annoncé.

La nouvelle en fut portée à Christine par Valborg, dont la main étourdie la frappait mortellement au cœur. Elle demanda des détails et les écouta avec une fiévreuse avidité. Elle voulait savoir si l'on disait que les fiancés s'aimaient.

—Ils s'adorent ! répondit le chevalier, et c'est un peu ma faute. Imaginez que c'est moi qui ai présenté le comte à Mlle Borgiloff !

M. de Valborg examinait en ce moment les feuilles dépliées d'un éventail chinois ; il ne put pas voir le regard navrant que lui jetait Christine.

—Il n'a pas perdu de temps, reprit la comtesse, entraînée comme malgré elle à revenir sur ce douloureux sujet.

—C'est encore moi qui en suis cause, dit M. de Valborg.

—Et comment cela ?

—En lui apprenant votre propre mariage.

—Ah ! Et comment a-t-il pris la nouvelle ?

—Très bien... c'est-à-dire très mal !... Je crois qu'il avait envie de me sauter à la gorge. Mais je lui pardonne de grand cœur, à ce pauvre Simiane : car enfin, comtesse, je comprends qu'on ne perde pas sans re-

gret une femme comme vous ; pour moi, je ne m'y serais jamais résigné."

Le chevalier attendit l'effet de ce compliment du dernier galant. Christine ne parut point y prendre garde.

"Ainsi, continua-t-elle, vous lui avez annoncé mon mariage comme une chose tout à fait arrêtée ?

—Positivement ! et c'est ce qui l'a décidé. Il a eu comme un éclair de rage dans les yeux... Il n'y avait pas là de quoi flatter infiniment la belle Nadéje ! Mais il s'est calmé bientôt, et je puis dire que je l'ai vu prendre sa résolution.

—Je trouve, chevalier, que vous avez mis à tout ceci un peu plus de zèle qu'on ne vous en demandait. Qui vous avait donc chargé de publier mes bans dans les salons ?

—Et mais ! comtesse, c'était la nouvelle du jour, et vous savez, les nouvelles, c'est toujours bon à raconter. Cela intéresse la conversation. Jamais je ne m'étais fait mieux écouter."

La comtesse leva imperceptiblement les épaules.

"A quand le mariage ? demanda-t-elle.

—On parle du 1er mars.

—Nous sommes au 20 février ! c'est bien mener les choses !

—Et vous, comtesse, quand ?

—Oh ! moi... il n'y a rien encore de certain.

—Comment ? dit Valborg en reculant son fauteuil, rien de certain !... Mais alors..."

Il regarda la comtesse, sur le visage de qui la douleur était peinte ; le jour se fit en lui ; il entrevit une partie de la vérité, et, saisissant vivement la main de Christine :

"Comtesse, comtesse, parlez-moi ! Mon Dieu, qu'ai-je donc fait ?

—Le bonheur de votre ami, sans doute ; il n'y a pas là de quoi vous affliger.

—Son bonheur !... Ah ! on n'aime pas deux fois.

—Non ! mais on aime cent fois... les hommes du moins ! Ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'ils s'adoraient ?

—Je ne sais pas ce que je dis ! reprit Valborg en cherchant son chapeau.

—Peut-être alors faudrait-il moins parler," reprit la comtesse avec douceur.

Elle ne lui fit point d'autre reproche ; mais, quand il eut laissé retomber la portière du salon, elle cacha sa tête dans ses mains et dévora ses larmes.

XV

Georges cependant brusquait les choses pour arriver à un prompt dénouement : il était d'une activité inquiète. "En voilà un qui aime sa femme !" disaient les observateurs superficiels ; un oeil clairvoyant eût aperçu plutôt les indices d'un cœur troublé qui voulait s'étourdir. Le vrai bonheur est plus calme.

Nadéje s'occupait de ses robes chiffonnées dans la corbeille. Elle ne s'aperçut point des soucis de son fiancé. On ne peut pas tout voir à la fois : elle regardait des dentelles. Peut-être Georges ne venait-il pas chez elle aussi souvent qu'il eût dû, mais n'auraient-ils point le temps d'être ensemble, puisqu'ils ne devaient plus se quitter ? Elle eut soin d'envoyer une lettre de part à la comtesse, avec une adresse de sa main. Georges ne le sut pas, et il eût tout sans doute le procédé d'un goût défectueux.

Toutes les échéances arrivent à leur jour. Georges regretta peut-être le matin du 1er mars, que l'année n'était pas bissextile ; mais le temps des flexions était passé : encore quelques heures, et le dernier mot de sa jeune et libre allait être dit pour

mais. Il n'avait pas un ami auprès de lui ; ses pensées, qu'il ne pouvait confier à personne, lui retombaient sur le coeur.

Nadéje était fille d'une mère polonaise : elle avait été élevée dans la religion catholique, apostolique et romaine. La bénédiction nuptiale dut avoir lieu dans la chapelle de cette communion, qui se trouve près du couvent des Dames-Françaises, et qui sert d'église à tous les catholiques suédois, ainsi qu'aux deux reines. On avait fixé l'heure de midi ; mais longtemps à l'avance une foule d'élite remplissait l'enceinte trop étroite. On y retrouvait tous les étrangers de distinction (c'est la formule consacrée) et toute la société élégante de Stockholm, moins Christine et le baron de Wendel. Le chevalier de Valborg, appuyé contre la grande vasque de porphyre rose qui sert de fonts baptismaux, paraissait soucieux. On eût dit que c'était sa fiancée qu'un autre allait épouser. Quelques jeunes gens placés autour de lui n'eussent pas demandé mieux que de le faire causer, mais il paraissait vouloir être distrait, ce jour-là, pour la première fois de sa vie.

Au coup de midi, quatre ou cinq figures s'arrêtèrent devant l'église. Le suisse, en grand costume, l'épée au côté, la hallebarde au poing, ouvrit la porte à deux battants. Georges parut, tenant la main à Nadéje.

La fiancée portait son beau costume avec une suprême élégance ; son long voile de dentelle blanche traînait derrière elle comme un manteau de reine. On l'accueillit par un murmure d'admiration. Peut-être eût-on pu trouver que, pour une jeune fille, elle montrait trop d'assurance ; mais elle était près d'être femme ! Quant à Georges, il avait l'impassible dignité de l'homme bien né qui sent tous les regards fixés sur lui et qui garde ses pensées et cache ses impressions.

Un vieux chapelain à cheveux blancs commença bientôt les cérémonies du rite catholique, au milieu d'une assemblée étrangère, qui admirait, non sans quelque étonnement, leur poésie grandiose, et les souvenirs bibliques des patriarches, mêlés aux pompes du sacrement ; il rappelait les images douces et charmantes de ces héroïnes de la famille, force et parure de l'homme, poésie de la tente, fleurs du désert, grâce du chaste foyer, Rebecca, Rachel, Ruth et Noémi, mères fécondes et bénies, et il invoquait sur les têtes inclinées les faveurs du dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui fit la race d'Israël aussi nombreuse que les grains de sable de la mer.

Quand le prêtre demanda tout haut au comte Georges de Simiane s'il prenait pour femme et légitime épouse Nadéje Borgiloff, présente devant lui, au moment où le fiancé prononça le "oui" fatal, on entendit comme une plainte de l'orgue, un rapide accord des touches effleurées, un soupir dans les tuyaux, un gémissement vague : Georges se défendit mal d'un trouble involontaire ; Nadéje le rappela à lui par un regard froid et ferme, et, à son tour, elle répondit d'une voix haute et sonore. Le prêtre monta à l'autel et célébra la messe ; puis, à l'instant marqué par la liturgie, il se tourna vers l'assemblée et revint près des époux ; deux jeunes hommes soulevèrent au-dessus de leurs têtes les plis flottants du voile symbolique : le rideau de l'orgue s'agita ; un prélude d'une harmonie douce et triste jeta sur l'assemblée le frisson nerveux des grandes émotions ; bientôt le chant se dégagera du groupe harmonieux des accords, vibrant, pathétique, inspiré. Une mélodie légère, aérienne, ailée sembla voltiger sous les arceaux de l'église et planer sur la tête de la foule ravie. Peu d'artistes, à Stockholm pas plus qu'ailleurs, eussent été

capables de communiquer ainsi leur âme à l'ivoire insensible. On se regardait sans comprendre. Georges seul avait compris ; car, dès les premières notes, il avait reconnu ce chant d'amour et de mélancolie, entendu pour la première fois sur le bateau de Skokloster, et que, par un beau soir d'été, Christine avait joué pour lui, près des fenêtres ouvertes du salon, dans son cottage de Haga. C'était le lied d'alécarlien :

Perlus tous deux dans la steppe infinie !

“Vous me le jouerez souvent ?” avait-il dit à la comtesse. Ni l'un ni l'autre ne songeait alors qu'ils dussent, elle le jouer, et lui l'entendre jamais en de telles circonstances !

L'essaim confus des souvenirs se leva tout à coup dans son âme, chantant et battant des ailes : il se rappela les joies évanouies du passé, ces joies profondes et pures dont elle l'avait si souvent enivré ; il se rappela cette inépuisable et serotaine tendresse de toutes les heures et de tous les instants : ce dévouement ingénieux, infatigable, toujours présent ; cette délicatesse de l'esprit et cette prévenance du cœur, visibles dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, comme si elle eût trouvé le suprême bonheur dans le don de sa vie incessamment renouvelé. Puis il se demandait comment il avait payé ces dettes sacrées du cœur ; il s'accusa tout bas d'ingratitude ; il se dit que sa précipitation devait être une injure pour Christine... même coupable ! Et, si elle était coupable, la faute ne venait-elle pas de lui ? S'il y avait oublié des deux côtés, qui donc avait donné l'exemple ? Pour la première fois, depuis sa résolution prise, il eut peur. Le doute lui vint avec tout son cortège de remords et de poignantes amertumes... Il s'avoua

tout bas qu'il avait compromis son bonheur ; une voix intérieure et puissante lui disait qu'il avait tué le bonheur d'une autre ! Et, quand il cherchait s'il y avait des remèdes à ces malheurs qui étaient des fautes, le gètré, l'autel, sa fiancée, sa conscience, tout répondait : “Il est trop tard !”

Les deux époux s'étaient agenouillés sur les coussins de velours, pour écouter les dernières prières. Georges laissa tomber sa tête dans ses mains et oublia le monde.

Cependant l'orgue jouait toujours ; on le sentait frémir sous les attaques nerveuses de l'artiste inconnu. Il avait repris le thème primitif et le conduisait à travers ces variations habiles, qui sont comme les nuances de la pensée et les demi-teintes du sentiment. Quand la mélodie descend des hautes sources de l'inspiration, elle trouve les accents qui remuent le cœur et pénètrent l'âme. L'émotion a partout le même langage, et rien ne ressemble plus à un chant d'amour que le chant de la prière. Ce lied, trouvé au fond des bois par quelque paysan rêveur, agrandi par l'art de venait, sous des mains habiles, le poème harmonieux de la tendresse ineffable et des douleurs cachées... Ceux qui connaissent la langue passionnée des sons soupçonnaient vaguement, chez l'exécutant, une de ces tragédies sans paroles de la vie intime, qui se jouent au fond de l'âme dans les moments suprêmes. Tantôt la phrase mélodique semblait emportée dans un orage de notes brûlantes, une ardeur fiévreuse précipitait son rythme entraînant ; tantôt elle se berçait comme au souffle d'une rêverie douce, et sa mélancolie semblait sourire ; mais on se demandait de combien de larmes de tels sourires étaient faits. Tout à coup le clavier se troubla ; le rythme entrecoupé se dérobait sous les doigts qui ne le dominaient plus ; la mesure, abrupte et lan-

guissante à la fois, vacillait comme la flamme sous le vent... Dans la foule, on ne respirait plus ! Mais bientôt la grande âme douloureuse rassembla ses forces dispersées comme pour un dernier effort ; elle embrasa de ses flammes le clavier insensible ; des notes de feu s'en échappaient, des effluves amoureux couraient dans l'air... Puis tout à coup le calme se fit, l'harmonieuse tempête s'apaisa, la phrase primitive reparut, douce, naïve et simple, comme soupirée par la voix d'une jeune fille. Et lentement, elle s'éteignit sur les touches frémissantes, comme la plainte qu'on étouffe sur des lèvres dans un baiser !

La cérémonie s'achevait. La foule sortit dans un tumulte d'émotions impossibles à dépeindre. On avait presque oublié les époux. Quelques jeunes gens se groupèrent devant les portes de la chapelle pour attendre la sortie de l'artiste : "Il joue, disait-on, comme Jenny Lind aurait chanté." On attendit vainement. Quand le suisse vint pour fermer la porte, on l'interrogea. Il répondit qu'il ne savait rien, mais que la tribune de l'orgue s'élevait sur le couvent, et qu'il était inutile de former des attroupements devant l'église !

XVI

Christine, avons-nous besoin de la chercher au docteur ? était rentrée chez elle par des rues détournées, qui longeaient les vastes jardins du couvent. Elle trouva Maïa établie dans son salon. La baronne de Bjorn était arrivée le matin même du mariage. Elle s'était accourue chez son amie et, ne la trouvant pas, elle l'avait attendue, proie à une inquiétude pleine d'au-

resses. Mme de Rudden, que l'excitation de la crise ne soutenait plus, se jeta, ou plutôt se laissa tomber dans les bras de la jeune baronne. Un

profond sanglot souleva sa poitrine ; ses yeux étaient secs, mais ses mains tremblaient ; son front brûlait l'épaule de Maïa, sur laquelle il s'était posé. Maïa lui prit la tête et la baisa tendrement, puis elle l'éloigna un peu, comme pour mieux la voir. Elle fut effrayée des changements rapides que la douleur avait produits sur cette beauté si radieuse. Il y a un âge où les femmes ne doivent plus souffrir : elles ne se conservent que dans le calme heureux, les orages du malheur les effeuillent, comme les orages de l'atmosphère les dernières roses de l'automne.

"Ce n'est plus moi ! murmura Christine ; tu ne peux pas me reconnaître."

Maïa la fit asseoir près du feu, lui ôta son chapeau et sa pelisse ; Christine se laissait faire comme une enfant malade. Maïa se mit à genoux devant elle et prit ses deux mains, qu'elle réchauffa dans les siennes.

"Mais parle donc ! lui dit-elle tout à coup, tu me fais peur !

— Je te fais peur ! répéta Christine comme un écho.

— Eh ? sans doute, reprit Maïa ; voilà dix-huit mois que je ne t'ai vue, et tu ne veux pas même me regarder !

— Je te fais peur aujourd'hui ; demain je te ferai pitié.

— Fais-toi ! dit Maïa ; j'aime encore mieux ton silence ! Tu roules, j'en suis sûre, quelque méchante pensée dans ta pauvre tête vide. Jure-moi que jamais...

— Quoi ? fit Christine... Puis, comprenant tout à coup : "Me tuer !" dit-elle. Et elle ajouta avec un regard où l'on pouvait mesurer la profondeur de son désespoir : "Se tuer !... Il n'y a que les impitients qui se tuent... A quoi bon ? est-ce qu'on ne meurt pas ?

— Ah ! reprit Maïa, tu es cruelle pour ceux qui t'aiment.

— Ceux que j'aimais ont été si bons

pour moi ! répondit-elle avec un sourire égaré.

—Allons ! dit Maïa d'un ton de douce autorité, c'est assez ! chasse ce souvenir : je le veux : oublie !

—Oublier ! Comment fait-on ? je n'ai jamais su.

— Ah ! reprit l'aimable femme fondant en larmes, tu as raison, Christine, je ne puis même plus consoler... Laisse-moi donc pleurer avec toi !

Christine était assise au coin de la cheminée, dans un grand fauteuil ; Maïa, toujours à ses pieds, posa la tête sur ses genoux. Bientôt Christine sentit ses mains toutes baignées d'une chaude rosée de pleurs. Peu à peu ses nerfs se détendirent, ses sanglots longtemps contenus éclatèrent ; puis les larmes vinrent, abondantes, qui le calmèrent un peu. Dans la douleur comme dans la joie, les larmes, c'est toujours le trop-plein du cœur !

Maïa, cependant, sous l'ingénieux prétexte qu'une maison depuis longtemps inhabitée est froide et malsaine, ne voulut point aller demeurer chez elle, où ses gens l'attendaient ; elle obtint de son mari la permission de venir s'établir auprès de Christine, pour amortir au moins ces premières atteintes des grandes souffrances, qui frappent parfois sur les organisations nerveuses comme le coup de marteau de la folie. Elles vécurent ainsi, toujours ensemble, près de deux semaines, dans une intimité bienfaisante, ne recevant qu'un chevalier de Vaiborg, qui comprenait enfin l'étendue et l'intensité du mal qu'il avait fait, et le major, qui avait toutes les délicatesses comme il avait toutes les ardeurs de l'amour vrai. Il comprenait trop les tristesses de Christine pour ne pas les respecter. Deux jours avant le mariage de Georges il avait quitté Stockholm ; il n'y revint qu'une semaine après. Il observait ces secrètes convenances du cœur qu'aucune civilité n'inscrivait dans son code puéril et hon-

nête, mais que devinent si bien certaines natures.

La présence de Maïa rendait possibles de plus fréquentes assises chez Christine. Il essaya de la distraire. Enfin, assuré de l'appui de la baronne, il reparla de son mariage. Ce seul mot effaroucha Christine pendant deux jours ; les regrets ont aussi leur pudeur. Le major crut qu'il s'était trop hâté et il résolut d'être plus patient à l'avenir ; mais on devinait son silence.

Un matin, ils déjeunaient tous deux. Christine, qui remarquait sa tristesse, lui tendit la main par-dessus la table.

—Mon ami, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander.

—Parlez, chère Christine, vous savez qu'elle est accordée d'avance. Il me semble qu'en me le demandant que c'est à moi que vous le faites.

—Vois comme il est bon ! dit-elle se retournant vers Maïa.

—Oui, dit Maïa, je sais que c'est les des hommes ; mon cher baron ne vient qu'après.

—Eh bien, mon ami, reprit Christine en lui jetant un regard qui eût avoué un digne, il faut que vous me parlez, donnez le mal que je vais vous faire.

Une vive émotion se peignit sur les traits du major, mais il ne répondit rien.

—Que veux-tu dire ? demanda Maïa non moins inquiète ?

—Mes amis, reprit Christine, je suis pas bien, depuis quelque temps je souffre.

—Je le vois bien, dit le baron.

—Et vous ne m'en parlez pas !

—C'est que je ne saurais vous en parler, reprit-il en hochant tristement la tête ; du moins maintenant ! ajoutez il en essayant de sourire.

—Ni maintenant, ni jamais ! dit Christine, j'en ai grand'peur.

—Toujours tes folles idées, fit Maïa avec un mouvement d'épaules.

—Pne faut donc pas songer au mariage à un mariage que...

—Que vous ne désirez pas, interrompit le major.

—Par lequel les forces me manquent, reprit Christine.

—Comme vous voudrez, comtesse...

—C'est pas l'heure de vous apprendre ces sottises ; vous les connaissez. Ce que vous faites est toujours bon.

—Vous ne perdez pas grand'chose !

—En regardant ses bras amaigris et ses mains diaphanes.

—Ça me est juge de ses malheurs, dit le baron avec un sourire triste ; je ne plains pas ; mais du moins laissez-moi croire que je pourrais me débiter.

—Ah ! murmura Christine en cachant sa tête dans ses mains, la vie est un jeu cruel ! Quels nobles coeurs de faire ! et pourtant, je ne l'ai pas voulu ! N'est-ce pas mon ami, que je ne l'ai pas voulu ? Le malheur est venu ! Que faire, mon Dieu ?

—Tout pour vous, Christine ; rien de moi !

—Et moi-même comme j'aimais l'autre ! dit Christine.

—Si vous voulez, reprit le major, je ne le voudrais plus !

—Ah non ! dit-elle, comme on proie de l'erreur s'oublie. Non ! restez.

—Vous et Maïa, vous êtes malheureux nos seuls amis. Si vous partez, elle seule, toute seule... et il n'est plus temps encore. Un peu de patience ! Maintenant je vous désire autour de moi. Vous voulez bien ?

—Le baron se tourna vers Maïa, sans dire une parole.

—Mes amis, c'est que j'ai le droit de le dire, reprit la comtesse en montrant ses mains.

XVII

On n'est pas impunément le jeune mari d'une jolie femme. Les sept ou huit semaines de la lune de miel s'écoulerent pour Georges dans une sorte de fièvre de plaisir, au milieu des fêtes, au sein d'une dissipation étourdissante. Nadéje l'entraînait ; il n'avait pas le temps d'être malheureux.

Mais, au premier relâche, et dans l'intervalle de deux plaisirs, la pensée de Christine lui revint, et, une fois venue, elle resta, assidue, obstinée ; le remords troubla ses joies mondaines. Bientôt il s'aperçut que Nadéje n'était pas celle qu'il avait rêvée. Le mariage commençait. Il croyait avoir épousé une femme ; il ne trouvait qu'une poupée, qui passait sa vie à s'habiller et à se déshabiller. Stockholm fut ôté de ses toilettes ; mais les femmes qui ont de si belles robes font en général plus de plaisir aux amis qu'à leurs maris. A vrai dire, Georges n'avait plus d'intérieur depuis qu'il était marié. Il éprouva quelques moments d'ennui ; sa pensée fit beaucoup de chemin en arrière. Il était certain maintenant d'avoir passé à côté de son bonheur. C'est ce qui arrive à beaucoup dans ce monde. Comme tous ceux qui sont malheureux, il devint injuste, et, intervertissant les rôles, il accusa Christine de l'avoir sacrifié. Quand il se trouvait seul, il songeait aux heures charmantes passées près d'elle, si rapides et tellement remplies.

Il s'aperçut bientôt que Nadéje ne l'aimait point, et il en souffrit ; non point dans sa tendresse, qu'elle n'avait point éveillée, mais dans son orgueil si adroitement flatté d'abord, et maintenant si rudement déçu. Il vit clairement que l'ambition seule, avec l'intérêt, avait guidé son choix, et il en ressentait un mécontentement se-

cet, que mille causes chaque jour venaient irriter encore.

Sur beaucoup de choses, Nadéje et lui n'avaient point la même façon de voir. Sur beaucoup d'autres, Nadéje n'avait même pas d'opinion. Quand une pointe d'aigreur convenait entre eux quelque querelle, Georges se rappelait cette sympathie si profonde entre la comtesse et lui, que d'un achevait toujours la phrase que l'autre avait commencée, comme si tous les deux n'avaient eu qu'une pensée. Il se disait qu'au lieu d'être un obstacle dans sa vie, elle en eût été la force, le conseil et la raison. Bientôt il éprouva contre le baron des accès de jalousie âpre. La jalousie était la seule nuance de l'amour que Christine lui eût encore jamais fait connaître.

Il s'étonnait cependant que le mariage de la comtesse fit si peu de bruit à Stockholm : il se demandait si l'on ne voulait point avoir des ménagements pour lui. Christine était capable de tous les raffinements. Au lieu de lui en savoir gré, il s'en irritait. Enfin il interrogea le chevalier de Vallborg, le seul des amis de la comtesse qu'il vit encore.

"Elle ne se marie pas ! dit le chevalier : et, si j'en crois le baron de Vendel, si je m'en crois moi-même, elle ne se mariera jamais. Ah ! mon cher comte ! vous êtes un homme dangereux ; mais, cette fois, je ne vous en fais pas mon compliment : vous avez brisé le cœur d'une pauvre femme qui méritait mieux."

Cette parole de Vallborg fut pour Georges le dernier trait de lumière. Il courut chez la comtesse, égaré, fou de douleur.

On lui dit que Mme de Rudden était sortie. Il revint trois fois en deux jours, et comme, à la dernière tentative, il voulait forcer la porte, qu'un groom n'osait pas trop défendre, le vieux valet de chambre accourut.

"Que veut monsieur ? demanda-t-il en reconnaissant Georges.

--Ne puis-je voir Mme la comtesse ?

--On ne la voit pas !

--Pas même moi ?"

Le vieux serviteur le regarda sans répondre.

"Est-ce que Mme de Rudden ne se voit pas ?

--Non, monsieur.

--Quand recevra-t-elle ?

--Mme la comtesse ne l'a pas dit."

Georges rentra chez lui fort triste. C'était une de ces natures à la fois faibles et violentes, que les obstacles irritent. La femme qu'il ne pouvait plus obtenir était précisément celle qu'il était le plus près d'aimer. Les regrets se mêlèrent aux remords, et il entra dans une phase de tortures morales qui devint à ses propres yeux le commencement de l'expiation. Nadéje ne s'aperçut de la tristesse de son mari que pour s'en plaindre ; elle lui-même échapper quelques mois de l'expiation âpre, qui n'étaient que propres à ramener le calme dans l'âme troublée du comte de Simiane.

A quelque temps de là, il rencontra Mme de Björn ; il la connaissait peu et savait qu'elle était l'amie intime de la comtesse. Il alla droit à elle. Mais voulut l'éviter ; mais il parut si malheureux, qu'elle ne put pas le courager.

"Si vous saviez ce que je souffre," dit-il en l'abordant.

--Vous ne faites que votre devoir," riposta la baronne.

L'amie de la comtesse était à peu près de son âge ; c'était une belle personne ; un poète de la cour l'avait comparé ses yeux à deux poires follets. Ils en avaient l'inquiétude et le mouvement. Mme de Björn n'était pas grande et n'avait son surnom de "petite baronne" ; mais elle était charmante ; ses yeux, ses mains, ses épaules, ses joues, ses mains, ses épaules, lors dans leurs fossettes de petites nœuds.

Amours. Avec cela, vive, pétulante, poseur sur la main, et la main ouverte ! Elle marchaudait la vérité à personne et se faisait assez craindre de ceux qu'elle n'aimait pas.

« Je n'ai pas l'honneur de vous commander, dit Georges, qui savait que son mauvais cas est niable ; de grâce, expliquez-vous. »

« Non, ce serait trop long et c'est inutile. Si votre conscience ne vous a tout dit, je n'ai rien à vous apprendre. »

Maïa parlait d'un ton qui ne permettait guère de réplique. Georges essuya la tête sans répondre.

« Voilà comme vous êtes tous, reprit-elle en le regardant fixement ; parce que vous savez vous faire aimer, et que vous croyez que tout est dit et que vous n'avez plus rien à vous demander ; vous m'avez une femme par votre instance et vos légèretés ; vous en avez une autre pendant qu'elle se marie... et il faut encore qu'on vous en donne ! ajouta-t-elle avec une ironie tout à fait plus poignante qu'elle la sonne d'avantage. Eh bien, non ! souffrez un peu, comme vous avez fait souffrir... c'est maintenant ce qui vous arrivera de mieux, s'il y a encore là-haut ! »

« Mais regardez-moi donc ! s'écria Georges en lui prenant la main, et voyez ce que je suis pas assez puni ! »

« Je n'ai rien dit, reprit Maïa en s'adoucisant, que vous êtes malheureux, et cela devrait à vous rendre quelque chose ; si je pouvais oublier ce que je vous ai dit hier... Ah ! si vous assistez encore moi à ces tortures d'une femme... »

« C'est plus que je ne puis supporter ! Georges en se levant d'un bond chez elle ! allons chez elle ! je vous supplie ! »

« Non ! je vous le défends : vous n'êtes point préparée à vous re-

« Comme vous voudrez ! » murmura-t-il en baissant la tête.

Maïa n'était point encore désarmée, elle profita, elle abusa peut-être du silence et de l'abattement du jeune homme, et sans pitié, avec cette éloquence particulière aux femmes, et qu'elles ont parfois à un si haut degré, quand la passion parle en elles, elle lui peignit l'amour de Christine, si ardent, que, n'ayant plus d'autre aliment, il se dévorait lui-même ; si profondément dévoué, que, pour assurer le bonheur de l'autre, aucun sacrifice ne lui avait coûté, pas même le sacrifice de soi ; un amour tel, ou un mot, qu'un homme ne le rencontre pas deux fois dans sa vie. Quant à son mariage avec le baron, ce n'était qu'une fable. L'idée ne venait pas d'elle ; car jamais elle n'eût consenti à contrister un homme digne de son estime et qui souffrait pour elle ; et, cependant, elle ne l'avait point repoussé tout d'abord, parce qu'elle ne voulait point devoir l'amour de Georges à un serupule ou à un remords.

« Et pourtant je l'aimais ! s'écria Georges, en de toute mon âme ! »

« Vous voyez bien que non, reprit Maïa, puisque vous en avez épousé une autre. Est-ce qu'elle n'était pas aussi jalouse que vous ? est-ce qu'elle n'a pas souffert autant que vous ? Cependant Mlle Bergiloff ne l'a pas jetée dans les bras du major. »

Georges ne trouvait pas une réponse ; il éprouvait ce vertige qui nous prend quelquefois quand nous nous penchons sur les abîmes.

« Quittez-moi maintenant, dit la baronne ; il est deux heures ; il faut que je rentre chez elle. »

Georges baisa la main qu'elle lui tendait ; elle y sentit tomber une larme.

« Portez lui mes respects, mes regrets, » murmura-t-il d'une voix suppliante ; il allait ajouter... et mon amour ! il n'osa point.

— Ah ! dit Maïa en regardant la goutte amère qui tremblait encore sur sa main, c'est cette larme qu'il faudrait lui porter ! »

Quelques instants après, elle entra chez la comtesse.

Christine était étendue sur la chaise longue ; elle se leva, et, aussi vite que ses forces le lui permirent, courant au-devant de son amie :

— Tu l'as vu ! dit-elle en remarquant son trouble ; ce visage a vu Georges ? »

Maïa lui passa un bras autour des épaules, et, la baisant au front, doucement, elle la contraignit à se rasseoir.

— Si tu n'es pas calme, lui dit-elle, tu ne sauras rien.

— Mais tu vois bien que je suis calme, dit Christine en cachant ses mains qui tremblaient. Je suis très calme ; mais parle, parle donc ! »

Maïa fut obligée d'avouer son entrevue avec M. de Simiane ; et, comme elle prenait toutes sortes de précautions et de ménagements, choisissant ce qu'elle voulait dire et taisant ce qu'elle devait cacher :

— Non, tout ! dis-moi tout ! » s'écria la comtesse avec une exaltation mal contenue.

Maïa lui raconta leur entretien avec la plus scrupuleuse exactitude. Une fois ou deux, il lui arriva de se servir des expressions mêmes de Georges.

— Oui ! je reconnais ce mot-là, dit Christine, c'est ainsi qu'il a dû parler ; il me semble l'entendre ! je distingue son accent et sa voix ; une voix charmante dont le timbre caresse... »

Maïa vit bien qu'elle ne réussirait pas à la calmer ; elle laissa la crise suivre son cours, espérant quelque adoucissement de sa violence même. C'était la première fois, depuis le mariage de Georges, qu'elle parlait avec tant d'abandon.

— Ainsi, disait-elle quand Maïa eut terminé son récit, il n'est pas même

heureux, et je me suis perdue complètement ? »

On l'entendit à plusieurs reprises répéter encore, comme en se parlant à elle-même : « Il n'est pas heureux ! »

Peut-être ceux qui ont étudié beaucoup le cœur humain... des hommes prétendent-ils qu'au milieu de ses regrets, si vifs d'ailleurs et si sincères, il se glissait à son insu une secrète joie de voir que Georges n'avait pas trouvé auprès d'une autre le bonheur qu'il avait goûté près d'elle, que cela n'avait chassé son image, et qu'il aimait encore.

Maïa suivait attentivement sur ses visages tout ce travail de la pensée rapide. — Veux-tu, dit-elle en prenant sa main brûlante en la regardant fixement dans les yeux, veux-tu le savoir ? »

Un éclair passa sur le visage même de la comtesse. Elle se jeta au cou de Maïa.

— Oui ! » lui dit-elle tout bas. Puis elle releva la tête, pâlit, mit sa main sur sa poitrine, et, au bout d'un instant de réflexion : « Non ; reprit-elle non, cela ne se peut pas, car cela ne doit pas !... Pas maintenant, au moins, pas encore... mais bientôt », ajouta-t-elle avec un sourire qui eût rendu Georges fou d'amour et de douleur.

Georges, cependant, avait repris son bon gré, mal gré, la vie du monde ; le fallait ; ne fût-ce que pour être un éclat inutile. A travers les nuits et les soirées, il traînait le boulet du jugal, comme un forçat du mariage. Les femmes qui ne voyaient pas Christine commençaient à la plaindre tout bas.

La comtesse ne sortait point ; elle cachait le deuil de son cœur. Maïa soignait comme une sœur. Le mariage eut deux ou trois belles années. Un jour, le soleil frappait les fenêtres avec la pointe d'or de son

—Voilà ! Maia jeta une pelisse de fourrure sur les épaules de Christine.

—Vas-tu boire un peu d'air ? lui dit-elle ; cela te fera du bien !"

La voiture attendait tout attelée dans la cour.

—Où allons-nous ?

—Je ne sais ; où tu voudras, n'importe ! nous allons pour aller ! à l'écart, par exemple ?

—S'il !" dit Christine assez nonchalamment.

La voiture s'engagea dans les faubourgs, longea les bassins du port — et la glace, soulevée par le flot de la Baltique, se détachait déjà — passa devant la caserne du Roi, et s'engagea dans un parc superbe, semé de villas, de châteaux, de jardins, de statues en plein vent, de cafés en plein air, où la bourgeoisie de Stockholm fête le dimanche et vient se réjouir pendant les beaux jours d'été. Les des endirent près du château de Söndal la vallée des roses, non loin de cette belle coupe de porphyre, la plus grande du monde, dont les bords ne manquent jamais de meubler avec leurs cannes le diamètre de la hauteur. Christine était mieux capable de marcher.

—Allons voir les chênes," dit Maia.

Le longue avenue de pins, qui ondulait avec les plis du terrain mégalo, conduisit jusqu'au rond-point duquel se dresse un bouquet gigantesque de sapins centenaires, jetant leurs fortes branches entre les rochers de granit, au vent comme un panache sur le toit de la ville. Les deux femmes se dirigèrent à pas lents une clairière au milieu des pins ; mais, au moment de franchir une autre allée qui conduisait à un petit chalet suisse dominant le ruisseau loin. Christine s'arrêta tout à coup. Elle avait aperçu Georges qui se tenait à elle.

—Regarda Maia.

—Je savais," dit Mme de Björn.

—Elle se pressa en frissonnant

contre son amie. Toutes deux s'assirent sur un banc. Georges s'approcha et se tint un moment devant elles, immobile et muet.

Il releva les yeux, et, en voyant Christine si changée, il sentit une immense pitié s'emparer de lui.

—Je vous fais peur, Georges ?" dit Christine en remarquant l'émotion qui s'était emparée de lui.

Deux larmes jaillirent des yeux du jeune homme.

—Tu vois bien qu'il m'aime encore ! fit-elle en serrant le bras de Maia.

—Oh ! toujours et plus que jamais !

—Taisez-vous, reprit-elle en levant la main comme pour la poser sur les lèvres de Georges, taisez-vous ! vous n'avez plus le droit de me le dire.

—C'est vrai, fit-il en gardant sa main, et d'une voix où il y avait des larmes ; mais j'ai du moins le droit de m'accuser d'avoir méconnu la plus chère et la plus adorée des femmes !

— Ne vous accusez pas, reprit Christine ; sans doute je ne devais pas être heureuse. Il y a eu dans ma vie plus d'un malentendu cruel ; celui-ci fut le plus cruel de tous. Mais, enfin, des deux parts la loyauté est sauvée ; consolez-vous, car je crois que maintenant j'aime ma douleur."

Insensiblement l'émotion la gagnait ; Maia s'en aperçut.

—Christine, lui dit-elle, il faut partir." Et elle se leva la première.

—Encore une minute !" dit Georges.

La comtesse ne dit rien, mais elle regarda son amie.

—Impossible ! reprit Maia ; c'est assez, c'est trop déjà !

— Ne vous revoyrai-je point ? demanda Georges avec la timidité d'un amoureux de quinze ans.

—Je le voudrais, reprit Christine, mais cela serait mal ; vous êtes le mari d'une autre. Je serai franche et droit jusqu'au bout, même contre moi ! Je devais peut-être cette suprême entrevue à votre douleur et à votre

passé... plus serait trop ! Adieu !”

Le comte fit un geste de désespoir violent.

“Georges, dit-elle en lui prenant la main, épargnez-moi ! laissez-moi ma conscience. Que me resterait-il si je ne l'avais plus ?”

Maïa fit deux ou trois pas dans l'allée, les longues aiguilles des pins, broyées par ses petits pieds innocents, faisaient entendre un craquement sec : elle revint à Christine et toucha son bras.

La comtesse voulut se lever. Ses forces la trahirent : elle se rassit et appuya sa tête contre le tronc du chêne auquel on avait adossé le banc rustique. Un vif incarnat couvrait sa joue, une toux sèche déchira sa poitrine. Bientôt elle pâlit en regardant Maïa. Quand elle retira le mouchoir qu'elle avait posé sur ses lèvres, Georges s'aperçut qu'il était rouge. Il ne trouva plus une parole : il y a des sentiments que les mots n'expriment pas. Sans la présence de Maïa, il l'aurait prise dans ses bras, serrée contre son cœur, et leurs deux âmes, plus que jamais éprises eussent oublié le présent et retrouvé le passé.

Devant l'amie, si indulgente qu'elle fût, chacun devait garder ses pensées.

Enfin la comtesse fit un effort : elle se leva et prit le bras de Maïa en adressant à Georges un signe d'adieu.

“Ne venez point ! lui dit Mme de Rjorn ; les gens sont au chalet, et il ne faut pas qu'on vous voie.”

Georges, immobile à la même place, les suivit du regard. Christine traversa la pelouse lentement, et avec la grâce languissante d'un beau cygne blessé. Elle se retourna une dernière fois pour le voir. Mais bientôt les deux femmes entrèrent sous une allée d'oliviers et de tamarins ; un pli de terrain les cacha tout à fait.

Georges, resté seul, s'enfonça sous les plus sombres taillis du parc ; il ne

retra chez lui que vers le soir. Nul, je n'avais dîné sans l'attendre, et était allée chez une de ses amies, où l'on répétait un certain quadrille, appelé les “Lanciers”, vieille danse de jeunesse, que deux merveilleuses de Vienne venaient d'importer en Suède. Il put donc jouir en paix de l'acrobatie de sa douleur, et savourer avec ses larmes ce que le poète anglais appelle “the joy of grief !” Depuis qu'il avait revu Christine, il sentait le besoin de se cacher à tous les yeux et de vivre avec sa pensée solitaire. Cependant sa douleur avait retrouvé le calme. Il respectait trop les volontés de sa malheureuse amie pour se présenter chez elle ; mais il passait chaque jour dans la rue de la Reine : il voyait au moins sa maison. Un matin, il trouva les volets fermés : un voisin lui apprit que Mme de Rallden avait quitté Stockholm.

Quelques jours après, il recevait une lettre de Maïa, portant le timbre de Lübeck. La baronne lui annonçait que Christine, plus souffrante, avait décidé de quitter la Suède et chercher un climat moins rigoureux.

Georges resta trois mois sans nouvelles, livré aux tortures de l'incertitude et de l'absence, les plus grandes des maux pour une âme aimante.

Un matin que M. de Simiane travaillait dans son cabinet, un domestique que sans livrée fut introduit près de lui. Cet homme venait l'avertir qu'une femme l'attendait en voiture dans une rue voisine qu'il lui nomma. Georges le suivit et aperçut bientôt la voiture. Un mouchoir s'agitait, une portière s'ouvrit ; il monta, et le cocher sans attendre d'ordres, lança ses chevaux. Georges, à travers les doubles plis du voile noir, avait reconnu Maïa dont les cheveux blonds éclairaient son visage. Il la regarda avec une inquiétude profonde, mais sans oser encore l'interroger, bien qu'il eût

un nom dans le cœur et sur les lèvres.

—C'est maintenant qu'il faut venir ! dit la baronne en lui serrant la main.

Elle releva son voile ; il vit qu'elle avait pleuré.

—Et Christine ? demanda-t-il, mais tout bas et comme un homme qui craint d'entendre sa voix.

—Vous allez la voir, dit Maïa ; du courage !

Georges jeta un regard distrait à la portière : il reconnut la route de Haga, qu'il avait si souvent parcourue pour aller chez la comtesse. Il eût voulu donner des ailes aux chevaux. Enfin, on arriva.

L'attelage fumant franchit la grille de fer doré que tant de fois sa main tremblante avait ouverte. Il contourna un tapis de gazon anglais, semé de bouquets d'arbres, et s'arrêta devant un petit perron de quatre marches, dont les houblons verts et le chèvrefeuille brodaient la rampe de festons flottants. C'était une radieuse matinée ; juin souriait à la terre amoureuse et rajeunie ; il y avait des chansons dans tous les arbres ; le soleil étincelait dans les fenêtres et le printemps jetait des fleurs partout.

Georges s'élança sur le perron : c'est à peine si Maïa put le suivre. Deux frères, favoris de Christine, couchés sur le ventre, et allongeant sur leurs petites menues leur fin museau de brochet, gardaient la dernière marche.

Ils reconnurent Georges, et se levèrent brusquement pour lui lécher les mains.

—Comme ils me haïraient, pensa-t-il, ils me connaissent mieux !

Au bruit de la voiture, le vieux valet de chambre de la comtesse était revenu. En apercevant Georges il mit la main à son front.

—Comment est-elle ? demanda la baronne.

—Elle se croit mieux.

—Et vous, Niels, comment la trouvez-vous ?

—Plus mal."

Mme de Bjorn regarda Georges.

—Remettez-vous, lui dit-elle, et soyez fort pour elle, sinon pour vous !

—Entrons ! dit le comte ; maintenant je ne puis plus attendre."

Il se dirigea vers la chambre de Christine.

—Pas là ! dit le vieux Niels en hochant la tête, ici ! Et il montra le salon.

—Attendez que je la prévienne, fit Maïa, qui passa la première.

—Il est là ! je sais qu'il est là ! dit Christine ; je le vois, poursuivit-elle en étendant le bras vers le mur, que son regard ardent semblait percer.

—Oh ! comme elle l'aime encore ! murmurerait M. de Vendel, assis près de la fenêtre, la tête entre ses mains.

La porte se rouvrit : Georges s'élança vers le canapé sur lequel Christine était étendue, et tomba à genoux devant elle.

—Georges ! Georges ! dit Christine, mais si bas, qu'à peine on put l'entendre. Et de ses bras amaigris elle entourait la tête du jeune homme, qu'elle pressait contre sa poitrine.

Georges la regarda, et fut frappé de sa beauté, plus peut-être que le jour où il la vit pour la première fois. C'est qu'elle était plus belle encore. Sa joue animée s'était teinte d'un soudain éclat : elle étouffait. Son œil brillait d'un feu étrange ; ses belles mains, que si souvent il avait couvertes de baisers, semblaient s'être encore allongées et amincies ; elles avaient la transparence de la cire diaphane, et la plus légère pression rougissait leur blancheur délicate. Ses cheveux dénoués roulaient en ondes épaisses sur ses épaules, comme un ruisseau d'or fluide. Elle plongeait ses yeux dans les yeux du jeune homme avec une expression d'ineffable tendresse. Elle oubliait le passé, elle oubliait l'avenir, l'avenir qu'il fallait mesurer par minutes. La vie, pour elle,

se concentrant dans l'instant présent. Mais la violence de ses émotions l'épuisa : les roses blanchirent sur sa joue, ses lèvres se décolorèrent, ses yeux s'éteignirent ; elle laissa retomber sa tête et s'évanouit.

Maïa la prit dans ses bras et lui fit respirer des sels. Le baron se leva, fit quelques pas vers le lit de repos, et *montrant la courtisane* :

"Voulez-vous ce que vous en avez fait ?" dit-il.

Georges le regarda sans lui répondre. Sa bouche n'avait plus de voix, comme ses yeux n'avaient plus de larmes : l'angoisse sculptait sur son visage l'image de la douleur. Le baron regretta sa violence... il se rassit sans ajouter un mot.

Georges tenait toujours une des mains de Christine dans les siennes : Maïa soutenait sa tête échouée et défaillante. Enfin elle revint à elle, essaya de sourire et dit tout haut : Je suis mieux ! pardon et merci ! Puis elle ajouta quelques mots tout bas et murmurés à l'oreille de son amie.

Le baron, avec cette merveilleuse délicatesse qui semble donner un sens de plus à certaines natures, comprit que la comtesse désirait rester seule avec M. de Simone, et, si avare qu'il fût de ses dernières minutes, comme s'il eût été jaloux de s'oublier et de se sacrifier jusqu'au bout, il sortit sur la pointe du pied.

"Va le remercier," dit Christine en serrant la main de Maïa.

Celle-ci rejoignit le baron : Georges et la comtesse restèrent seuls. Georges avait posé ses lèvres sur les mains de Christine : il les mouillait de ses larmes.

Ce fut elle la première qui retrouva la parole.

"Georges, lui dit-elle, j'ai manqué de courage ; je n'ai pas pu mourir sans vous revoir."

Il la regarda d'un air égaré.

"O Christine ! pardonnez-moi !

— Pauvre cher ! Que veux-tu que je te pardonne ? tu l'es trompé de chemin ; mais ce n'est pas ta faute. Tu es allé où tu croyais le bonheur, que donc n'eût pas fait comme toi ?

— Christine, soyez bonne, ne m'agitez pas... Je vous jure...

— Ne jurez rien, mon ami ; maintenant je sais tout... Ah ! si du moins vous étiez heureux !

— Heureux ! peut-on l'être quand on vous a connue et perdue ?

— N'est-ce pas, dit-elle avec une sorte d'égarement passionné, n'est-ce pas que je savais bien aimer ?

— Oui, Christine... et pourtant !

— Pourtant... j'ai fait comme si je ne vous aimais pas : mais écoutez-moi, Georges, car c'est comme le testament de mon cœur que je vous ouvre ici. Un jour vous vous le rappellerez avec une tristesse douloureuse. Quand je commençai de vous aimer, quand je recueillis, oh ! avec quelle joie profonde ! tous ces trésors de tendresse que vous répandez sur mes pieds, je vous promis, ou plutôt je me promis à moi-même de n'être jamais un obstacle dans votre vie. C'est-à-dire, je crus l'être le jour où vous reconstrûtes... celle qui est aujourd'hui votre femme."

Georges fit un geste de désespoir. Christine pressa d'une molle étreinte sa main tour à tour brûlante et glacée.

"Ménagez-moi, lui dit-elle ; j'ai encore besoin d'un peu de force... Je vis vos incertitudes, reprit-elle après un instant de silence, je vis l'introuvable de votre âme, je vis vos combats, vos résistances, vos nobles efforts pour rester à moi ! Et pour tout cela, je vous aimai plus encore... Mais je ne crus point pouvoir vous rendre heureux davantage... Vos désirs allaient plus loin... Je sentais tout ce qu'il y avait en vous de reconnaissance profonde, de pitié généreuse, de tendresse délicate, de dévouement chevaleresque."

que. Tout cela, c'était assez pour le bonheur de dix autres... Ce n'était pas assez pour moi, Georges... Georges, voilà ma faute : j'ai péché par orgueil ; mais cet orgueil, c'était encore de l'amour... Je voulais donner... je ne voulais pas recevoir. Je rompis violemment les liens que vous n'auriez pas voulu dénouer... J'acceptai l'apparence d'un tort... et vous fûtes libre!

—Ah! vous m'aimez encore!

—Ah! malheureux! j'en meurs et je le demande! Est-ce qu'on peut ne pas aimer?

—Et moi! et moi, Christine!... Ma tête a pu un instant s'égarer, jamais mon cœur... Je t'ai toujours aimé... j'aimais!

—Ta soif, par pitié! Tu veux donc rendre ta mort impossible?

—Mourir! toi!... Oh!... non, jamais je te défendrai... je te caresserai... La mort... elle ne te verra pas!

Elle l'entoura de ses deux bras...

—Jamais! jamais plus je ne te quitterai!

—Et Nadéje? murmura-t-elle.

—Nadéje? reprit-il avec un geste de son chef, les cheveux en désordre et en désaccord... Qu'est-ce, Nadéje? je ne la connais pas... je ne la reverrai jamais.

—Et le devoir! dit-elle en soulignant comme pour regarder le ciel sa dernière fois, ses longues paupières fatiguées; le devoir!... un grand mot et une grande chose, que ta pauvre morte te supplie de n'oublier jamais! Le temps n'est plus où nous étions libres tous deux. Oh! les beaux jours! Mais comme ils ont passé vite! Souviens-tu, de nos beaux jours, Georges cacha sa tête dans ses bras.

—Non, dit-elle avec une mutinerie enfantine, regarde-moi. Maintenant, je veux te voir toujours! toujours! regarde-moi comme on se parlait à elle-

même, toujours, avec moi, ce n'est pas bien long!"

Et, comme il faisait un signe d'incrédulité:

—Va, repit-elle, je ne me trompe pas... Si ce n'était pas vrai, tu ne serais pas ici. Mais avant que le soleil ait quitté cette fenêtre, Georges, je ne vivrai plus que dans ton cœur."

Elle parlait avec une telle conviction et un si profond accent de vérité, que Georges vit bien qu'elle ne le trompait point. Il étouffa ses sanglots pour ne pas troubler le sérénité de sa dernière heure, et il laissa couler ses larmes silencieuses.

—Pourquoi pleurer? dit-elle d'une voix douce et faible: ne sais-tu pas que nous nous reverrons?

—Oui! et bientôt!

—Pas encore, je t'avertirai!" reprit-elle.

Et un sourire ineffable vint éclairer ses lèvres, qui se fermèrent.

Le baron et Maïa rentraient: ils s'arrêtèrent immobiles à deux pas du lit. Le soleil tournait l'angle de la maison. Son rayon quitta le lit de la mourante.

"Il fait nuit, dit Christine... et j'étouffe!"

Maïa courut à la fenêtre et l'ouvrit. Un rouge-gorge chantait dans le cyprès en fleur, sous lequel plus d'une fois Christine s'était assise, pendant que Georges, à ses pieds, lui lisait quelque poète ou lui parlait d'amour. Elle prit leurs mains à tous trois, et les réunit dans la même étreinte; puis, sans relever les yeux, d'une voix qui s'éteignit, elle murmura: "Mes amis, mes chers amis!... Georges! Georges!..." Puis sa main se roidit et s'attacha dans une convulsion suprême à la main du jeune homme.

Georges voulut la prendre dans ses bras.

"Plus en ce monde!" lui dit Maïa en s'agenouillant devant son amie, dont elle ferma les yeux avec ses lèvres.

La plus aimante et la plus douce des créatures avait quitté la terre pour toujours.

Georges écarta brusquement Mue de Bjorn et reprit les deux mains de Christine : tantôt il la regardait tendrement, tantôt il promenait autour de lui des yeux égarés ; des sanglots étouffés brisaient sa poitrine, puis il retombait dans un muet désespoir.

Maïa et le baron voulaient l'arracher à cette contemplation funeste ; et comme il leur résistait :

— C'est maintenant, fit M. de Vendel, qu'il vous faut du courage !

— Je n'en ai pas ! dit Georges ; il y a des choses qu'on ne peut point supporter.

— Et moi donc, reprit le baron, comment fais-je depuis un an ?

Georges ne répondit rien et se laissa emmener.

Le lendemain, il revint à Haga, avec le baron, pour rendre à Christine les suprêmes devoirs. Tous deux accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure les restes de la comtesse, qui alla dormir avec ses pères dans la chapelle funèbre des Oxen-Stjerna.

— Nous l'avons trop aimée, pour ne pas nous aimer en souvenir d'elle ! dit le major sur la tombe où l'on venait de sceller leur amour unique à tous deux.

Georges lui serra la main, mais ne répondit qu'avec des larmes.

XVIII

Le séjour de Stockholm devint insupportable à M. de Siniiane. Sa santé s'épuisait : il tomba dans une sorte de marasme : on dut demander son rappel. Les médecins conseillèrent l'air de France. Il traversa le Gotna-Canal, creusé dans le granit des montagnes, comme l'escalier de Neptune du canal Calédonien, dont les marches liquides s'écoulent et portent les flottes de Victoria à travers les sapins

du Glen-Névis. Le bateau de Kiel se fit attendre un jour ou deux à Gothenbourg.

Georges erra dans les environs assés tristement. Le matin du départ, un hasard funèbre l'amena près du cimetière, situé non loin de la ville, au pied d'une montagne, au bord d'une prairie. La porte était ouverte : il entra. Le cimetière de Gothenbourg n'est pas monumental ; mais, si j'ose le dire, il est intime. On n'y bâtit point aux riches défunts des palais de granit et de marbre, ou des villas de stuc, mais chaque tombe a son arbre et sa croix.

Si vous aimez la pensée des morts, si déjà l'herbe cache une part de ce qui était vous, si il vous plaît de retrouver les chers absents, ou du moins de vous croire près d'eux, ils auront pour vous un charme extrême, ces cimetières du Nord, avec leur ciel mélancolique, leurs longues allées de tilleuls et de chênes, leurs bouquets d'ormes et d'érables, leurs aunes tremblants et leurs grands bouleaux, dont les branches accablées caressent les pierres couvertes de mousse et les tombes de gazon fleuri.

Le cimetière de Gothenbourg est grand ; on n'y dispute pas, pouce pouce, la dernière couche des morts ; on n'y trouble point leur sommeil ; on y épargne à la douleur toutes ces vexations gratuites et mesquines dont elle s'irrite ailleurs : on n'est pas même contraint à suivre l'usage vulgaire des inhumations éphémères : on se groupe par famille. Parfois un couple d'amis s'isole l'ombre d'un saule au blanc feuillage uni dans la mort même, malgré parole du maître : "Siccine separa amara mors !" La mort ne les a pas séparés, et c'est dans le même sommeil qu'ils attendent le même réveil ensemble !...

— Je serais bien ici, dit Georges s'arrêtant sous un grand tilleul, et

dormirais du moins dans la terre qui la garde ! Mais non, reprit-il, elle ne le veut pas, car elle ne m'a pas encore averti."

Il cueillit sur une tombe une touffe de bruyère blanche, la cacha dans sa poitrine et sortit. Un aveugle à genoux près de la porte lui tendit une sèbile en bois en murmurant : "Denka pa Döden !" "Pensez aux morts !"

Georges lui jeta un rixdale d'argent, et s'éloigna en frissonnant. "Oh ! les morts, je ne les oublie pas !" se disait-il.

Le bateau l'emporta, et quand, vers le soir, les côtes de Suède disparurent dans les flots ombragés du couchant, il lui sembla perdre Christine encore une fois.

Georges est maintenant à Paris. Il passe au milieu du monde, insensible à ses joies comme à ses douleurs. Nadéje va souvent au bal : c'est la reine des belles nuits ; mais Georges se retire d'assez bonne heure : il n'aime pas à voir danser le cotillon.

Plusieurs femmes, de celles que la douleur attire, noble race qui s'épuise ! auraient daigné le consoler en lui versant l'oubli avec l'amour. Georges est avec elles d'une politesse distraite et froide ; il a toujours l'air d'écouter quand on lui parle, mais c'est à lui-même qu'il répond tout bas : "Denka pa Döden !" "Pensez aux morts !"

LOUIS HENAUULT.

Stockholm, septembre 1856.

DEUX AMIS

I

Ils se nommaient Etienne et Jacques.

Ils étaient nés la même année, à Essex, petit village d'un de nos départements de l'Est.

Jacques était le fils d'un riche fermier. Le père d'Etienne, un pauvre journalier, usait toute la force de ses bras, toute la sueur de son corps pour gagner du pain à sa femme et à ses cinq enfants. Il est à remarquer que ce sont généralement les plus pauvres qui ont une plus nombreuse famille.

En été, aux jours de la fenaison, Radoux, le père d'Etienne, faisait à lui seul la moitié des prairies du fermier Pérard. Il était aussi le premier parmi les travailleurs, quand venait l'heure de couper les blés et les avoines. En hiver, — en ce temps-là les machines à battre étaient encore très rares, — Radoux devenait batteur en

grange ; de mémoire de paysan, jamais à Essex, avant Radoux, un fêau n'avait frappé autant de gerbes et d'épis dans une journée. Aussi le manœuvre ne manquait jamais d'ouvrage. Il le fallait, d'ailleurs, car cinq enfants à nourrir était une rude tâche.

Mais Radoux voyait grandir Etienne, son aîné, et il se disait avec un sourire heureux :

— Dans quelques années mon gros gars sera déjà assez fort pour manier la faucille et égrener une gerbe.

Etienne promettait, en effet, de devenir aussi fort, aussi robuste que son père. Le jeune sauvageon n'attendait que la greffe pour donner de bons fruits. A défaut de l'instruction, qu'il ne pouvait recevoir, les conseils de ses parents et une extrême sensibilité devaient développer les bons germes qui étaient en lui.

Un jour de fête de Pâques, les en-

fants, réunis sur la petite place du village, faisaient rouler des oeufs teints de diverses couleurs. Tout à coup, une querelle s'éleva entre Jacques, le fils de M. Gérard, et Etienne Radoux. Ils avaient alors dix ans.

Jacques était un enfant faible et délicat, mais hargneux et agaçant comme certains petits requets qui aboient dans les jambes des passants et se lancent sur les molosses pour essayer de leur mordre les jarrets. Il savait son père riche, il était mieux vêtu que ses camarades : cela le rendait fier, dédaigneux, insolent, et lui faisait prendre vis-à-vis de ceux-ci un grand air d'importance. Déplaisant et insupportable, il froissait ses jeunes compagnons et s'attirait des inimitiés nombreuses.

Ce jour-là, il portait pour la première fois un joli vêtement de velours bleu, sur lequel scintillaient de magnifiques boutons de cuivre doré.

La dispute, comme toutes les querelles d'enfants, allait se terminer par la reprise du jeu, lorsque Jacques, comparant son superbe costume aux pauvres vêtements d'Etienne, lui dit méchamment et avec mépris, en le regardant des pieds à la tête :

—Tu devrais aller te cacher, avec ton pantalon rapicéé et ta veste crasseuse ! Va-t'en donc, mendiant !

Les yeux d'Etienne s'enflammèrent de colère. Encouragé par ses camarades, qui l'approuvaient de la voix et du geste, il marcha sur Jacques le poing levé. Ce dernier recula prudemment. D'un bond Etienne aurait pu l'atteindre et le renverser ; mais il avait une autre intention ; l'idée d'une vengeance cruelle venait de passer dans sa tête. Il le poussa jusqu'au bord d'une mare où croupissait une eau fangeuse. Alors un sourire singulier crispa ses lèvres ; il s'élança sur Jacques et, d'un coup d'épaule, le jeta dans la mare.

Tous les gamins applaudirent.

Aux cris poussés par la victime, qui se débattait dans la fange, un homme accourut. Il se pencha sur l'eau, saisit Jacques au collet, l'enleva comme une plume et le remit à terre sur ses deux pieds. Cet homme était le père d'Etienne.

Sans adresser une parole à son fils, il le prit par la main et l'entraîna rapidement vers sa demeure, pendant que Jacques, honteux et désolé, regardait piteusement ses beaux habits souillés de boue.

—Assieds-toi là, dit Radoux à son fils dès qu'ils furent rentrés au logis, en lui indiquant un escabeau.

L'enfant obéit. Il tremblait de tous ses membres. Le calme de son père l'effrayait ; il pressentait quelque chose de terrible. Voulant essayer de se justifier :

—Mon père, balbutia-t-il, laissez-moi vous raconter...

—C'est inutile. Tout ce que tu pourrais me dire, je le sais. Maintenant, écoute-moi.

II

Radoux était pâle ; il prit une chaise et s'assit en face de son fils. Sa femme était sortie avec les autres enfants, ce qui ne contribuait pas à rassurer Etienne. De grosses larmes roulaient de ses yeux.

—Mon père, s'écria-t-il, j'ai été méchant aujourd'hui, mais je ne le serai plus, je vous le promets ! Ne me battez pas !

Ces derniers mots de l'enfant firent tressaillir le père, et il devint plus pâle encore.

—T'ai-je donc jamais frappé ? dit-il d'une voix étrange. M'as-tu vu une seule fois lever la main sur toi ou sur un de tes frères ?

—Oh ! non, mon père, jamais !

—Dieu n'a pas donné à l'homme la force pour qu'il s'en serve brutalement, reprit Radoux. Tu viens de

commettre une mauvaise action, Etienne ; oui, tu as été méchant ; mais avant de te faire des reproches, je veux savoir si tu as du coeur. Fais bien attention à ce que je vais te dire.

“Un jour, il y a de cela un peu plus de dix ans, je conduisais ta mère à la fête d'un village voisin. Elle était à mon bras, un jeune homme osa l'insulter. J'ai su plus tard qu'il croyait s'adresser à une autre personne. Son erreur nous fut fatale. Il n'avait pas fait de parler que déjà emporté par la colère, je l'avais frappé violemment. Il tomba à mes pieds comme une masse.

“Le lendemain, le malheureux était à l'agonie et moi... en prison !

“Comprends-tu, Etienne ? Pour venir à ta mère outragée, j'avais tué un de mes semblables ! Je fus emmené par les gendarmes, j'avais mérité mon sort.

“On était à la veille de l'hiver, et l'année avait été mauvaise. Ta mère restait seule, désespérée, sans bois, sans pain, sans argent et incapable de travailler. Tu allais venir au monde...

“Dieu seul a connu ma douleur et a essuyé toutes les larmes que j'ai versées sur mon cachot. Il m'a entendu malgré la force qu'il m'a donnée, et c'est à genoux, les mains jointes, que j'ai imploré alors de ne plus me servir de cette force funeste autrement que pour le travail. En quelques jours, j'ai essuyé toutes les tortures de l'âme et du coeur.

“Ma pauvre Marie, me disais-je, que va-t-elle devenir ?

“Cette seule pensée me rendait comble de fou. Je poussais des cris épouvantables et je me démenais si fort, entre les quatre murs de ma cellule, qu'on me devait me lier avec des cordes pour m'empêcher d'attenter à ma vie. J'avais bien raison de me désoler en pensant à ta mère. L'hiver arriva, et un matin, toutes ses ressources épuisées, elle resta dans son lit : elle

se sentait trop faible pour se lever. Alors elle se dit :

“—Ce soir ou demain, je serai morte !

“Ce même soir, une jeune femme, ou plutôt un ange, entra dans notre pauvre demeure. Je dis un ange, car, arrivant à la dernière heure, elle était bien l'envoyée du bon Dieu. Elle vit la mourante pâle, maigre, glacée et comprit tout.

“Une heure après, un grand feu pétillait dans la cheminée, et deux vallets de ferme apportaient d'énormes paniers pleins de provisions. La mort, qui déjà frappait à la porte, s'en alla. Ta mère était sauvée !”

Etienne écoutait le récit de son père avec une émotion croissante.

—L'excellente femme dont je viens de te parler, poursuivit Radoux, allait bientôt devenir mère, elle aussi. Or, pour un petit enfant qui va naître, on prépare des langes, de petits bonnets, de petites chemises... tout est petit pour un bébé mignon. Ici, ta mère n'avait pu faire aucun apprêt pour te recevoir ; mais à la ferme, sans rien lui dire, on confectionnait deux layettes, comme si on eût attendu deux jumeaux.

“Le jour de ta naissance, ta mère pleura de surprise et de reconnaissance en te voyant couché sur de beaux langes fins, doux et blancs, marqués à son nom. Mais elle avait tant souffert depuis trois mois, ta pauvre mère, que, lorsqu'elle voulut te donner le sein, elle s'aperçut avec terreur qu'elle n'avait pas de lait. Et la sage-femme, qui te trouvait malingre et chétif, comprit que tu ne pourrais pas vivre. Elle eut bien soin de ne pas parler de ses craintes à ta mère, cela aurait pu lui faire tuer du coup, mais elle le dit tout bas à quelques voisines.

“Il y en a qui répondirent :

“—Ma foi ! ce serait un bonheur pour la mère.

“Comme si les plus pauvres et les plus malheureux n'avaient pas le droit

de conserver l'enfant que Dieu leur a donné !

—La fermière ne pensa pas ainsi, elle. Son fils était né depuis quinze jours ; pendant qu'il dormait dans son berceau, elle accourut ici, elle te prit dans ses bras, te couvrit de baisers, et, pendant que ta mère pleurait, elle te présenta son sein, que tu saisis avidement. Alors elle dit :

—Marie, si vous le voulez, votre enfant partagera avec le mien. Je viendrai ici dans la journée autant de fois qu'il le faudra, le soir je l'emporterai à la ferme et nos deux enfants dormiront près de moi, dans le même berceau.

—La chose se fit ainsi, et pendant trois mois la bonne fermière t'a nourri de son lait, et si bien, que tu grandissais et devenais fort à vue d'œil. Après ce temps, ta mère, qui avait recouvré sa santé, t'éleva au biberon ; presque tout de suite, d'ailleurs, tu te mis à manger de la soupe comme un petit homme.

—Quant à moi, après trois mois de prison préventive, on m'avait fait passer en cour d'assises ; à l'unanimité des voix du jury j'avais été acquitté et j'étais revenu près de ta mère. Les certificats et les bons témoignages ne m'avaient pas fait défaut ; tous les villages du canton où j'étais bien connu, s'unirent pour me sauver. D'abord j'avais eu grand-peur de la cour d'assises, mais on me dit :

—En police correctionnelle, vous seriez condamné à la prison ; mais le jury vous acquittera.

—C'était la vérité.

—Maintenant, Etienne, tu as déjà deviné, sans doute, que c'est madame Pérard qui a été autrefois si bonne pour ta mère et pour nous tous, et que c'est à côté de son fils que tu as dormi toutes les nuits pendant trois mois."

L'enfant, qui s'était contenu jusque-

là pour ne pas interrompre son père, éclata tout à coup en sanglots.

—Papa, dit-il, je ne savais pas toutes ces choses, et je me repens bien de ce que j'ai fait.

—Comment t'y prendras-tu pour le faire oublier par madame Pérard ? demanda le père.

—Je ne le sais pas encore ; mais, à partir d'aujourd'hui, Jacques sera mon meilleur camarade. Souvent les grands et les plus forts que lui le battent : je prendrai sa défense, et comme ils savent tous que je n'ai pas peur, ils n'oseront plus l'attaquer.

—C'est déjà bien, fit Radoux, mais sens-tu pas qu'il y a immédiatement quelque chose à dire ou à faire ?

Etienne regarda son père en ouvrant de grands yeux. Puis, soudain, il se leva et dit en pleurant :

—Je vais demander pardon à madame Pérard.

—A la bonne heure ! reprit Radoux, voilà ce que j'attendais.

Et tout bas, en se parlant à lui-même :

—La leçon a été bonne, Etienne a du cœur.

Quand l'enfant arriva à la ferme, trouva madame Pérard aidant Jacques à changer de vêtements.

—Madame Pérard, lui dit-il, c'est moi qui ai fait tomber Jacques dans le mare : je viens vous demander pardon à tous les deux. Quand j'étais tout petit, continua-t-il en se mettant à genoux, vous m'avez habillé, nourri et peut-être empêché de mourir... Mon père vient de me dire cela. Pendant trois mois, j'ai dormi avec Jacques dans le même berceau ; maintenant que je le sais, je ne l'oublierai jamais... Pardonnez-moi, madame Pérard, pardonnez-moi aussi, Jacques, car j't'aime et t'aimerai toujours comme un frère.

—Ah ! Etienne ! s'écria madame Pérard avec attendrissement, tu ne sais pas combien tu me rends heureux !

—Tout à l'heure j'ai pleuré quand j'ai vu que c'était toi qui avais maltraité mon fils, toi, Etienne, dont j'ai tenu la petite tête sur ma poitrine, à côté de celle de Jacques !

Elle le prit par la main, l'aïda à se lever et l'attira dans ses bras.

—Viens aussi, Jacques, reprit-elle, que je vous tienne encore une fois tous les deux près de mon cœur !

Les deux enfants s'embrassèrent ; Etienne pendant que Jacques mettait un baiser sur une joue de sa mère, sur l'autre Etienne appuyait ses lèvres.

III

Il y eut une amitié vive et profonde, pour mieux dire fraternelle, qui lia Jacques et Etienne. On les voyait presque toujours ensemble, si ce n'est qu'à Essex on finit par les appeler les jumeaux.

Pour ne pas faire de peine à Etienne, Jacques perdit peu à peu sa fierté, sa main et dédaigneuse et devint humble. Il oublia que son père était le plus riche du pays et s'habitua à considérer ses camarades, moins favorisés que lui sous le rapport de la fortune, comme étant absolument ses égaux. En cessant d'être orgueilleux, Jacques vit les défauts qui l'avaient fait mépriser et acquit des qualités qui lui valurent de nombreux amis.

Mme Pérard ne cherchait pas à lui procurer le bonheur qu'elle éprouvait.

—Etienne, disait-elle souvent, a fait tout pour l'éducation de mon fils que j'aime tant. Jacques doit à cette amitié de son père et si dévouée ce que ma tendresse et moi seule n'aurais pu lui donner.

À quatorze ans, Jacques fut placé au collège afin de compléter son instruction. M. Pérard, n'ayant pas d'autre ambition que celle de faire de son fils un agriculteur, n'avait pas voulu lui faire parler du lycée et des études classiques.

—Jacques, avait-il dit, cultivera la terre comme son père et son aïeul. Aussi bien qu'un médecin, un avocat ou un notaire, un bon cultivateur rend des services à son pays. Je veux que mon fils soit un homme suffisamment instruit ; mais je n'ai pas besoin d'en faire un savant de profession.

Les deux amis furent forcément séparés pendant trois ans ; mais on se retrouvait aux vacances. Du reste, Etienne commençait à travailler avec son père, et le travail lui rendit moins pénible la séparation.

Enfin, Jacques revint à Essex pour ne plus le quitter, et, dès l'année suivante, son père lui confia une partie de la direction de l'exploitation de la ferme. Le jeune homme eut dans Etienne un auxiliaire des plus actifs. S'il n'y avait qu'un maître, il y eut deux bras déjà forts pour l'ouvrage et deux yeux de plus pour surveiller les ouvriers et tout voir.

L'âge de vingt ans arriva. Il fallut satisfaire à la loi du recrutement. Les deux amis tirèrent de l'urne chacun un mauvais numéro. Ce n'était rien pour M. Pérard, qui pouvait faire remplacer son fils, mais Etienne était soldat.

—Est-ce que tu veux réellement partir ? lui demanda Jacques un jour.

—Il le faut bien.

—Écoute : après en avoir causé avec ma mère, mon père veut bien te faire remplacer en même temps que moi. Il t'avancera la somme exigée, — on parle de deux mille cinq ou six cents francs, — et tu la rembourseras par acompte chaque année.

—Mon cher Jacques, cela durerait trop longtemps, peut-être les sept ans que je dois passer sous les drapeaux.

—Oui, mais tu resteras près de moi, tu ne quitteras pas ta famille ; et puis tu pourras te marier, épouser la belle Céline, que tu aimes.

Etienne rougit, et une larme se sus-

perdit comme une perle au bord de ses longs cils.

—C'est vrai, dit-il, j'aime Céline ; mais même en ne partant point, je ne pourrais pas l'épouser.

—Pourquoi ?

—Réfléchis donc, Jacques ; nous sommes pauvres tous les deux, et nous ne gagnerions jamais assez d'argent pour vivre convenablement et en même temps payer ma dette. Quand on aime une jeune fille, vois-tu, et qu'on en fait sa femme, c'est pour lui donner une vie heureuse et non pour lui imposer des privations. Avec son aiguille, Céline vit tranquille et soutient sa vieille mère ; si je devenais maintenant son mari, je serais avec ma dette une nouvelle charge pour elle, et au lieu de sa modeste aisance d'aujourd'hui, ce serait la misère. Oh ! elle ne se plaindrait point !... Nous la connaissons, elle est pleine de courage et de dévouement ! Mais c'est pour elle que je l'aime et non pour moi. Je mourrais, ami, si je voyais pâlir ses belles joues, ou un pli se creuser sur son front. Non, je ne le veux pas. Je donnerai à mon pays les sept ans que je lui dois. Céline m'aime, elle n'a que dix-huit ans : elle m'attendra. A mon retour, je retrouverai du travail à la ferme, près de toi ; nous nous marierons et nous serons heureux.

—D'un autre côté, je pense à mon frère, qui, dans quatre ans, tirera au sort à son tour. En partant, je l'exempte. Je suis l'aîné, Jacques, il faut bien que je fasse quelque chose pour les miens."

Jacques prit les mains du conscrit et les serra affectueusement dans les siennes.

Le jour où Etienne partit, les adieux furent touchants et il y eut bien des larmes de versées à Essex ! Céline ne fut pas la moins désolée. En embrassant Etienne une dernière fois, elle lui dit :

—C'est près de ma mère et de la

vôtre que j'attendrai votre retour, et que je compterai les jours de votre absence. D'ici là, je ne prendrai plus d'autre plaisir que celui de penser à vous.

—Mon cher Jacques, dit Etienne à son ami, je te confie Céline et sa vieille mère ; si le travail manquait, si la maladie venait, donne-leur tout ce dont elles pourraient avoir besoin ; en un mot, remplace-moi auprès d'elles ; sois comme le frère de ma fiancée ; je m'en vais presque joyeux en pensant qu'elle aura en toi un ami dévoué.

—Je veillerai sur Céline ainsi que sur sa mère, et serai leur appui, répondit Jacques.

Deux jours après, Etienne arrivait au dépôt du 26^e régiment de ligne. Le jeune conscrit allait recevoir l'instruction militaire et devenir soldat.

IV

Nous passerons rapidement sur les six ans et demi pendant lesquels Etienne Radoux fut retenu loin d'Essex. Il venait d'être nommé caporal lorsque son régiment fut envoyé en Afrique. Il revint en France au bout de cinq ans avec le grade de sous-officier et la médaille militaire. Celle-ci lui avait été donnée après un combat contre une tribu insoumise de la grande Kabylie, où il s'était admirablement conduit, ce qui lui avait valu l'honneur d'être cité à l'ordre du jour de l'armée.

Un jour, son capitaine le fit appeler.

—Mon cher Radoux, lui dit-il, les sous-officiers et soldats de votre classe vont être renvoyés dans leurs foyers ; mais comme on tient à conserver dans l'armée les meilleurs soldats, j'ai reçu l'ordre de vous demander si vous vouliez rester avec nous.

—Je vous remercie de votre bienveillance, mon capitaine, répondit Etienne, mais depuis que j'ai quitté mon

lage, je n'ai pas vu mes parents, j'ai besoin de me retrouver au milieu de ma famille.

—On vous accordera un congé de six mois.

—Mon capitaine, c'est mon congé définitif que je serai heureux d'obtenir.

—Alors, nous vous perdons : je le regrette vivement.

—Mon capitaine, avant d'apprendre à me servir du fusil et du sabre, je savais tenir la charrue et manier une faux. Ce sont ces outils de travail que je veux reprendre. Si je les ai laissés, c'est la faute du tirage au sort. Oh ! je le regrette pas d'avoir été soldat ; je porterai toujours avec bonheur cette médaille que je crois avoir méritée ; et si un jour la France avait besoin de moi pour la défendre, je quitterais de nouveau ma famille et la charrue : je reprendrais un fusil et je dirais à mes camarades de l'armée : "Je suis soldat, faites-moi une petite place au milieu de vous !"

—Nous avons une puissante armée et j'espère bien que la France n'aura jamais besoin de faire appel à tous ses enfants.

Après ces paroles, le capitaine tendit la main au sergent et ils se séparèrent.

Quelques jours plus tard, Etienne Sedoux était à Essex. Son père et sa mère avaient vieilli ; mais les petits frères et les petites sœurs étaient devenus grands ; la force des enfants remplaçait celle du père. Pour eux, le retour du frère aîné fut un jour de fête.

Jacques Pérard accourut pour serrer la main du sous-officier. Mais Etienne se jeta au cou.

—Je t'attendais pour me conduire chez madame Pérard, lui dit-il. Je te vois dès ce soir, embrasser tous ceux que j'aime. Dans trois jours, la moisson va commencer : demain, je ferai l'achat de ma faux ; y aura-t-il du travail pour moi ?

—Tu ne sauras plus, répondit Jacques en souriant.

—Nous verrons cela, fit Etienne sur le même ton. D'ailleurs, tu me jugeras à l'oeuvre.

—Tu ne me parles pas de Céline, reprit le jeune fermier d'une voix légèrement émue.

—Mon cher Jacques, c'est souvent de la personne qu'on aime le plus qu'on parle le moins, répondit Etienne.

—Ainsi, tu es toujours dans les mêmes intentions ?

—Me crois-tu donc si oublieux ?

—Non, mais tu aurais pu changer d'idée.

—Mon ami, il y a des affections profondes que rien ne peut affaiblir ; à mon amour pour Céline, comme à mon amitié pour toi, le souvenir a servi d'aliment : l'un et l'autre ne mourront qu'avec moi. Quand un coeur comme le mien s'est donné, il ne se reprend plus.

—Alors, vous allez vous marier ?

—Après les moissons, à moins, cependant que Céline...

—Céline ?... tu n'achèves pas.

—Si elle ne voulait plus se marier ?

—Céline t'aime toujours, dit vivement le fermier, elle t'attend.

—Tu me dis cela comme si tu étais fâché.

—Contre toi, parce que tu as l'air de douter d'elle.

Les joues du jeune homme s'étaient empourprées, ce que ne vit point Etienne.

—Allons, reprit Jacques, viens jusqu'à la ferme, le père et la mère t'attendent.

—Est-elle toujours jolie ? demanda Etienne.

—De qui veux-tu parler ?

—D'elle, de Céline...

—Tu la verras, répondit Jacques brusquement.

Et il entraîna son ami.

Après la visite à la ferme, où l'accueil le plus amical lui fut fait, Etien-

ne demanda à Jacques de l'accompagner chez madame Cordier, la mère de Céline.

—Non, répondit-il ; pendant cette première entrevue, je vous gênerais.

Etienne voulut insister.

—Ai-je donc besoin d'être témoin de votre bonheur ? répliqua-t-il froidement. D'ailleurs, j'ai un travail urgent à faire.

—Jacques n'est plus le même, se dit Etienne en s'en allant. Pourquoi est-il changé ainsi ? n'aimerait-il moins qu'autrefois ? Non, je ne puis le croire.

Il se sentait tout attristé et ne pouvait se rendre compte des sensations pénibles qu'il éprouvait. Mais le nuage qui avait obscurci son front se dissipa bientôt lorsqu'il se trouva en présence de Céline et que la jeune fille, émue et souriante, mit sa main dans la sienne.

Un instant il contempla ce visage charmant, qui rougissait sous son regard, et son silence, mieux que des paroles, exprimait son admiration. Céline n'était plus seulement gracieuse et jolie, elle était belle. Elle avait une de ces beautés rayonnantes que rêve l'imagination du poète et que le peintre fait éclore sous son pinceau. La pureté des lignes, la finesse et la régularité des traits ne le cédaient en rien à la fraîcheur du teint, à l'élégance des formes et à la gracieuseté des mouvements. Jamais plus beaux cheveux blonds n'ont couronné un front plus radieux. Son sourire seul suffisait pour la rendre adorable.

—Vous me trouvez donc bien changée ? demanda-t-elle à Etienne.

—Oui, car vous êtes mille fois plus charmante.

—N'est-ce pas qu'elle a embelli ? dit la mère ; elle seule ne veut pas en convenir.

—Oh ! je suis de votre avis, madame Cordier, Céline a tort. Oui, poursuivit-il en s'adressant à la jeune fille, en

vous revoyant si belle, je n'ai pu vous cacher mon étonnement. Il est vrai que dans mon émotion il y a aussi le bonheur de me retrouver près de vous. Je n'ai qu'une chose à vous demander, Céline : m'aimez-vous toujours ?

—Est-ce que je ne vous ai pas attendu ? répondit-elle avec un regard d'une douceur infinie.

—Et en t'attendant, Etienne, elle a économisé cent écus tout rond pour les frais de la noce, car elle a bien pensé que tu ne serais pas fourni d'argent. Elle peut m'appeler bavarde tant qu'elle voudra, mais je te dirai encore qu'elle a acheté un bandeau de belle toile de fil avec lequel elle t'a confectionné une douzaine de chemises.

—Ah ! Céline, chère Céline ! s'écria le jeune homme ému jusqu'aux larmes.

—C'est mal, ma mère, c'est mal de me trahir ainsi, dit la jeune fille.

Etienne l'entoura de ses bras, et pour dissimuler son trouble, elle cacha sa figure contre la poitrine de son fiancé. Madame Cordier les regardait en souriant.

—C'est le commencement du bonheur, pensait-elle.

Le 20 septembre, Céline devint la femme d'Etienne. Jacques Pérard n'assista point à la cérémonie du mariage : il était parti la veille pour Paris. Ce fut un chagrin pour Etienne, il ne pouvait s'expliquer l'étrange fantaisie de son ami, qui aurait dû choisir un autre moment pour aller visiter la capitale.

V

L'année suivante, au commencement de juillet, Céline donna le jour à deux jumeaux, un garçon et une fille jolis comme leur mère.

Après avoir fait quelques difficultés, Jacques consentit à être le parrain du petit garçon.

—Il va falloir travailler pour élever

dit joyeusement Etienne ; mais j'ai du courage et mes bras sont forts.

Quelques jours après, on apprit avec stupeur que la guerre venait d'être déclarée à la Prusse. Mais on se rassura bientôt, lorsqu'on vit passer sur nos routes, marchant vers Metz et les bords du Rhin, notre artillerie et nos magnifiques régiments de cavalerie.

Personne ne doutait du succès. Mais bientôt après Wissembourg et Reichshoffen, les Allemands se jetèrent sur la France comme un troupeau de loups affamés.

Un immense cri de douleur s'échappa alors de toutes les poitrines, et un frémissement de haine et de colère se répandit, comme une traînée de poudre qui brûle, de l'Est à l'Ouest, et du Nord au Midi.

On s'empressa de rentrer les dernières récoltes, et les paysans de l'Alsace et de la Lorraine prirent leur fusil en criant : "Mort aux Prussiens ! Vive la France !"

Puis vint le désastre de Sedan !

L'ennemi marchait sur Paris, et la France n'avait plus de soldats pour s'opposer à l'invasion. Le péril était grand. Afin de continuer la lutte, on fabriqua, on acheta de nouveaux fusils. On fonda d'autres canons, on appela les mobiles, les anciens militaires, enfin tous les hommes non mariés, de vingt à trente-cinq ans, à la défense de la patrie.

Jacques Pérard reçut l'ordre de partir. Alors Etienne dit à sa femme :

—Demain, Jacques et les jeunes gens du canton se rendent au chef-lieu, où ils doivent être armés. Je ne sais ce qui se passe en moi, Céline, mais il me semble que j'aurais honte si je restais à Essex, les bras croisés, quand la patrie est en danger.

—Ah ! tu veux me quitter ! s'écria la jeune femme en pleurant.

—C'est vrai, je veux suivre Jacques et me battre à côté de lui contre les

ennemis de mon pays. C'est le devoir de tous les Français.

—Mais on n'appelle pas les hommes mariés, répliqua-t-elle ; que parles-tu de devoir ?

—Je ne puis oublier que j'ai été soldat, Céline ; aujourd'hui la France est malheureuse, et ce serait une lâcheté de ne pas mettre à son service mes bras, qui ont appris à se servir des armes. Je ne te quitterai pas sans éprouver une vive douleur, mais le mérite d'une action est tout dans le sacrifice.

—Mais tu peux être tué ! reprit-elle en sanglotant.

—Je n'ai pas cette crainte, dit-il en souriant. D'ailleurs, si cela arrivait, la France, pour laquelle je serais mort, veillerait sur le sort de la veuve et des orphelins.

Il la prit dans ses bras et la serra contre son cœur.

—Pardonne-moi, Céline, reprit-il, pardonne-moi !... Je comprends et je sens la peine que je te fais ; mais je suis entraîné par quelque chose de plus puissant que ma volonté. Vois-tu, depuis quelques jours, c'est comme du feu qui coule dans mes veines ! Je t'aime plus que jamais, Céline ; j'adore et je vénère en toi la mère de nos enfants, et pourtant, je m'éloignerai sans faiblesse, parce que je suis plein de confiance dans l'avenir.

La jeune femme essuya ses larmes.

—Je n'ai pas ta force et ton courage, Etienne, mais mon affection n'est pas plus égoïste que la tienne.

"Il ne faut pas que tu puisses me reprocher un jour de t'avoir empêché de remplir ce que tu appelles ton devoir. Pars donc, puisque tu le veux, et que notre destinée s'accomplisse !"

Du chef-lieu, les mobilisés furent dirigés sur Nevers, où le gouvernement de la Défense nationale avait établi un camp pour l'instruction des jeunes soldats.

Etienne rendit immédiatement de

sérieux services comme instructeur. Au bout de quinze jours, on donna à Jacques le grade de sergent. Etienne pouvait faire un excellent officier : on lui offrit l'épaulette de sous-lieutenant : il la refusa pour conserver ses galons de sergent qui lui avaient été rendus dès son arrivée à Nevers.

—Je ne reprends pas du service par ambition, répondit-il, mais seulement pour me battre contre les ennemis de la patrie.

—Et puis, on pourrait me séparer de Jacques Pérard et je ne veux pas le quitter.

Quand ce dernier apprit le refus d'Etienne il le blâma.

—C'était peut-être ta fortune, lui dit-il.

—Bah ! ma fortune est dans le travail et la force de mes bras, répondit Etienne. Nous sommes amis, nous resterons égaux dans les rangs de l'armée : je ne veux pas être ton supérieur.

Le 9 novembre, les deux sergents firent des prodiges de valeur à la bataille de Coulmiers.

Ce jour-là, l'armée de la Loire, à peine formée et composée de soldats improvisés en deux mois, montra par son courage et son intrépidité qu'on pouvait encore compter sur les immenses ressources de la France. L'armée bavaroise fut défaite et abandonna aux Français la ville d'Orléans. Alors une marche hardie sur Paris pouvait amener la délivrance de la grande ville assiégée. Tout le monde attendait et espérait ce mouvement. On se souvenait que dans maintes circonstances l'audace avait changé la fortune de la France.

Malheureusement, le général en chef de l'armée de la Loire perdit un temps précieux à Orléans et permit à l'armée de Frédéric-Charles, devenue libre après la malheureuse capitulation de Metz, de venir se placer entre lui et Paris. Or, quand d'Aurèle de Pala-

dines voulut reprendre l'offensive, il se trouva en présence de forces supérieures.

C'est à Patay que nous retrouvons les deux sergents. Sur ce point, la résistance fut longue et énergique : malgré la puissance de l'artillerie ennemie, le succès de la journée fut longtemps incertain. Il fallut l'ordre de battre en retraite pour laisser l'avantage aux Prussiens.

Au moment où les Français abandonnaient leurs positions, Jacques Pérard reçut une balle dans la cuisse. Etienne le vit tomber et s'élança pour le relever. Autour d'eux les obus éclataient et les balles sifflaient : de nombreux escadrons prussiens s'élançaient dans la plaine pour s'emparer de nos trainards et menacer notre arrière-garde.

—Laisse-moi, dit Jacques d'une voix faible, songe à toi et ne t'expose pas plus longtemps au danger.

—T'abandonner ? jamais ! s'écria Etienne : je veux te sauver ou je partagerai ton sort, quel qu'il soit.

—Malheureux ! tu n'entends donc pas le bruit de la fusillade.

—Je n'entends rien : mais je vois que tu es blessé, que tu souffres...

—Etienne, tu vas te faire tuer.

—Eh bien ! je mourrai près de toi, avec toi !...

—Mais je ne le veux pas. Pense à Céline et à tes enfants !...

—Ce sont eux qui me dictent mon devoir.

Il prit le blessé dans ses bras, le souleva et parvint à se relever en le tenant fortement embrassé. Sous le feu de l'ennemi, dans la neige jus-qu'au genou et à travers une pluie de fer, il chercha à atteindre un fourgon d'une ambulance française qui recueillait quelques blessés à cent mètres plus loin. Il n'avait pas fait la moitié du chemin, lorsque tout à coup deux escadrons de hussards prussiens débou-

chèrent à l'angle d'un petit bois et lui coupèrent la retraite.

Les deux sergents et une cinquantaine de anobles furent enveloppés par les hussards et faits prisonniers.

VI

Après une résistance admirable, dans le Nord, avec Faidherbe, dans l'Est, avec Boubaki, et dans l'Ouest, avec Chanzy, Paris, qui depuis quatre mois et demi tenait en échec deux cent cinquante mille Prussiens, Paris affamé, sans pain, agonisant, fut forcé de capituler.

Dès le mois de mars, aussitôt après la paix signée, l'Allemagne commença à rendre ses prisonniers. Nous n'avions pas moins de quatre cent mille hommes en captivité.

Jacques Pérard revint à Essex. Il souffrait encore des suites de sa blessure, mais la plaie était cicatrisée et guérie. Il avait été séparé d'Etienne Radoux dès le premier jour de leur captivité. En Allemagne, il avait cherché à savoir où il se trouvait ; mais il ne put obtenir aucun renseignement précis. Il rassura Céline en lui disant qu'Etienne avait été fait prisonnier en se dévouant pour lui, qu'il n'avait reçu aucune blessure et qu'elle pouvait espérer son retour prochain.

La jeune femme s'arma de courage et de patience.

Cependant les mois s'écoulaient, et on attendait en vain des nouvelles d'Etienne. Les prisonniers étaient tous revenus, à l'exception d'un petit nombre de malades. Etienne était-il donc parmi ces derniers ? Mais il devait avoir besoin d'argent, de vêtements, et chose plus précieuse encore pour un captif, de nouvelles de ses enfants, de sa femme et de ses parents. Pourquoi n'écrivait-il pas ?

Céline ne cherchait plus à cacher son inquiétude, ses angoisses, de noirs pressentiments l'agitaient, ses nuits

étaient sans sommeil, les belles couleurs de ses joues s'effaçaient, ses yeux s'entouraient d'un cercle bleuâtre, car elle pleurait souvent, tous les jours, en pensant à l'absent et en embrassant les jumeaux. Tout le monde prenait part à sa peine, les marques de sympathie ne lui manquaient point. On tâchait de la consoler en lui parlant d'espérance.

— Pour me consoler, il me faut le retour de mon mari, répondait-elle, ou une lettre de lui.

Et comme Etienne ne revenait pas et qu'aucune lettre n'arrivait, la pauvre Céline restait désolée.

Etienne Radoux était-il mort ? La jeune femme avait eu plus d'une fois cette sinistre pensée ; elle la repoussa d'abord avec énergie, elle ne pouvait croire à un si grand malheur ; mais elle revint avec plus d'opiniâtreté et il ne lui fut plus possible de l'éloigner. Certes, le silence d'Etienne et onze mois écoulés depuis la signature de la paix ne justifiaient que trop ses appréhensions.

On avait adressé deux lettres au ministre de la guerre. En réponse à la première, il promettait de faire faire immédiatement d'actives recherches au sujet du sergent Etienne Radoux et de réclamer le prisonnier à l'autorité prussienne. Il n'avait pas encore répondu à la seconde demande. Quand on en parlait à la jeune femme, elle remuait tristement la tête en disant :

— Je sais à quoi m'en tenir, le ministre ne me répondra plus.

Elle se trompait. Un matin, le facteur apporta une grande lettre. Elle venait du bureau du ministère de la guerre et était cachetée de cire noire. L'enveloppe contenait l'extrait de l'acte de décès du sergent Radoux, lequel avait été dressé au ministère, d'après des renseignements recueillis en Prusse.

Céline poussa un cri terrible et tomba roide sur le carreau. Quand elle re-

vint à la vie, elle prit ses enfants dans ses bras et les pressa sur son cœur en les couvrant de baisers. Ses yeux restèrent secs ; elle avait versé tant de larmes depuis un an, qu'elle ne pouvait plus pleurer. Mais les gémissements et les larmes ne sont pas toujours l'expression de la plus vive douleur.

—Je le porterai longtemps, dit-elle la première fois qu'elle mit son vêtement de veuve.

Madame Pérard prit le deuil comme la mère Radoux. Étienne n'était-il pas aussi son enfant ? Le dimanche suivant, elle vit un large crêpe au chapeau de son fils. Jacques portait le deuil de son frère.

L'été arriva, avec ses beaux jours de soleil et de joie ; mais pour Céline il ne pouvait pas y avoir de beaux jours, et encore moins de joie.

On rentra les moissons qui, en cette année 1872, furent exceptionnellement abondantes. Cette magnifique récolte de céréales venait soulager beaucoup de souffrances causées par la guerre et réparer une partie des pertes cruelles éprouvées par nos campagnes. A la ferme Pérard, on s'aperçut que les deux meilleurs bras manquaient au travail. Après la fauchaison des regains, qui est, avant la semaille du blé et le battage des grains, le dernier ouvrage important de l'année pour les cultivateurs, Jacques Pérard vint trouver la veuve d'Étienne Radoux.

La jeune femme remarqua qu'il était ému plus que d'habitude et qu'il avait l'air contraint et embarrassé.

—Céline, dit Jacques d'un ton plein de gravité, je viens vous voir aujourd'hui pour causer sérieusement avec vous. Ce que j'ai à vous dire est très délicat, mais j'ai l'espoir que vous m'écoutez.

Elle le regarda avec surprise.

—D'abord, continua-t-il, je vais vous confier un secret, puis je vous adresserai une demande. Vous savez combien

nous nous aimions. Étienne et moi ; cette amitié datait de notre enfance. Quand il partit la première fois, vous aviez dix-huit ans, Céline, et vous étiez sa fiancée. Afin de vous consoler de son absence, obéissant d'ailleurs à ses vives recommandations, je vous vis souvent ; assis près de vous, comme en ce moment, nous causions longuement de lui et de mille autres choses. J'éprouvais un charme infini à entendre le son de votre voix, et nos causeries, qui devinrent de plus en plus intimes, me procuraient un plaisir que je n'avais jamais ressenti. Que vous dirai-je encore, Céline ? A votre insu, et sans que je m'en doutasse moi-même, je vous aimais.

La jeune femme tressaillit, mais elle laissa Jacques continuer.

—Quand je découvris ce qui se passait en moi, il était déjà trop tard pour mettre mon cœur en garde contre le danger. Je continuai à vous voir et j'éprouvais comme de la joie à agraver le mal que je m'étais fait. Du reste, ce mal, cet amour sans espoir était mon bonheur ! Vous aimiez Étienne, je savais combien il vous aimait aussi ; pour ne pas vous effrayer, je mis le plus grand soin à vous cacher mon secret. D'ailleurs, j'avais honte de me l'avouer à moi-même. Souvent je me faisais des reproches sévères en me disant que je trahissais l'amitié.

—Ah ! si Étienne n'avait pas été mon ami, mon frère, si vous ne l'aviez pas aimé, je me serais mis à vos genoux et je vous aurais dit : Céline, je vous aime ; si vous ne me trouvez pas indigne de vous, soyez ma femme !

—J'eus pourtant des instants d'illusion ; j'espérais qu'Étienne, éloigné de vous, ne se souviendrait plus à son retour de sa promesse de vous épouser. Quand j'avais cette pensée, je songeais point à vous. Je ne prévoyais pas votre chagrin. L'égoïsme du cœur est impitoyable !

—Étienne revint ; il ne vous avait

pas oubliée. Je fus en même temps heureux et désespéré. Avec l'aide de ma raison, l'amitié l'emporta sur mon fatal amour ; mais ce ne fut pas sans souffrir beaucoup que j'obtins cette victoire. J'étouffai le sentiment de jalousie qui s'était placé dans mon cœur à côté de mon affection pour vous, et le jour où je reconnus que mon amitié pour Etienne n'était ni moins vive, ni moins sincère, il me sembla que j'étais débarrassé d'un poids énorme. Alors je relevai la tête, j'osai me retrouver en votre présence et regarder mon ami sans rougir.

« La naissance de vos chers enfants vint encore en aide à ma guérison commencée. Je partageai votre joie, et, à ce signe, je reconnus que j'étais redevenu digne de vous. Céline, de lui et de moi-même. Oui, j'avais guéri la plaie de mon cœur : mais une racine y était restée. Et cette racine, comme celle d'une plante vivace, a repris de la force, s'est étendue et a fait renaitre l'amour.

« Vous êtes veuve, Céline, voilà pourquoi je vous ai dit mon secret. C'est aussi un peu une confession, et le coupable incline sa tête devant vous en implorant son pardon. »

Depuis un instant, la jeune femme avait cessé de tirer son aiguille, mais ses yeux restaient fixés sur son ouvrage.

— Monsieur Jacques, répondit-elle d'une voix tremblante en montrant au jeune homme son beau visage rougissant, vous n'avez aucun pardon à me demander. Etienne n'est plus, j'ai pu entendre vos paroles sans me trouver offensée ; mais, si je vous ai bien compris, vous ne m'avez parlé si longuement de votre affection pour moi, — un sentiment dont je suis très honorée, monsieur Jacques, que pour me préparer à accepter une demande que vous voulez me faire. . .

— Oui, Céline. Ce que je ne pouvais vous dire autrefois, je vous le dis au-

jourd'hui : Voulez-vous devenir ma femme ?

— Monsieur Jacques, je suis déjà vieille, j'ai deux enfants, vous connaissez ma pauvreté ; je ne possède d'autre bien que mon aiguille, l'instrument de mon travail ; je ne suis pas la femme qui convient au fils unique de M. Pérard.

— Les qualités de votre cœur, vos vertus, Céline, valent mieux que ma fortune. D'ailleurs, nous n'avons pas à débattre ici des questions d'intérêt : je les laisse de côté lorsqu'il s'agit de mon bonheur, de notre bonheur, si vous voulez me permettre de m'exprimer ainsi.

— C'est pour cela, monsieur, Jacques, c'est parce que vous oubliez vos intérêts que je vous parle de la distance qui nous sépare.

— Et que vous refusez d'être ma femme, ajouta-t-il tristement.

— Jacques, ne dites pas que je refuse !

— C'est bien cela, pourtant : vous n'aimez pas l'ami d'Etienne ; qui sait vous le laissez peut-être ! . . .

— Et pourquoi vous haïrais-je, mon Dieu ? s'écria-t-elle ; vous, toujours si bon et si dévoué pour moi !

— Céline, reprit-il en se rapprochant, vous savez que mon père et ma mère seront heureux de vous nommer leur fille ; ce n'est donc point la crainte d'être repoussée par eux qui vous empêche d'accepter ma demande. Soyez franche, Céline, dites-moi toute votre pensée.

Elle releva lentement la tête, et il vit ses yeux humides. Sans rien dire, elle étendit le bras et lui montra les jumeaux qui jouaient dans la poussière à l'ombre d'un gros noyer.

Il comprit.

— Vos enfants ne sont point séparés de vous dans mon cœur et ma pensée, dit-il vivement ; les orphelins d'Etienne Radoux seront mes enfants au même titre que ceux que je pourrai

avoir. Mon intention a toujours été de les adopter en vous donnant mon nom. Je n'oublie pas ce que je dois à la mémoire d'Etienne et je vous connais trop bien, Céline, pour avoir pu supposer que vous associeriez votre existence à la mienne sans me demander pour vos enfants la place qui leur est due dans la famille.

—Votre cœur est grand et généreux. Jacques, répondit-elle.

—Vous l'occupez tout entier avec vos enfants.

—Chers petits !...

—Ils ont retrouvé un père.

Le visage de la jeune femme s'éclaira et parut rayonnant.

—Ainsi, vous voulez être leur père ? fit-elle.

—Oui.

—Et vous les aimerez beaucoup ?

—Peut-être plus que s'ils étaient les miens.

Elle avança sa main et la mit dans celle du jeune homme.

—Etienne, votre ami, n'est pas oublié, lui dit-elle : mais je vous aimerai.

Un mois après, la veuve d'Etienne Radoux était la femme de Jacques Pérard.

VII

On était au mois de février, un des plus tristes de l'année. A cette époque les nuits sont longues et les veillées aussi. C'est ce que pensait madame Cordier, qui se trouvait bien seule et bien isolée depuis le mariage de Céline. On lui avait cependant offert une chambre à la ferme, mais elle avait préféré rester dans sa petite maison, pleine de souvenirs chers à son cœur. C'est en s'entretenant avec eux, en leur demandant de lui sourire qu'elle essayait de charmer sa solitude. D'ailleurs, habitée au travail, et bien qu'elle n'eût plus à songer comme autrefois aux soucis du lendemain, elle ne restait jamais oisive.

C'était encore un moyen de chasser l'ennui. C'est elle qui reprist le linge de la ferme, filait le chanvre et le lin, confectionnait les vêtements des jumeaux et leur tricottait des petites bas.

Un soir, elle travaillait, assise près de son feu, promenant sa rêverie à travers son passé. Tous les chagrins, toutes les tristesses, toutes les joies, tous les bonheurs qui avaient accompagné sa vie passaient, tour à tour, devant le regard de son âme, possédés par le souvenir. C'était un nombreux cortège, où rarement le sourire apparaissait au milieu des larmes.

Neuf heures venaient de sonner.

Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit et un homme entra.

A sa vue, madame Cordier se leva effrayée et chercha à se retrancher derrière un meuble. En effet, l'aspect de l'homme n'avait rien de rassurant. Il avait la barbe longue, et ses cheveux mal peignés tombaient sur son cou et encadraient son visage pâle d'une maigreur affreuse. Il était coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords ; il portait un pantalon de gros drap et une longue blouse de laine noire serrée au-dessus des hanches avec une corde.

Il referma la porte, ôta son chapeau et s'avança vers madame Cordier.

—N'ayez pas peur, dit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

Le son de cette voix fit tressaillir la vieille femme.

—Quoi, reprit-il d'un ton douloureux, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis donc bien changé ?

—Non, je ne vous connais pas.

—Vous détournez les yeux... regardez-moi donc ! Je suis Etienne, votre fils !...

—Etienne ! Etienne ! Oh ! Seigneur, mon Dieu ! s'écria madame Cordier.

Et elle s'affaissa sur un siège.

Il courut à elle, se mit à genoux, prit la tête dans ses mains et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Maintenant, me reconnaissez-vous ? dit-il gaiement.

Elle répondit par un sourd gémissement.

Il se releva et, effrayé à son tour, il regarda tout autour de lui.

—Mère, où est Céline ? où sont les enfants ? demanda-t-il.

Madame Cordier se courba et cacha son visage dans ses mains.

—Malheur ! s'écria-t-il, ma femme est morte !

Il chancelait sur ses jambes comme un homme ivre.

—Mais répondez-moi donc, mère, répondez-moi donc ! reprit-il d'une voix rauque.

—Etienne, Céline n'est pas morte, balbutia madame Cordier.

—Ah ! ah ! fit-il.

Il chercha un appui contre un meuble. Et là, la tête penchée sur sa poitrine, il éclata en sanglots.

—Comme cela fait du bien de pleurer un peu, disait-il.

—Seigneur, mon Dieu ! ayez pitié de nous ! murmurait la vieille femme.

Après un instant, étant parvenu à se calmer, il vint s'asseoir tout près de madame Cordier.

Mère, dit-il, pour la première fois de ma vie, je crois, je viens de connaître l'épouvante. A cette pensée que Céline, ma chère femme, n'était plus, il lui sembla que la maison, le ciel s'ébranlaient sur moi et que j'étais égaré... Vous ne me dites rien, pourquoi ne me parlez-vous pas ? N'êtes-vous pas heureuse de me revoir ?

Madame Cordier restait sans voix : à stupeur, une douleur poignante la rendait muette.

—C'est étrange, reprit-il, je comptais sur un autre accueil... on dirait que j'étais un étranger pour vous. Céline est allée passer la veillée chez quel-
qu'un, mais les enfants... ils sont là, s'endorment...

Il indiquait de la main la porte fermée de la seconde chambre.

—Oh ! j'ai hâte de les embrasser, fit-il.

Il se leva, prit la lampe et se dirigea vers la pièce où il pensait trouver ses enfants endormis.

—Etienne, les enfants ne sont pas ici, dit madame Cordier.

—Je ne vous comprends pas, que voulez-vous dire ?

—Céline et eux ne restent plus avec moi.

—Ma femme vous a quittée, vous, sa vieille mère ! Que s'est-il donc passé ?

—Etienne, Etienne... Ah ! vous me faites mourir !

—Ce n'est pas me répondre, cela. Mère, je vous le demande encore une fois : Où est Céline, où sont mes enfants ?

La vieille femme se redressa lentement.

—Je croyais avoir beaucoup souffert dans ma vie, murmura-t-elle ; eh bien ! non, en ce moment seulement je connais les horribles tortures de l'âme et du cœur ! Etienne, continua-t-elle en s'adressant au jeune homme, depuis plus de deux ans vous étiez loin d'ici, et rien n'est venu nous dire que vous viviez encore. Pourquoi avez-vous gardé le silence, pourquoi n'avez-vous pas écrit ?

—Pourquoi ? parce que je ne le pouvais pas. Plus tard, mère, plus tard je vous raconterai tout... mais vous devez comprendre que je n'aie en ce moment qu'une seule idée : revoir ma femme et mes enfants.

—Nous vous avons cru mort, poursuivit madame Cordier : Céline, moi, vos parents, tout le monde. Nous avons fait dire des messes pour le repos de votre âme, nous avons porté des habits de deuil.

—A quoi bon me dire tout cela ? vous voyez bien que je ne vous écoute pas.

—Il faut pourtant que vous m'écoutez, mon fils, il le faut... Céline ne voulait pas croire à votre mort. Elle

espérait toujours vous revoir et elle répétait : "Il reviendra." Le temps passait, les mois s'écoulaient. Les prisonniers étaient tous revenus, et vous n'étiez pas avec eux. D'ici, on écrivit au ministre. — c'est M. Gérard, le maire, qui fit les deux lettres. Le ministre s'informa, vous fit chercher en Prusse, puis un jour Céline reçut un papier qui était votre acte de décès. Comment se fait-il qu'à Paris aussi on vous ait cru mort ? Je n'en sais rien. Nous ici, nous ne pouvions plus douter : c'est alors qu'on porta votre deuil. On avait déjà bien pleuré, on pleura encore.

—Oui, fit Etienne, pendant que je souffrais là-bas, ici on était désolé.

—Oh ! oui, bien désolé, reprit madame Cordier. Ainsi, Céline était veuve et ses deux enfants n'avaient plus de père : c'était triste, bien triste...

—Cette pensée que ma femme me pleurait et qu'elle croyait nos enfants orphelins, me fit souffrir mille fois plus que les brutalités des Prussiens... Mais les jours mauvais sont passés : Dieu rend à la femme qui se croyait veuve son mari et aux enfants leur père.

—Non, Etienne, non, répliqua madame Cordier d'une voix presque solennelle, les mauvais jours ne sont point passés.

Et mentalement, levant les yeux vers le ciel :

—Mon Dieu, donnez-moi la force et soutenez mon courage !

Le jeune homme sentit un frisson courir dans tous ses membres.

—Mère, dit-il d'une voix anxieuse, vos paroles ont fait passer la terreur et l'effroi dans tout mon être. Parlez : quel est l'effroyable malheur qui m'attend ici ?

—Etienne... commença madame Cordier.

Puis, détournant la tête :

—Oh ! fit-elle avec désespoir, jamais,

jamais je ne pourrai lui dire la vérité !

—Mais, si épouvantable qu'elle soit, cette vérité, je dois, je veux la connaître.

—C'est vrai, vous devez la connaître, répondit dououreusement madame Cordier. Etienne, Céline se croyait veuve... elle s'est remariée !

Il poussa un cri sourd, horrible : ses yeux s'ouvrirent démesurément, il étendit les bras et tomba à la renverse.

Quand les soins de madame Cordier l'eurent rappelé à la vie, elle l'aida à se relever et à s'asseoir dans un fauteuil. Mais ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à ressaisir ses idées et à avoir conscience de son affreuse situation. Soudain il se leva et bondit au milieu de la chambre.

—Mariée ! mariée ! exclama-t-il : mais je ne suis pas mort, ce mariage est nul... Ma femme m'appartient, je la reprendrai, la loi est pour moi.

Puis, marchant de long en large avec agitation, il répétait des phrases et des mots sans suite, incohérents qui révélèrent le trouble de son esprit.

Enfin il se rapprocha de madame Cordier et la pria de lui raconter tout.

Quand elle eut fini, elle ajoura :

—Ne maudissez ni moi, ni Céline, ni Jacques Pérard. C'est parce qu'il vous aimait, c'est en souvenir de l'amour qui vous unissait qu'il a cru remplir un devoir en épousant Céline et en adoptant vos deux enfants. Elle pouvait-elle méconnaître la générosité de votre ami ? Pourrait-elle résister lorsqu'il s'agissait de l'avenir des enfants ?... Elle ne vous avait pas oublié, pourtant : elle vous aimait tous les jours.

—Et maintenant, elle aime Jacques

—Je crois qu'elle commence à le méconnaître.

Le malheureux poussa un profond soupir, et des larmes trop longtemps

retenues s'échappèrent en abondance et haïgnèrent ses joues.

— Ah ! reprit madame Cordier, si un mot de vous était venu nous dire que vous existiez, c'est la joie. C'est le bonheur qui accueillerait aujourd'hui votre retour. . . Pourquoi n'avez-vous pas écrit ?

— Je vais vous le dire :

« Un jour, il n'y avait pas deux semaines que j'étais en Prusse. — pour avoir refusé de faire une cortège qui me répugnait, laquelle d'ailleurs n'était pas dans mon service, un officier prussien, à peine âgé de vingt ans, vint à ma figure avec une baguette qu'il tenait à la main. Furieux, je m'élançai sur lui et le frappai violemment au visage. On m'arrêta, et je fus jeté dans un cachot. Je passai devant une sorte de conseil de guerre qui me condamna à mort. J'attendais le moment fatal, et j'avais écrit une lettre que j'espérais faire parvenir à Céline. Je pensais que cette dernière consolation ne serait pas refusée à un mourant. Le lendemain on vint me prendre dans ma prison, mais au lieu de me conduire devant un peloton d'exécution, on me mena au chemin de fer et je partis pour le fond de la Prusse, en côté de la Pologne. Je n'ai jamais su ni pourquoi ni grâce à quelle intervention ma peine avait été commuée en celle de la prison perpétuelle dans la forteresse.

« Entre les quatre murs d'une cellule froide et glacée, si basse de voûte que je ne pouvais m'y tenir debout, voyant à peine le jour, le soleil jamais, il est impossible de lire les souffrances que j'ai endurées. Vingt fois, cent fois, j'ai demandé la permission d'écrire et supplié qu'on fit passer des nouvelles en France. Toujours on avait l'air de ne pas comprendre, ou me répondait pas des riens. J'aurais pu, peut-être, acheter mon service ; mais je n'avais pas sur moi de l'or pour payer la complaisance

de mes geôliers. Et c'est dans les larmes, le désespoir ou des transports de colère et de rage impuissante que j'ai passé de longs mois, ignorant tout et n'entendant jamais parler qu'une langue détestée que je ne comprends pas. Enfin, il y a un mois, je parvins à tromper la vigilance de mes gardiens et à m'échapper de ma prison en risquant vingt fois ma vie. C'est en mendiant à travers la Hongrie, l'Autriche, l'Italie et la France, que j'ai fait la route à pied.

« Je revenais pour eux : hélas ! je ne croyais pas que le bonheur me fût à jamais défendu. Pourquoi, condamné à mort, n'ai-je pas été fusillé ? . . . Pourquoi ne suis-je pas mort dans mon cachot ? . . . Pourquoi, en m'évadant, n'ai-je pas reçu dans la tête la balle d'une sentinelle ? . . . pourquoi ? pourquoi ? Ah ! je le comprends ! . . . il fallait qu'une nouvelle douleur, une douleur épouvantable, inouïe, me fit en un instant oublier toutes les autres.

« — Ah ! s'écria-t-il les doigts crispés sur son crâne, maudit soit le jour où je suis né ! . . . »

Après cette dernière explosion de son désespoir, ses bras tombèrent inertes à ses côtés, sa tête s'inclina, et il resta immobile, comme écrasé sous le poids de son malheur et de la fatalité.

— Etienne, qu'allons-nous faire ? demanda madame Cordier d'une voix tremblante.

— Il est tard, répondit-il ; vous, ma mère, vous allez vous reposer. Moi, si vous le permettez, je passerai le reste de la nuit ici, sur cette chaise.

— N'êtes-vous pas ici dans votre maison, mon cher enfant ?

— C'est vrai, fit-il avec un sourire navrant.

— Etienne, vous devez être très fatigué, je vous cède mon lit ; je veillerai jusqu'au jour dans mon fauteuil.

— Non, dit-il, non, je ne veux pas me

coucher. Ah ! ah ! ah ! fit-il avec un rire étrange, me coucher, dormir... comme ce serait facile ! Demain, je ne dis pas, oui, demain...

—Alors, je resterai près de vous. Etienne : je ne veux pas vous quitter.

VIII

Dès que le jour parut, madame Cordier s'occupa du déjeuner. Etienne ne voulait rien accepter. A force d'instances, elle parvint à lui faire manger deux oeufs à la coque et boire un demi-verre de vin vieux.

—Vous avez longuement réfléchi : avez-vous pris une décision ? lui demanda-t-elle.

—J'ai longuement réfléchi et j'ai pris une décision, répondit-il.

—Qu'allez-vous faire ?

Cette question, si naturelle, le fit tressaillir.

—Je vais aller à la ville, dit-il.

—Vous avez raison, Etienne ; avant tout, vous devez consulter les magistrats.

Après un moment de silence, il reprit :

—Je voudrais bien, avant de partir, embrasser mes enfants. Ne pourriez-vous pas aller à la ferme et revenir avec eux ?

—Je ferai tout ce que vous voudrez, Etienne. Faudra-t-il prévenir Jacques et Céline ?

—Sur la tête de votre fille, mère, sur celles de vos petits-enfants, je vous conjure de ne pas dire un mot ! répondit-il vivement.

—Je me tairai, dit-elle.

Elle mit une coiffe blanche, jeta un fichu sur ses épaules et sortit.

Elle revint au bout d'une demi-heure, amenant les enfants.

Etienne les entoura de ses bras et les tint serrés sur sa poitrine. Ensuite il les mit sur ses genoux, prit dans ses mains les deux petites têtes blondes et les couvrit de baisers.

—Comme ils sont grands ! comme ils sont beaux ! se disait-il.

Les enfants se laissaient caresser sans rien dire ; ils n'étaient pas effrayés, mais la petite fille plus timide que son frère, semblait vouloir cacher sa figure ; ce dernier regardait en dessous Etienne, dont la longue barbe paraissait vivement l'intéresser.

Le pauvre père aurait bien voulu les interroger, les faire causer. Au milieu de son malheur, c'eût été pour lui une grande joie. Il se la refusa, dans la crainte de se trahir. Il les embrassa encore une fois, puis il se leva en disant :

—Je pars.

Madame Cordier lui mit dans la main ses petites économies, deux billets de vingt francs.

—C'est plus qu'il ne me faut, dit-il.

Il mit son chapeau qu'il enfoua sur ses yeux ; par surcroît de précautions, il enveloppa le reste de son visage avec un vieux cache-nez de laine. Il sortit par une porte de derrière ouvrant sur les jardins.

Pour gagner la grande route, il devait traverser une sorte de vallée au fond de laquelle coule une petite rivière bordée de vieux saules aux troncs tordus.

En été, pendant les jours de grande sécheresse, la rivière est souvent sèche ; on peut alors la franchir facilement en plusieurs endroits, en passant sur de grosses pierres.

Mais les pluies des jours précédents et la fonte des neiges avaient amené une crue ; la rivière débordait sur plusieurs points.

Devant cet obstacle, Etienne éprouva une vive contrariété.

Il savait qu'en remontant vers le village, il trouverait une passerelle, mais il lui fallait se rapprocher de maisons, ce qu'il avait voulu éviter d'abord, dans la crainte de rencontrer quelqu'un et d'être reconnu, ce qui

ait considéré comme un véritable malheur.

En effet, si sa présence dans le pays venait à être connue, sa position déjà si affreuse devenait plus horrible encore et il ne lui était plus possible de mettre à exécution un projet qu'il avait conçu dans la nuit.

La ville est à six lieues d'Essex, et il était absolument nécessaire qu'il s'y rendit. Vouloir revenir au village le soir même, de bonne heure, il avait donc douze milles à faire à pied ; car toujours pour ne pas risquer d'être reconnu, il ne voulait pas se servir des voitures publiques.

Or il était déjà tard, et il n'avait pas une minute à perdre.

On devine son désappointement lorsqu'il se vit tout à coup arrêté dans sa marche par le cours d'eau.

Il se trouvait placé entre ces deux alternatives :

Descendre en suivant la rive droite de la rivière, afin d'aller la traverser sur un pont de pierre à environ une lieue de distance, ou affronter le voisinage des habitations en remontant jusqu'à la passerelle, qui n'était pas à plus de trois cents mètres de lui.

Dans le premier cas, obligé de suivre les méandres du cours d'eau et de chercher souvent dans les terres ensevelies et détrempées par les pluies, il se détournait des terrains bas submergés, il calcula qu'il perdrait au moins deux heures.

Il hésita un instant. Mais, devenu plus tard après plusieurs années de captivité, il savait combien est précieuse l'ébriété ; il ne put se résoudre à perdre deux heures inutilement.

Il revint vers Essex, se dirigeant du côté de la passerelle.

À chaque pas, une pierre, un buisson, un arbre, un accident de terrain, un objet quelconque frappait son regard et lui rappelait un souvenir, une des joies d'autrefois.

Au milieu d'un pré, il s'arrêta devant un grand peuplier.

Il était sous le coup d'une émotion extraordinaire. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Sur le tronc de l'arbre, il retrouva un E et un C, et au-dessous une date.

Quinze ans auparavant, avec la pointe d'une lame de couteau, il les avait gravés dans l'écorce.

Ces deux initiales, cette date, avaient été comme le prologue de l'histoire de son bonheur. Jamais il ne l'avait oubliée, cette date mémorable.

Ce jour-là, près du peuplier, Céline et lui s'étaient rencontrés ; l'arbre avait des feuilles, des oiseaux chantaient cachés dans ses branches ; l'herbe était fleurie, dans le ciel bleu, le soleil souriait.

Pour la première fois, il avait osé toucher la main de Céline en lui disant :

— Je vous aime !

Et ce même jour, les yeux baissés, Céline lui avait répondu :

— Si ma mère y consent, je serai votre femme !

Le malheureux ne pouvait s'éloigner de cet arbre qui, impitoyable raillerie ! portait encore les traces de son bonheur détruit.

— Le printemps qui va venir, pensait-il, lui rendra sa verte parure : les oiseaux viendront encore chanter dans ses branches ; en juin, sous son ombrage, les fiancées se reposeront comme tous les ans... Le printemps et l'été rendent tout à la terre ! Et Dieu qui a tout créé, Dieu qui peut tout, ne me rendra pas mon bonheur perdu !...

Un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine ; il poussa un cri sourd, désespéré, et s'éloigna brusquement.

Une nouvelle épreuve, plus douloureuse et plus cruelle encore, l'attendait un peu plus loin.

Au bord de la rivière, à vingt pas

de la passerelle, deux hommes étaient occupés à mettre en fagots les branches récemment coupées d'une vingtaine de vieux saules.

Dans ces deux hommes, Etienne reconnut son père et un de ses frères.

Depuis deux ans, le père Radoux avait bien vieilli. Il était encore fort et robuste ; mais ses cheveux étaient devenus tout blancs et des rides profondes se creusaient sur son front et ses joues.

—Pauvre père ! se dit Etienne ; il m'aimait bien aussi, lui !... Est-ce donc le chagrin qui l'a changé ainsi, en si peu de temps ?

Son premier mouvement, mouvement irrésistible, sans doute, mais bien naturel, fut de s'élançer vers le vieillard, prêt à lui crier :

—Celui que vous avez pleuré, que vous regrettez encore, n'est pas mort ; je suis Etienne, je suis votre fils !...

Mais aussitôt une sorte de terreur s'empara de lui ; il lui sembla que des pointes acérées s'enfonçaient dans son cœur. Le cri qu'il allait jeter s'arrêta dans sa gorge serrée ; un nuage passa devant ses yeux ; il chancela, mais il resta debout ; le souvenir de sa femme, de ses enfants, de Jacques le rendit maître de lui-même.

Il se redressa plus fort, et plus énergique et, croyant ne pas avoir été aperçu, il se jeta dans un chemin creux, derrière une haie, afin de continuer son chemin vers la passerelle.

Mais si rapide qu'eût été son mouvement, il n'avait pas échappé au père Radoux, qui, ayant lié son fagot, se relevait juste au moment où il sautait derrière la haie.

—As-tu vu cet individu qui marche là-bas dans la ruelle des jardins ? demanda le vieillard à son fils.

—Oui, père, je l'ai vu.

—On dirait qu'il a eu peur de nous.

—C'est certain, mon père.

—Si telle est aussi ton idée, c'est assez drôle.

—C'est probablement un vagabond, qui aurait encore plus grand'peur des gendarmes que de nous.

—Ou bien un pauvre diable qui cherche du travail ou du pain, répliqua le père Radoux.

—Voulez-vous que je coure après lui ?

—L'inquiéter ! pourquoi ? Achève ton fagot, mon garçon, cela vaudra mieux.

En ce moment, Etienne traversait la rivière sur la passerelle.

—C'est vraiment un gaulard bien bâti, reprit le père Radoux. Il a la taille et la tournure de ton frère, mon pauvre Etienne : ne trouves-tu pas ?

Et au souvenir de son fils, deux grosses larmes tombèrent sur les joues du vieillard.

—Allons, fit-il avec brusquerie comme s'il eût été mécontent de lui-même, travaillons ! il faut que nous ayons achevé notre ouvrage pour l'heure de la soupe.

Etienne s'éloignait rapidement. Un instant après, il était sur la grande route.

IX

A deux heures, il entra dans la ville. Il n'y resta qu'une demi-heure. Vers huit heures du soir, il était de retour à Essex. Au lieu de se rendre chez madame Cordier, qui l'attendait sans doute, il se dirigea du côté de la femme. Il voulait voir Céline, ou du moins entendre sa voix. Quel moyen allait-il employer ? Il ne le savait pas. A la faveur de la nuit, en se glissant le long des murs, en rampant, il pouvait sans doute s'approcher assez près de l'habitation pour voir et entendre, e qu'on pût soupçonner sa présence. n'était pas sans inquiétude pour lui, car tromper la vigilance du chien de garde n'était pas chose facile. Les aboiements de l'animal pouvaient le dénoncer et le forcer de se tenir à distance.

Mais, ce soir-là, Jacques était assis p

une vente de nuit au village voisin, et le chien avait suivi son maître. Étienne put s'approcher de la maison sans être inquiété. Il en fit le tour plusieurs fois. A neuf heures une chambre du rez-de-chaussée s'éclaira, il s'en approcha et à travers les vitres, et les rideaux, il plongea un regard avide dans l'intérieur.

Sa patience était récompensée : dans cette chambre, il vit Céline et ses deux enfants. La jeune femme était assise et les enfants agenouillés : ils disaient leur prière avant de se coucher. Dans un angle se trouvait leur petit lit en face d'un autre lit plus grand.

Étienne sentit des gouttes de sueur froide sur son front ; il crut que son cœur allait se briser dans sa poitrine tant il battait fort. Appuyé contre le mur, le visage collé contre le carreau, il pensa de ce qui se passait dans la chambre ne pouvait lui échapper.

La voix de Céline se fit entendre : —Maintenant, disait-elle, vous allez aller dormir pour votre autre papa, celui qui est dans le ciel auprès du bon Dieu.

Étienne arrêta dans sa gorge un sanglot prêt à s'échapper.

Un instant après, la jeune mère aida ses enfants à grimper sur ses genoux, et pendant quelques minutes, ce ne fut qu'une suite de baisers reçus et donnés.

—Maman, dit tout à coup le petit Jacques, tu nous tiens et tu nous embrasses comme le monsieur de ce matin chez grand'maman.

—Mon ami, répondit la mère, le monsieur qui vous a trouvés gentils tous les deux, et il vous a embrassés parce que vous avez été bien sages.

—Ah ! il était bien vilain, avec ses grands cheveux, ses grands yeux, sa grande barbe, dit la petite fille ; il m'a fait peur !

—Moi, je n'ai pas eu peur, répliqua Jacques. J'ai bien vu que le monsieur n'était pas méchant. D'abord il pleu-

rait... Les hommes méchants ne pleurent pas, n'est-ce pas, maman ?

—C'est vrai, mon ami. D'après ce que vous m'avez dit tantôt, il vous a embrassés sans vous parler ?

Le petit Jacques et sa sœur répondirent par un mouvement de tête.

—Et puis il est parti ?

—Et grand'maman lui a donné des sous, parce qu'il est pauvre.

Il a sans doute des petits enfants comme vous, et avec l'argent de votre grand'maman il a pu leur acheter du pain. Il y a beaucoup de malheureux sur la terre, mes enfants, lorsqu'il s'en présentera un à la ferme, ne le repoussez jamais.

Après le récit que ses enfants lui avaient fait dans la journée, Céline, poussée par un sentiment de curiosité très excusable, avait interrogé sa mère au sujet de ce qui s'était passé chez elle le matin.

Madame Cordier avait répondu :

—Tout cela est vrai : un inconnu, probablement un mendiant, est entré chez moi ; il était fatigué, il m'a demandé la permission de se reposer un instant, ce que je ne pouvais lui refuser. Les enfants étaient là, il les a pris sur ses genoux et les a embrassés. Je ne voyais pas de mal à cela, je l'ai laissé faire.

La jeune femme s'était trouvée satisfaite.

Lorsqu'elle eut couché les jumeaux, elle sortit doucement, et la chambre retomba dans l'obscurité.

Étienne se redressa ; il passa plusieurs fois ses mains sur son front glacé ; un soupir s'échappa de sa poitrine oppressée, et il s'éloigna rapidement.

Le lendemain, un boucher des environs vint à la ferme pour acheter des moutons. Après avoir réglé son compte avec Jacques et remis l'argent dans les mains de Céline, il leur dit :

—Vous ne savez probablement pas encore l'événement de la nuit der-

vous êtes convalescent,
et épuisé, prenez le

Vin de Pin Parfumé

Tél. Bell 1378
Tél. Mar. 298

nière ? A deux lieues d'ici, près de Montigny, dans un enclos, à vingt pas de la route, on a trouvé ce matin le cadavre d'un homme.

—Assassiné ! s'écria le fermier.

—Si l'on en croit les médecins, ce serait un suicide. Le malheureux s'est fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. On a trouvé l'arme près de lui.

—Oh ! c'est horrible ! dit Céline.

—Est-ce un homme du pays ? demanda Jacques.

—Personne ne l'a reconnu. Du reste, c'eût été fort difficile, car, avant de se tuer, il s'était affreusement brûlé la figure avec du vitriol.

—Il n'avait pas de papiers sur lui ?

—Aucun papier. C'était un homme robuste, jeune encore, pauvrement vêtu ; il avait la barbe et les cheveux longs.

—De longs cheveux, une grande barbe !... murmura Céline.

—On suppose, poursuivit le boucher, que c'était un mendiant ou un évadé de quelque prison, et qu'il s'est donné la mort pour échapper au malheur de vivre.

—De longs cheveux, une grande barbe !... murmura encore la jeune femme.

Et, sans prévenir son mari, elle sortit de la ferme et courut chez sa mère.

—La nuit dernière, près de Montigny, un homme s'est suicidé, lui dit-

elle. On a trouvé son corps ce matin. Pour ne pas être reconnu, il s'était défiguré avec du vitriol.

Madame Cordier devint très pâle ; elle avait attendu Etienne toute la nuit : elle comprit tout.

—Ma mère, continua Céline, trop vivement émue pour s'apercevoir du trouble de la vieille femme, cet homme, ce malheureux est celui qui, hier matin, ici, a embrassé mes enfants.

—Quelle idée ! balbutia madame Cordier.

—Le suicidé a de longs cheveux, une longue barbe...

—Tous les hommes peuvent être ainsi, répondit la vieille mère : ils n'ont qu'à laisser pousser leurs cheveux et leur barbe.

—Ma mère, reprit Céline de plus en plus agitée, tout à l'heure, quand on a parlé de ce malheureux, je ne sais ce qui s'est passé en moi : j'ai pensé à Etienne !

—A Etienne ! Le pauvre enfant est mort en Prusse, lui, il y a longtemps.

—Vous avez raison, ma mère. Ah ! je suis folle !...

Elle se laissa tomber sur un siège et se mit à sangloter.

Madame Cordier se disait :

—Dans mon cœur, seule, jusqu'à mon dernier jour, je porterai une seconde fois son deuil.

EMILIE RICHELBOURG.

Bézuahet raconte qu'il a soumis un échantillon de son écriture à un graphologue, lequel l'a émerveillé par sa science.

—Que vous a-t-il dit ?

—D'après la manière dont j'avais fait l'"h" du mot "épinards", il a deviné tout de suite que je n'avais jamais eu le prix d'orthographe !

Mirtage. Lui, très pressant. Elle, un peu froide.

—Ce que j'adore dans les petites lettres que vous m'écrivez, ce n'est pas seulement le style, qui est délicieux, c'est l'écriture... cette fine écriture si profondément...

—Dextrogyre et centripète : on m'a déjà dit.

Pour les Plaies, Clous, Panaris, Dartres, Eczémas, n'utilisez que

L'Onguent de Pin Parfumé

Tél. Bell 137

Tél. Mar 29

CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

**Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections
du Nez et de la Gorge**

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le **Catarrhe** est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses. il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consumption**. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez.)

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours.

PRÉPARÉ PAR

J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN,
Coin des rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de **25c** en timbres.

Encre Indélébile

D'ANTOINE LEPROHON

MONTREAL

POUR MARQUER LA TOILE, LA LAINE ET LE COTON.

Aucune composition chimique ne peut la faire disparaître.

DIRECTION.—Ecrivez avec une plume ordinaire et appliquez-la légèrement sur le papier écrivant sur la pointe de la plume. Inutile d'user de fer ni d'exposer à la chaleur.

AGENCE GÉNÉRALE :

629 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL, CANADA.

LE SUCCES EST COMPLET

Prix, une bouteille, **25 cts.**

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE !

Fortune parfaite par les "Poudres Orientales," les seuls qui assurent, en trois mois, la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00.

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puance:

L. A. BERNARD,

150, RUE ST-CATHERINE, MONTRÉAL.

Téléphone Bell 6313.

Agence pour les Etats-Unis: G. S. de MARTIGNY, Coin Elm and Spruce Sts, Manchester, U.S.

L'USAGE JOURNALIER

Des célèbres produits de Pin Parfume

Bombons de Pin parf.	10c la bte.	De l'Huile: le Pin parf.	rhumatis	50c fl.
Du Strop	" 25c le fl.	De la Lotion	" cheveux	50c fl.
Des Perles	" 50c "	De l'Onguent	" plaie	25c fl.
Du Vin Tonique	" 50c "	De Flanelles	" corps cal.	\$2 à \$1 v.
Des Plastrons	" "	Des savons	" "	" "

sur la poitrine, 10c pièce. | pour peau, boutons, dartres, etc. 10c pièce

est indispensable à toute personne. Ils guérissent, préservent et provoquent: Force et Santé Parfaite.

à Académie de Paris et toutes les plus grandes Expositions les ont couronnés pour cela.

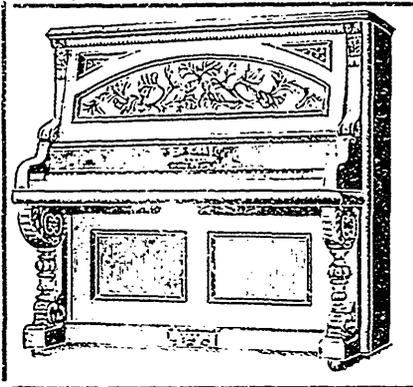
EN VENTE PARTOUT.

Agence générale pour le Canada,

No. 1303 Rue Notre-Dame, MONTRÉAL.



PIANOS. MUSIQUE



Le Piano

"CHICKERING & SONS"

De Boston

Supérieur de tout l'univers.

Le Piano "KARN"

Le roi des pianos du Canada et plusieurs autres marques de plus anciennes fabriques.

Prix spéciaux pour du comptant ou avec les conditions les plus faciles.

J. A. HURTEAU

1680 à 1686 Rue Ste-Catherine

(Coin de la rue St Denis)

MONTRÉAL

Une visite est sollicitée.

Bell Tel. 6711